



ŒUVRES DE
JACQUES CAMATTE
VII

SURGISSEMENT
ET DEVENIR DE
L'ONTOSE

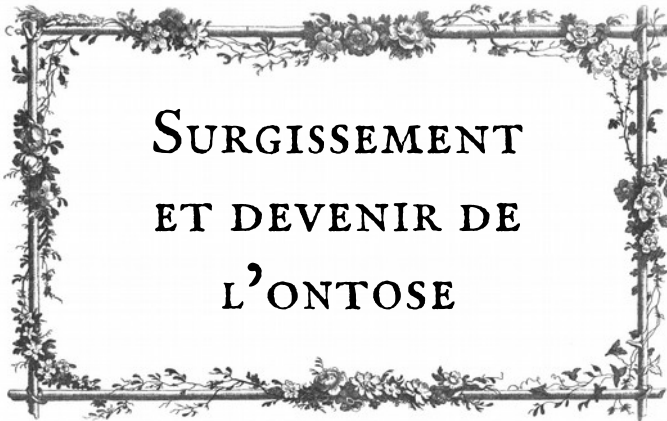
Il Covile



Questo testo è licenziato nel maggio 2020 sotto Creative Commons Attribuzione · Non Commerciale Non opere derivate 3.0 Italia License · © 2020 Jacques Camatte · www.ilcovile.it · Pubblicazione non periodica É non commerciale, ai sensi della Legge sull'Editoria n° 62 del 2001 · Marca tipografica di Alzek Misheff · Caratteri di pubblico dominio utilizzati : per il testo & alcuni ornamenti, i *Fell Types* di Igino Marini, per i capilettera & decori, vari di Dieter Steffmann & altri.



ŒUVRES DE
JACQUES CAMATTE
VII





INDEX

THÈSES.....	7
I. SURGISSEMENT DE L'ONTOSE.....	II
II. DEVENIR DE L'ONTOSE.....	77
SCOLIES DE «SURGISSEMENT DE L'ONTOSE».....	129
SCOLIES DE «DEVENIR DE L'ONTOSE».....	181







THÈSES

PRÉTHÈSES

1. Le surgissement de l'*ontose*¹ et son développement ultérieur sont en relation étroite avec la *spéciose*. Notre investigation porte, ici, essentiellement sur la première, mais l'existence de la seconde n'est jamais perdue de vue. D'autre part la *spéciose* a un impact important sur les autres espèces, en la nature. La réaction de ces dernières affecte aussi bien l'espèce que l'individu et a donc une incidence sur l'ontose, que nous n'envisageons pas dans les thèses qui suivent.

2. Le devenir hors nature de l'espèce — devenir de séparation — fonde la totalité, la multiplicité, l'unité. Cette dernière est

1 La mise en italique vise à signaler les concepts fondamentaux qui sont définis soit immédiatement, soit dans la suite des thèses. Pour une grande part, ils sont empruntés, mais ils renferment des déterminations nouvelles. D'autres sont nouveaux et doivent être fondés.

l'individualité² qui est réduite à son tour à l'individu, lui-même fragmenté en être, avoir, faire, devenir incluant l'idée de d'où cela vient, donc de l'origine, de l'essence, et le but, le télos. Essence et télos peuvent amplement s'autonomiser.

Quand on parle de l'être, on parle du résultat d'un procès de *fragmentation-réduction*. La réduction implique, avant tout, un dépouillement de toutes les modalités de participation à la totalité, à partir duquel une *autonomisation* devient possible.

3. Séparé des autres composantes (déterminations) initialement incluses dans la totalité non fragmentée : essence, substance, avoir, faire, devenir, l'être apparaît, par suite de son caractère discret, voire de quantum, comme un opérateur qui peut entrer dans diverses dynamiques, ce qui constitue le germe d'une combinatoire actuellement pleinement réalisée entre ces déterminations autonomisées.

4. La tendance inconsciente — bien qu'elle s'impose parfois de façon parcellaire au niveau conscient — à retrouver la participation, à se réinsérer dans une communauté, à être en continuité, détermine tous les phénomènes examinés ci-après.

5. L'immédiateté de l'individualité-gemeinwesen ne peut s'expliquer que par l'exposé de la totalité dont elle est l'expression ; elle ne peut se percevoir qu'à travers le procès qui l'a engendrée : conception, gestation, parturition, qu'à partir de son émergence dans l'éternité.

6. L'éternité, autre expression de la totalité n'implique pas une constante répétition du même. Elle inclue le devenir.

2 Aptitude à se poser en tant que moment d'émergence et qu'unité perceptible du phénomène vie.

Toute individualité-gemeinwesen est, dans son immédiateté, affirmation de l'éternité.

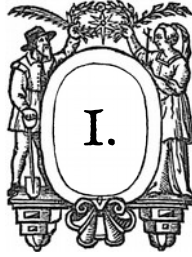
7. Dès le début nous vivons au sein d'une vaste *mystification*. Hommes et femmes aiment leurs enfants, pourtant ils sont amenés, sans le vouloir, au cours d'un procès totalement inconscient, à les réprimer, à leur infliger des blessures profondes. Voilà pourquoi il n'y a pas à lutter contre qui que ce soit, ou contre le capital, mais s'impose la nécessité de percevoir en acte le mécanisme implacable de la répression, le plus souvent invisible, qui génère en nous l'ontose qui s'installe de façon insidieuse.

8. Les parents aiment leurs enfants mais, afin d'exister, ils exercent sur eux leur pouvoir qui est une affirmation au sein du phénomène de la domestication. En conséquence ce pouvoir se développe en tant que répression de la naturalité de leurs enfants.

Il ne devrait pas s'agir d'exercer un pouvoir sur, mais en tant que puissance d'exister, et de l'effectuer dans la relation d'amour. Dit autrement amour et pouvoir doivent être réunis pour que s'impose la continuité, l'immédiateté.







SURGISSEMENT DE L'ONTOSE

1. La séparation d'avec la nature fonde l'isolement de l'individualité-gemeinwesen qui est progressivement réduite à la dimension d'individu. L'ontose se présente à la fois comme le résultat de ce devenir et le procès par lequel ceci s'effectue.
2. L'ontose est un phénomène d'adaptation au mode de vie imposé par la séparation d'avec la nature qui induit inévitablement la répression parentale.¹ Elle est simultanément le ré-

1 Jean-Pierre P., avec qui j'ai cheminé, m'a convié à réfléchir sur l'insuffisance de l'expression répression parentale et que, ce qui s'impose au début, c'est un'agression de la part des parents. Immédiatement, j'ai perçu la justesse de sa réflexion profonde et le fait que c'était cohérent avec mon affirmation au sujet de la violence originelle. J'ai simultanément visualisé la confusion inscrite dans ladite expression. En effet cette remarque pâtissait d'une insuffisance de perception du phénomène répression lui-même qui découle du refus de la manifestation de la naturalité de l'enfant ce qui, de son pôle de vie, est vécu comme agression. Celle-ci est donc incluse dans la répression parentale (cf. précision thèse 4). Parler d'agression visait à affirmer que l'enfant n'est pas un agresseur, voire un tueur-né, et que le négatif opère du pôle parental. C'est incontestable, mais

sultat de cette adaptation qui fonde l'être ontosé.² Elle est constituée d'un ensemble de procès inconscients qui fondent le comportement inconscient de l'homme, de la femme.

Toute ontologie est une interprétation de l'ontose, un discours sur elle.

3. La répression parentale présente deux aspects. Le premier est pour ainsi dire passif : la non acceptation de l'enfant dans son originalité, dans son unicité, qui tend par sa simple actua-

c'est aussi charger les parents qui, en règle générale, ne se comportent pas en agresseurs vis-à-vis de leurs enfants (cf. thèse 4 et thèse 9). En outre spéciogénétiqement, à l'origine, ce n'est pas ainsi que cela a fonctionné. D'où la nécessité d'effectuer une investigation au sujet de l'engendrement de l'agression du sein de la répression, puis son autonomisation. On n'a pas eu un simple transfert de l'agression opérant vis-à-vis d'autres espèces dans les relations parents-enfants. En conséquence je conserve le terme de répression sans lui adjoindre agression comme j'avais pensé le faire, durant un certain temps.

2. En substituant psychose par ontose, je puis compléter cette définition par celle donnée in *Invariance*, série V, n° 1, p. 34. Toutefois l'énoncé de cette définition pâtit d'une insuffisance de précision : la conscience, comme l'inconscient sont des données ontosiques. L'être naturel ne connaît que des procès conscients et des procès inconscients, comme ce sera exposé dans la suite de ces thèses. Voici cette définition : « La psychose est l'ensemble des mécanismes qui permettent à l'individualité, cherchant à survivre, de s'adapter aux conditions de domestication que lui imposent ses parents, à leur propre psychose qui les rend inaptes à l'accueillir tant ils sont préoccupés, hantés par elle, par leurs manques affectifs. C'est la perturbation fondamentale de la conscientisation, c'est-à-dire le processus par lequel les émotions, les sentiments parviennent à la conscience, c'est-à-dire qu'il y a enraiment de la continuité, il y a déviation, détournement du phénomène naturel et formation d'agrégats : les émotions, les souffrances non pleinement vécues et non parvenues à la conscience ». ¶ La spéciöse est un phénomène isomorphe qui concerne l'espèce.

lisation à réprimer la manifestation spontanée de celui-ci qui incommode, à nier sa certitude sensible.

Le devenir hors nature implique le rejet de la naturalité de l'enfant. Le devenir à et dans la civilisation, à et dans la culture, est un devenir d'opposition à celui-ci, de négation de son originalité, de son unicité.

La finalité d'un tel devenir est de parvenir à ne plus naître, pour ne plus faire partie de la nature, de ce qui naît. À ce stade final, ce ne serait plus seulement l'enfant qui serait nié mais ce qui se trouve à son origine : la conception. Le clonage permettrait d'escamoter le procès d'engendrement ; la virtualité formerait alors à la fois le milieu ambiant et le principe actif de vie.

L'absence de conception fonderait l'impossibilité de concevoir quoi que ce soit. Hommes et femmes ne pourraient plus être conçus que par et dans la virtualité, devenant des automates virtuels.

4. Le deuxième aspect, actif, s'exprime par une attaque plus ou moins soudaine et brutale qui endommage l'intégrité de l'enfant. Cette manifestation est tout de même peu importante chez la grande majorité des parents. Elle est vraiment opérante chez ceux qui exercent ce qu'on appelle des sévices qui ne sont pas uniquement sexuels. C'est ici que nous avons réellement agression. Alors, le jeu des parents est plus important que la remontée que provoque l'enfant. C'est l'inverse dans la répression.

Ces deux aspects sont en connexion car le second n'est qu'une exaltation du premier (la répression parentale renferme une dimension d'agressivité) du fait que la manifestation du tout petit enfant provoque chez la mère, d'abord, lors de la gestation et de la parturition — moments où elle revit

inconsciemment ses propres phases de développement — le père ensuite, une *remontée*³ fondamentale de quelque chose qui leur est devenu étranger : le procès de vie, ce vis-à-vis de quoi ils ont dû se séparer, engendrant une immense souffrance. Cela réimpose chez le parent l'instabilité où il fut lui-même mis et qu'il *refoule*.

Si le premier aspect est absolument général, le second peut-être plus ou moins *escamoté*. Escamoter⁴ consiste à ne pas tenir compte d'une phase d'un procès donné ou même de celui-ci en son entier, afin de pouvoir sauver la cohérence de la représentation qu'on expose. On escamote pour se *justifier*.

Faire par-dessus, c'est escamoter ; c'est intégrer en nous un non développement, une atrophie ; cela consiste à entrer dans la dynamique du *recouvrement*.⁵

5. Ce en face de quoi se trouve l'enfant et qui fait qu'il n'est pas accepté : c'est la peur du bébé en général, comme du bébé en nous. Le bébé provoque la remontée la plus puissante, celle du refoulé primordial, du moment de la non acceptation accompagnée de l'instabilité, de l'insécurisation qui lui sont liées. En conséquence l'adulte refuse, refoule ce qui du bébé provoque la remontée en lui, il refuse donc sa naturalité.⁶

3 Ultérieurement, nous montrerons que la dynamique de la remontée se greffe sur un phénomène naturel.

4 *Forclure* et *scotomiser* ont un sens voisin. Cf. note 107 de l'article suivant.

5 Ce concept sera mieux défini et amplement développé dans la deuxième partie : « Devenir de l'ontose ».

6 La peur des bébés est, sinon plus forte, tout au moins égale à celle des mères. Toutes deux s'enracinent dans le moment primordial de la coupure de la continuité. Le complément de la première s'affirme dans le thème de l'enfant sauveur qu'on peut repérer dans les cultes de Dionisos, d'Osiris, de Krishna ou dans celui de Jésus. Ces cultes opérant à divers mo-

Dans le cas du parent il refuse également ce qui n'est pas en accord avec ses attentes, ses projections.

6. L'adulte se vit menacé par l'enfant, parce qu'il se sent remis en cause. Il perçoit l'artificialité (thèses 171, 172) de l'immense construction⁷ en quoi consiste son ontose qui lui a permis de sousvivre et survivre. C'est parce qu'elle se sent menacée que la mère devient une menace pour l'enfant qu'elle rend responsable de l'agressivité qu'elle sent sourdre en elle, et qu'elle tend à exprimer parce qu'elle a été exprimée sur elle. Elle le culpabilise du mal-être, du désarroi, dont elle se sent envahie, tandis que, lui, va se sentir coupable d'exister et d'être inadéquat.

7. La réaction du parent à l'arrivée du bébé renferme les dimensions du refus, du rejet, ce qui fonde la répression, ainsi que celle de l'accueil, mais de lui en tant que *support* de divers désirs, ce qui n'empêche pas que puisse se faire sentir encore sa naturalité qui le met, sans qu'il s'en rende compte, en continuité avec son enfant.

ments et dans des aires géosociales différentes signalent les tentatives de libération-émergence opérées par l'espèce. ¶ Tout enfant opère inconsciemment en tant qu'enfant sauveur d'où, au moins dans l'aire occidentale, l'importance du culte de Jésus. ¶ La thèse de l'enfant-roi, à qui tout est accordé, pour qui tout est acheté, semble quelque peu infirmer ce qui précède. Elle en est au contraire la confirmation plénière. La royauté de l'enfant est en fait celle de la consommation — et donc du capital — dont les parents sont esclaves, et dont la pleine réalisation s'opère par l'intermédiaire de l'enfant qui, à travers cette médiation, est sacrifié, dans sa naturalité, sur l'autel de la consommation.

7 Résultant de la dynamique de recouvrement signalée à la note 7. L'être ontosé est un être de recouvrement.

L'enfant est placé devant la *confusion* (mélange, dans le cas courant, d'acceptation consciente et de refus inconscient ou l'inverse⁸ dans laquelle l'adulte est plongé du fait de l'ontose, laquelle va lui être transmise.

8. La répression en tant que réponse à une rébellion ne s'impose que beaucoup plus tard, car l'enfant, initialement, est dans la totale acceptation, l'amour infini. Il en vient, ultérieurement, à se rebeller parce que c'est la seule façon qui lui reste de se faire entendre dans son originalité.

La répression parentale se manifeste soit de façon purement passive, c'est la dynamique de la permissivité, soit de façon active, c'est la dynamique de l'autoritarisme et de l'interventionnisme brutal.

9. On ne naît pas agressif, tueur-né, pervers polymorphe etc. Cette représentation découle d'une justification inconsciente de leur comportement de la part des adultes, justification entérinée par les enfants afin de ne pas remettre en cause les parents, de justifier leur amour inconditionnel pour eux.

La justification est une mise en adéquation avec l'ontose. C'est pour l'enfant la forme première d'initiation, incluant une initialisation d'une programmation, la mise en place d'*empreintes*,⁹ et celle de *schémas comportementaux* qui se

- 8 C'est-à-dire refus conscient et acceptation inconsciente. Il peut arriver souvent qu'il y ait au cours de la vie une inversion de la polarité conscient-inconscient, ce qui traduit la confusion qui est à la base de la structure de l'être ontosé, et les tentatives d'achever un procès, de parvenir à une conscientisation de ce qui a été vécu.
- 9 Le concept d'engramme est très voisin, mais je trouve que celui d'empreinte est plus expressif, prégnant, d'autant plus qu'il peut se poser, en outre, en continuité avec la vieille croyance en un destin qui aurait été empreint, ou imprimé (c'est écrit !), en nous par la destinée.

complètent, s'imbriquent, s'emboîtent avec ceux des personnes avec qui il va vivre.

L'empreinte est une trace mnésique, potentiellement indélébile, qui, activée par un événement dans l'ici et maintenant, réimpose le comportement, avec son environnement, où elle a pris naissance. Le schéma comportemental est un type de conduite induit par une empreinte.

10. Justifier c'est rendre supportable ce qui ne l'est pas. C'est s'ajuster au désir des parents et accepter leur dynamique de réduction-indifférenciation car, ici, être juste c'est n'être que *cela*.

Le refus de la justification est un refus de l'ontose effectué sur le plan de celle-ci. Il conduit à poser l'aséité de l'être : le fait d'être par soi-même et de receler sa raison suffisante.¹⁰

11. La justification s'effectue au travers d'un *déplacement* de la culpabilisation des parents à l'enfant, ce qui induit chez lui l'acceptation du *transfert* en tant que transport de toute une série de défauts qui sont autant de constituants de l'ontose qui est, ainsi, transmise grâce à ce déplacement, à ce transfert.

12. Le déplacement, la transmission de la part de l'individu de ce qui l'encombre, l'asphyxie — ce qui est une forme de *déversement* dans un autre, avant tout l'enfant — opère *comme si*,¹¹ de ce fait, il pouvait lui-même redevenir enfant,

10 La production de l'aséité est en fait le dévoilement d'un contenu. Du fait que l'être dérive d'un procès de réduction-séparation il contient le concept d'une suffisance, même lorsqu'il n'est plus en relation avec ce qui le déterminait en l'englobant dans une réalité plus vaste. La perte de relations est vécue comme l'échappement à toute dépendance. L'aséité pré-suppose l'autonomisation.

se virginiser. Tel est le fondement de la dynamique du bouc émissaire.¹²

13. La naissance d'un enfant effectuée comme une purification pour la mère, mais au lieu de la libérer, elle constitue le point de départ d'une régénération de l'ontose et de sa diffusion par transmission.

14. À l'origine de l'ontose il y a deux phénomènes. Tout d'abord la *violence*¹³ qui s'exprime à travers une répression avec sa composante agressive : la non acceptation et le refus du nouvel être en sa réalité naturelle, en tant que forme d'émergence du phénomène vie, ce qui brise la *continuité*, le procès de vie, tant du point de vue total que du point de vue de l'être qui subit le refus, purement passif ou actif pour l'enfant non désiré et encore indésirable au moment de la parturition. C'est cette violence subie qui fonde la destructivité de l'espèce, son agressivité. Chaque homme, chaque femme, tend à rejouer l'acte de violence. Ensuite se manifeste la confusion et la remise en cause de la *certitude* qui est adhérence au procès de vie, à l'éternité, et qui s'exprime par l'évidence. C'est pour sortir de cette confusion initiale, avec les

- 11 On peut définir le *comme* si en indiquant qu'il est un opérateur très souvent inconscient. Dans l'exposé concernant l'œuvre d'Alfred Adler, dans l'article suivant, toutes les précisions nécessaires sont développées au sujet de cet opérateur.
- 12 En devenant comme un petit enfant, Jésus s'est exposé à la dynamique du bouc-émissaire — il a donc pleinement rejoué — et l'a subie, permettant le maintien de l'ontose. La célébration de son sacrifice est une réactualisation, revivification de la dynamique ontosique.
- 13 « La violence apparaît, se manifeste, dès qu'il y a rupture d'un procès. Elle est ce qui permet la rupture, que ce soit dans le milieu physique, cosmique, humain ». « Violence et Domestication [...] » 198ob.

questions qui lui sont connexes, que l'espèce a déployé un immense procès de connaissance.

15. La brisure de la continuité apparaît comme une non confirmation du plan de vie de l'être advenant, moment d'irrationalité avec initialisation d'une empreinte et d'une compulsion de répétition, d'une dynamique de rejouement. Pendant toute sa vie l'homme, la femme cherche inconsciemment à être confirmé (e), ce qui se traduit par la volonté d'être reconnu (e). La mise en continuité avec le procès de vie permet au cours d'une dynamique de libération-émergence, d'échapper à cette compulsion qui devient souvent obsessionnelle.¹⁴

16. Au niveau de l'espèce, comme de l'individu s'est effectué et s'effectue une réaction à un traumatisme et non une action en fonction de divers éléments dont le traumatisme. L'être ontosé *réagit* constamment et n'opère pas dans la dynamique de l'*agir*.¹⁵ Toutefois le désir d'effectuer réellement une action,

14. Au sein de cette dynamique la dimension théorique a une grande importance : percevoir que la thématique de la reconnaissance relève de l'ontosé et opère de façon extériorisée dans tout le phénomène de la valeur, puis du capital, en lesquels l'espèce a concrétisé en quelque sorte sa spécifique. ¶ Vis-à-vis de l'enfant, au sein de cette société-communauté, un comportement qui vise à la libération-émergence nécessite de la part de l'adulte une confirmation plénière de l'activité de celui-ci afin de désactiver l'empreinte du désir d'être reconnu. Pour que ceci ne soit pas réduit à une approche thérapeutique, il convient que l'adulte soit bien conscient de ce qu'il fait et qu'il se place dans la dynamique de libération-émergence.

15. Ceci se retrouve dans divers enseignements spiritualistes orientaux. C'est un acquis important qu'on peut retrouver d'ailleurs au sein d'autres enseignements.

de développer une praxis, s'est manifesté maintes fois, signalant le désir-volonté d'échapper à l'ontose.¹⁶

17. Violence et confusion sont deux empreintes au niveau de l'espèce et de l'individu. L'empreinte se présente comme un *discretum* de programmation, laquelle a opéré au moment de la coupure, celle où s'effectua une sorte d'hypnose, d'où ont découlé l'état *hypnoïde* et l'état *hystéroïde*.

18. L'être ontosé se développe à partir d'une *discontinuité*.¹⁷ Pour lui, ce n'est qu'à partir d'elle qu'il peut percevoir la continuité.

19. C'est parce qu'on naît naturel et qu'on doit être adapté à un monde non naturel, qu'on devient ontosé. De là, la tentation de supprimer la nature en nous, de nous arracher à elle pour détruire l'ontose, devenir libre. Telle est une des racines du devenir d'autonomisation et de la *mystification*.

Fondamentalement, le procès d'autonomisation consiste en l'élimination des déterminations, pour faire en sorte que ce qui s'autonomise apparaisse, à un moment donné, déterminé uniquement par lui-même. Le moment ultime de ce procès est l'aséité de dieu ou celle du capital.

Cette autonomisation peut permettre de présenter sous une autre forme un procès donné, substituer une réalité à une autre. Elle opère en phase initiale d'une mystification.

16 Le marxisme, par exemple, en est une bonne expression.

17 Ici, comme pour continuité, la mise en italiques ne signale pas qu'une définition va être proposée. Elle est utilisée pour mettre en évidence l'essentialité de ces deux concepts en ce qui concerne la présentation de l'ontose.

En ce qui concerne l'ontose, la mystification peut s'exprimer ainsi : sous l'enveloppe de déterminations soi-disant innées se cachent les rapports des parents à l'enfant. Ces rapports ont été mystifiés. Cela veut dire qu'ils ont été mis au secret, les fondant en tant que mystère.¹⁸

La mystification implique une inversion. Ainsi l'inconscient est présenté comme déterminant la vie des hommes et des femmes alors qu'il est le produit de leurs relations. Le produit autonomisé devient le sujet des phénomènes.¹⁹

La mystification implique un escamotage (thèse 4).

20. Tout phénomène de l'ontose se greffe²⁰ sur un phénomène naturel. Le passage du second au premier s'opère grâce

- 18 L'inconscient tel que le présente Sigmund Freud est une mystification. En réalité il résulte du refoulement qui ne peut se comprendre que si l'on tient compte du procès de domestication de l'enfant par la mère, au départ, par elle et le père, ensuite.
- 19 Karl Marx a décrit un phénomène analogue dans son étude sur le capital, lorsqu'il exposa la réification — les rapports entre les hommes deviennent des choses — et comment de la réification on passe à la mystification quand ces choses en viennent à déterminer les relations entre les hommes. La réalité des hommes et des femmes devient un mystère, parce qu'elle est de plus en plus cachée.
- 20 La pratique de la greffe est ce qui exprime peut-être le mieux l'essence de la culture, au sens originel du terme, traduisant ce qui s'est produit originellement avec la pratique de l'agriculture.

à un *détournement*.²¹ Les différentes fonctions du procès de vie sont détournées de leur finalité intrinsèque.

Détourner c'est faire en sorte qu'un procès donné ait une fin, une finalité, autres que celles qui lui sont inhérentes.

Pour cheminer, on est tourné vers un but.²² Le détournement nous met hors de notre *cheminement*, mode selon lequel, en fonction de notre plan de vie, nous nous comportons parmi les hommes, les femmes, les êtres vivants, dans le cosmos. Le labyrinthe — représentation active, concrète de l'ontose — est le lieu où l'on est constamment détourné.

21 Le mouvement de Mai-Juin 1968 a révélé l'existence du détournement qui fut théorisé par les tenants de l'Internationale Situationniste. Dans une certaine mesure on pourrait caractériser ce mouvement par le surgissement de ce concept qui implique à la fois un vécu bien déterminé de ceux qui l'ont fait surgir et une prise de position par rapport à la remontée (non perçue) incluse en ce vécu, support d'un revécu inconscient. Ce n'est pas un hasard si, durant la fin des années soixante et durant les années soixante et dix, il fut question du retour du refoulé. ¶ S. Freud porté par tout un mouvement dont il fut inconscient produit, à la fin du XIXe siècle, le concept de refoulement. Toute une génération en révolte affirma plus de soixante et dix ans après, un autre concept, celui de détournement, de séduction, qu'il avait exposé, puis rejeté sans totalement l'abandonner. Les jeunes de 1968 vécurent la séduction à travers la consommation qu'ils voulurent rejeter. La dimension de divertissement, comme l'avait bien perçu Blaise Pascal, est incluse dans le détournement et les jeunes se mystifièrent eux-mêmes puisqu'ils se divertirent en détournant. ¶ Afin de comprendre en profondeur l'importance de ce mouvement, une investigation profonde au sujet du détournement se révéla obligatoire et nécessaire. Elle permit d'exposer le contenu de ce concept et les limites de la théorie de S. Freud. ¶ On peut considérer l'errance de *Homo sapiens* et son auto-domestication comme l'effectuaiton-vécu d'un détournement.

22 Dans la dynamique naturelle il n'est pas exclusif et ne se transforme jamais en une idée fixe.

Pour qu'il y ait détournement il faut que s'opère l'avortement d'un procès du fait même de l'abolition de sa finalité. En ce sens tous les hommes et toutes les femmes sont des êtres avortés.²³ L'importance qu'a prise la question de l'avortement depuis une trentaine d'années vient révéler sa présence en chacun.

Être détourné, c'est être égaré ; c'est ne plus être à même de se *positionner*. La recherche de la voie exprime à la fois l'ontose et le désir d'y échapper.

Être détourné induit une souffrance qu'il nous faut refouler.

L'action de se détourner de quelque chose peut entrer dans la dynamique de l'auto-répression, de l'intériorisation de la répression subie.²⁴

Le détournement a permis l'*errance* de l'espèce.²⁵

- 23 Le meurtre d'un enfant avant deux ans, avant la fin de l'haptogestation, est en fait un avortement. Tous les traumatismes déterminés par la non acceptation de sa naturalité induisent des troubles qui ont la dimension de l'avortement. ¶ Adopter un enfant implique que le procès naturel a avorté. Réciproquement le désir de la part de l'enfant d'être adopté signale la perception en lui de ce même phénomène et qu'il veut y échapper.
- 24 Un grand nombre d'activités de l'espèce peuvent être un support pour vivre le détournement. Certains apparaissent directement en tant que telles. Le soi-disant alunissage d'étatsuniens sur la lune, en 1969, a opéré en tant qu'immense détournement.
- 25 L'errance résulte de l'adoption d'une dynamique de vie qui éloigne l'espèce de la réalisation de son plan de vie qui, pour Amadeo Bordiga, était le communisme. Cf. « Errance de l'humanité. Conscience répressive. Communisme », 1973a. ¶ On peut définir le plan de vie, au niveau de l'individualité ainsi que de l'espèce, comme l'ensemble des connaissances et des conduites qui permettent leur positionnement, leur affirmation et leur devenir dans le cosmos.

21. Ne plus être en mesure de se positionner induit la perte de la présence et l'impossibilité de dire son désir ; c'est l'expression plénière de la perte de la certitude.

22. Le phénomène ontosique est greffé-enté sur celui naturel. L'être originel, puis l'être s'adaptant à la société en place est hanté-enté par quelque chose qui lui est étranger et qui tend inexorablement à s'imposer en lui, fondants la *hantise* dans deux sens complémentaires : *être* habité, envahi, et de subir une greffe.²⁶

Ainsi la hantise c'est avoir peur d'une présence inopportune, c'est appréhender d'être dévoyé, détourné par une sorte de greffe qui a opéré en fait lors du détournement.

23. La hantise opère inconsciemment particulièrement quand le sujet manifeste des peurs qui sont celles que ses parents lui ont transmises, ou réalise des actions induites par celles inachevées de ses aïeux, le conditionnant dans des rejouements dont il ne peut pas trouver la racine dans un événement le concernant.

La hantise est une modalité de transmission de l'ontose.

24. Le concept de hantise a été développé avec d'autres détermination par Didier Dumas, Nicolas Abraham, Maria Torok. D'autre part divers psychanalystes et d'autres théoriciens affrontent l'étude généalogique de leurs patients et parlent

²⁶ La greffe s'impose bien dans son évidence comme un détournement avec sa dimension d'avortement, car le développement du greffon implique un avortement du porte-greffe. Elle se présente comme un support pour appréhender ce que nous subîmes et qui fut réactualisé plusieurs fois par l'entremise de l'éducation. La métaphore de la greffe est utilisée par certains biologistes pour décrire le processus de gestation. Ils expriment par là ce qui les hante.

d'un inconscient transgénérationnel, l'inconscient d'une lignée en quelque sorte.²⁷ Or ce qui se transmet c'est l'inachèvement de divers procès qu'inconsciemment le dernier de celle-ci, qui réceptionne, essaie enfin de porter à leur achèvement. Dans ce cas il ne réagit même plus ; il est totalement agi par le mécanisme de l'ontose qui tend à s'autonomiser.

L'autonomisation se traduit par le fait que l'individu ne peut plus se positionner et, de ce fait, n'est plus apte à donner un contenu à la représentation que le *je* dénote, désigne.²⁸

25. Nous sommes en quelque sorte agis par nos lointains ancêtres. Nous tendons à réaliser leurs désirs et, ceci, s'effectue au travers de la *virtualisation*. Leur être virtuel, projeté il y a dès milliers d'années, entretenu et renforcé par les rejouements successifs, nous meut. Le mort saisit le vif.²⁹

27 Je puis indiquer également Anne Ancelin Schützenberger, Nina Canault, afin de signaler des théoriciens et des théoriciennes dont j'ai au moins lu un ouvrage. En fait le nombre de ceux-ci et celles-ci est certainement très important mais beaucoup me sont inconnu (e)s.

28 Ce qui a fort bien été théorisé au sein du bouddhisme et de certaines écoles hindouistes. ¶ Despotisme du passé, dépendance craintive, vie sociale en tant que représentation théâtrale, nécessité de se déguiser (ruse), rejouement et conjuration (exorcisme), remontée, dynamique de se faire accepter, incorporation d'un contenu étranger, impossibilité de se positionner, sont autant de composantes de l'ontose-spécieuse qui sont signifiées sans être perçues, ni posées au sein d'un procès d'investigation cognitif concernant le devenir individuel des hommes et des femmes, et celui de l'espèce.

29 « La tradition de toutes les générations mortes pèse d'un poids très lourd sur le cerveau des vivants. Et même quand ils semblent occupés à se transformer eux et les choses, à créer quelque chose de tout à fait nouveau, c'est précisément à ces époques de crise révolutionnaire qu'ils évoquent craintivement les esprits du passé, qu'ils leur empruntent leurs noms, leurs mots d'ordre, leurs costumes, pour apparaître sur la nouvelle scène

26. Tout est donné au départ, au moment où s'effectue l'implantation des empreintes.

La difficulté de décrire ce qui s'est produit fonde la nécessité du symbolisme, des tropes etc.

27. C'est le moment initial, celui du *traumatisme* fondateur de la discontinuité, qui est déterminant et affecte profondément l'être advenant, originel, naturel, de diverses façons. Ce qui est ressenti en premier c'est l'évanescence du tout. Il n'y a plus rien sinon une sensation de *dépression* ; stupeur et sensation de vide, avec perception de la proximité d'un gouffre ; ressenti de ce qui sera nommé ensuite la mort ; sensation de vertige.³⁰ Toute naissance est considérée comme une mort.

C'est à ce moment que se perd la possibilité de se positionner, c'est-à-dire d'être à même de se situer en tant que phénomène émergeant du procès de vie, et d'affirmer son désir, qui est une forme d'expression de la continuité. Tout positionnement est une affirmation, et réciproquement. Cette perte va conditionner la quête d'un moment fondateur, d'un être déterminant, et conduira à vivre une seconde naissance génératrice d'une certitude d'être et d'être au monde. Ressusciter c'est abolir sa propre naissance.

de l'histoire sous ce déguisement respectable et avec ce langage emprunté ». K. Marx, *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*, éd. Sociales, Paris, 1948, p. 173. Ce livre contient en première partie, du même auteur, *Les luttes de classes en France (1848-1850)*.

30 La dépression apparaît comme le mal psychique le plus répandu à l'heure actuelle. Elle a toujours été profondément redoutée. Ainsi, sur le plan économique, ce qui est redouté par dessus tout c'est la déflation qui engendre la dépression, telle la grande dépression de 1929-1933 qui fut, pour des millions d'hommes et de femmes, un support pour vivre, sans en être conscients, le moment où s'imposa la dépression dont nous parlons ci-dessus.

28. Se positionner n'est pas se fixer en un lieu donné, mais c'est se repérer dans la totalité en devenir, étant nous même en devenir, en étant présent à tous les devenir particuliers. La participation à la totalité, autre expression de la prégnance de la continuité, permet à tout homme, à toute femme, de conserver son positionnement par rapport à tous les mouvements.³¹

29. Se positionner c'est donner signifiante à sa présence ; c'est signifier. Le positionnement, lorsqu'il est réalisé, est une source de significations qui permet à l'autre de se positionner également. Alors, la continuité s'impose. Il n'y a pas un procès de reconnaissance, tel celui décrit par Marx en ce qui concerne le mouvement des marchandises au cours de l'effectuation du phénomène de la valeur. Le désir d'être reconnu, qui s'affirme souvent de façon inconsciente, dérive de la perte du vécu de la continuité.

30. La perte de la possibilité de se positionner s'accompagne de celle du sens, de la direction du cheminement, de sa signifiante : plus rien ne s'écoule ; on est encombré. La souffrance envahit le sujet. D'où, souffrir c'est perdre le sens, constatation qui induit le surgissement de la thématique : trouver un sens à la souffrance, qui encombre et fige et, étant donné que la vie apparaît en tant que souffrance, s'impose également le besoin de trouver un sens à la vie. En fait, on doit retrouver la continuité et donc l'aptitude à nous positionner en affirmant

31 Le désir de retrouver la faculté de se positionner peut se lire au travers de la fascination qu'exerce la relativité que ce soit celle exposée par Galileo Galilei ou celle proposée par Albert Einstein. Le débat sur le géocentrisme et l'héliocentrisme en est une autre expression, de même que la thématique de *trouver la place à*, que ce soit celle de l'espèce, de notre planète, du système solaire etc.

notre présence s'imposant, simultanément, comme présence à.

31. La dépression s'impose quand nous n'adhérons plus à notre procès de vie, qu'il n'y a plus de certitude, comme si nous n'avions plus en nous le support de ce procès. D'où l'émergence de la nécessité de trouver un support externe : moment de mise en dépendance avec perte de l'immédiateté. Réciproquement, chaque fois qu'un individu se trouve dans une situation qui réactualise fortement sa dépendance, il plonge dans la dépression.

La dépression se manifeste souvent comme phénomène complémentaire et compensateur de la rétention soit diachroniquement, soit synchroniquement. Dans ce cas une partie de l'être subit la rétention tandis qu'une autre entre en dépression.

L'état hypnoïde renferme toujours une dimension dépressive. Cependant chez certains individus celle-ci est telle que, pour survivre ils doivent se mettre constamment sous tension, jouant constamment l'opération par laquelle ils ont réussi originellement à surmonter la dépression. Ce sont des individus exaltés, toujours sur le qui-vive, absolument incapables de percevoir l'autre. S'ouvrir à ce qui advient, être à l'écoute, impliquerait une diminution de la tension en eux, ce qui laisserait la possibilité à la dépression de les envahir. Ils se sentent simultanément et inconsciemment menacés.

32. Ce qui évoque le mieux ce moment de catastrophe c'est la sensation que la terre se dérobe sous nos pieds,³² moment où se révèle à nous la dimension de support de la terre, de la

32 La terreur qu'engendre tout tremblement de terre dérive de l'évocation de ce moment.

terre posée en tant que mère. C'est la révélation d'une évidence et de sa perte.

33. La sensation de vide équivaut à celle de la perte d'un support d'où la mise en place d'une empreinte celle de la recherche d'un support, un support pour retrouver la continuité que l'enfant trouve en premier lieu chez la mère.

34. Tout le procès de vie témoigne du besoin de supports pour se développer. Le phénomène de l'ontose s'embraie donc sur un phénomène naturel, mais dans un détournement.

35. Toute épiphanie signale, témoigne de l'importance du support, de son essentialité. Sans support dieu s'évanouit.

36. Le développement de la science provoque une élimination de ce qui a été mis sur les supports, leur rend une virginité, d'où un désenchantement, un sentiment de solitude.

37. La volonté des jeunes d'acquérir des supports qui leur conviennent, constitue un des fondements du conflit entre les générations.

38. Le moment du traumatisme se caractérise par une dilatation du présent car il s'impose comme ne devant pas prendre fin ; ce qui fonde, pour le restant de notre vie, la persistance indéfinie du passé.

39. À l'acmé de l'impact du traumatisme sur l'être advenant, participant encore à la totalité, celui-ci éprouve une sorte de fragmentation où chaque fragment le contient pourtant en son entier.³³

33 D'où la fascination qu'exercent le miroir cassé, dont chaque fragment donne toujours une image entière, ou les fractals.

Du fait de l'évanescence simultanée du support, la crise de la présence du monde (perte de son existence) s'affirme en tant que crise de la présence de l'être advenant et réciproquement.

Cette fragmentation permet le déploiement du procès de réduction qui va opérer sur lui.

40. La confusion, qui s'impose ensuite, se manifeste par l'induction d'un état hypnoïde et d'un état hystéroïde. C'est alors que s'imposent les questions : qu'y suis-je? Où suis-je? Et celle de savoir : qu'est-ce qui nous fait face? C'est-à-dire qu'il y a nécessité de comprendre les deux bouts de la continuité brisée.

41. Les niveaux de vigilance ne comprennent pas seulement la veille et le sommeil, avec le cas particulier du sommeil paradoxal, mais aussi le niveau hypnoïde qui est constamment sous-jacent aux deux autres et peut, dans certaines conditions, apparaître, se manifester.

L'état hystéroïde composé de diverses douleurs organiques peut difficilement être perçu parce que les douleurs peuvent être attribuées, et le sont, à des phénomènes pathologiques advenus ici et maintenant.

42. On vit sur un mode superposé, de façon stratifiée. La première strate est celle du passé constamment présent (état hypnoïde et hystéroïde), la seconde est celle du présent, celle du faire, de l'activité, la troisième est celle du futur, celle des fantasmes, complémentaire de celle du passé. Les différentes strates sont discordantes entre elles.

43. L'état hypnoïde affectant la dimension psychique, l'état hystéroïde affectant la dimension organique de l'individu, ré-

sultent d'un blocage du procès de vie en cours, ce qui se traduit par une perte d'autocontrôle, par une mise en suspension. C'est le moment de mise en place des empreintes (thèse 26). L'empreinte principale est celle du traumatisme.

La puissance du suspens c'est de réactiver ce moment de suspension.

44. Ces deux états s'établissent à la suite de l'inhibition de l'effectuation, de l'achèvement moteur d'un procès, et de sa conscientisation.

Intervenir c'est essayer de sortir du blocage tandis que parler peut signifier le sortir de la passivité.

45. La perte de continuité est vécue comme perte de support — tout s'effondre — et de repères. Pour pouvoir exister s'impose alors la nécessité de trouver des supports et des signes qui, eux-mêmes, deviennent des supports ; car s'enracine alors un besoin d'interpréter, et la nécessité d'une herméneutique existentielle.

46. Cette perte induit les questions : qu'y a-t-il au-delà de la coupure, au-delà de la mère ? Qu'est-ce qui a été perdu ? Questions qui contribuent à l'initiation de la quête cognitive. Elle plonge dans l'inconnu et dans le questionnement sur l'au-delà, dont la quête ne concerne pas ce qu'il y a après la mort parce qu'elle s'enracine, au début, lors de la coupure et concerne ce qui peut être au-delà de celle-ci, au-delà de la mère.

47. En fonction de 27, de 32 et de 39, il s'avère que l'individu éprouve une profonde crise de la présence au monde qui se traduit par une inaptitude à se positionner dans la continuité,

dans la totalité, parce que sa réalité lui est en même temps insaisissable.

48. Le blocage déterminé par la rupture de continuité empêche l'accès de l'enfant à sa réalité, l'empêche de se positionner et de parvenir à ce qu'on nomme autonomie. Cela le plonge dans la dépendance et dans la confusion. Il ne sait pas ce qui est de lui et ce qui est de sa mère. Le procès enrayé va, inconsciemment, avoir constamment tendance à s'achever, afin que l'individu parvienne à se saisir enfin lui-même, hors confusion.

49. La répétition de l'enraiment de divers procès, constituants des *rejouements* de l'enraiment initial, aboutit à ce que nous soyons constitués de discontinuités.

Le jeu est une forme de réactualisation d'un événement anciennement vécu.

50. La confusion s'impose quand il y a une multiplicité hétéroclite et que cela part dans tous les sens, donc quand il y a dispersion, chaos, quand il y a des nœuds, des entrelacements ; mais aussi quand il y a fusion de choses qui ne devraient pas l'être, ce qui empêche de les discerner.

La dynamique de discerner, de distinguer, de séparer, d'extraire, de purifier, d'ordonner, témoigne du désir de sortir de la confusion, car celle-ci évoque incertitude et insécurité.

51. La confusion devient souvent un support pour exprimer la culpabilité. Dire : je suis confus c'est esquisser un aveu ; en même temps elle signale la réactivation de l'ébranlement subi.

Être confondu c'est être révélé coupable.

52. La confusion opère également en tant que support de la honte qui est de ne pas être accepté, pleinement aimé, ce qui ramène au traumatisme initial.

53. La peur d'être confondu avec qui que ce soit manifeste la peur originelle de se perdre, de perdre son originalité, son identité, son idiosyncrasie ; la peur de s'aliéner. Elle s'impose en tant que jeuement : peur d'être confondu avec l'être ontosé que projette la mère.

54. Cette mise en discontinuité s'accompagne de la perte de certitude immédiate, et de l'évanescence de l'immédiateté qui induisent également un questionnement : pourquoi y a-t-il quelque chose et non rien ? Qu'y a-t-il avant la naissance et, surtout, avant la conception ? Nostalgie de l'origine, de ce qui fait apparaître, de l'essence.

55. Au sein de l'état de confusion s'affirme l'*Hilflosigkeit*, la *déréliction*,³⁴ la sensation d'*infériorité*, celle d'avoir été jeté dans le monde, celle d'y être abandonné — la crise de la présence — et que s'initie la quête d'être reconnu et la quête cognitive. Les deux sont liées : connaître pour être reconnu.

56. La *désbérence* est un jeuement de la déréliction : perte de la continuité par perte de descendance, sensation que ce que font les enfants est en discontinuité avec ce que nous faisons, perte de possibilité de continuité par perte d'enfants, ou de leurs substituts, ceux qui nous servent de supports d'enfants idéaux.

34 En allemand *Geworfenheit* (Martin Heidegger) signifie aussi déréliction. C'est en fait la mise en déréliction tandis que *Hilflosigkeit* indique le phénomène se réalisant. Il y a continuité entre les deux.

57. Un sentiment de solitude envahit l'être advenant, rencontrant la brisure de la continuité, moment d'appréhension de la *folie* : procès — et son résultat — par lequel on est réduit à soi. Par *compensation* il va fantasmer la présence d'un jumeau (cas où la solitude s'impose avant même la naissance), d'un ange gardien, d'un alter ego. Divers supports interviennent pour ces fantasmes, en particulier le placenta. Ces entités virtuelles, à leur tour, sont le support du désir d'achèvement, de perfection. On *fantasme* une présence pour conjurer une absence. Le fantasme constitue la compensation la plus efficace.

58. La folie de l'individu comme celle de l'espèce est le débouché logique et inévitable du procès de séparation d'avec le reste de la nature. L'espèce réduite à elle-même veut tout recomposer à partir de ses possibles, aptitudes, capacités. D'où le développement hypertélique de la technique, aboutissant à la virtualité. L'individu fou, folle, effectue en lui-même, elle-même, à l'aide d'un monde introjecté en lui, en elle, son procès de vie en ignorant le reste des hommes et des femmes.

Dans les deux cas, se réalise une mystification du rétablissement de la continuité.

59. Parmi les entités virtuelles, la plus importante est dieu. Cette entité ne peut pas se réduire seulement à une synthèse d'extériorisations des qualités de l'espèce et, donc, ne se limite pas à représenter la dépossession de celle-ci aux dépens de celle-là (Ludwig Feuerbach). Elle représente aussi le support idéal pour l'espèce en vue d'affirmer ses aptitudes, sa puissance. Tant qu'il y a ontose, la nécessité de dieu s'impose.

60. On compense parce qu'on est réduit, nié, parce qu'on est mis dans un état de dépendance, d'infériorité. C'est un procès

sans fin parce que la mise en dépendance originelle reste toujours cachée, méconnue. La compensation s'impose comme un devenir par récurrence inverse. Si un type d'acte compensateur est efficace dans la situation n , alors il devrait également l'être pour la $n-1$, puis pour $n-2$ etc., jusqu'à $n-n=0$, la situation originelle.³⁵ Mais du fait que celle-ci n'est point perçue, il y a enlèvement dans le passé, la plupart du temps à un moment généralement très éloigné d'elle.

Quand la compensation n'est pas possible, il y a autonomisation³⁶ de ce pour quoi on voulait compenser, ce qui peut initier un devenir à la folie.

61. Toute compensation constitue un détournement.

62. Le complémentaire de la compensation est le *dénierment*, l'activité par laquelle on opère un *déni*.³⁷ Celui-ci consiste à

- 35 Cette dynamique de la compensation présente une forme de développement semblable à celle de la libération-émergence que nous exposerons brièvement à la fin des ces thèses.
- 36 Le mouvement révolutionnaire, particulièrement celui prolétarien, a opéré en tant que phénomène compensateur au devenir du capital. L'intégration du prolétariat, puis son évanescence, ont permis la pleine autonomisation de celui-ci. ¶ La déforestation a provoqué la perte du mécanisme compensateur que la forêt opérait en la nature ; d'où l'autonomisation des divers phénomènes météorologiques.
- 37 On peut dire que dénier c'est nier de façon active une négation subie, passive. Le mot *dénégation* pourrait très bien être utilisé aussi puisqu'il dénote bien, littéralement, l'idée de refus d'une négation, mais il est utilisé en psychanalyse pour désigner l'acte par lequel « le refoulé est reconnu de manière négative, sans être accepté ». *Dictionnaire de la psychanalyse*, p. 209. Les auteurs, E. Roudinesco et M. Plon, donnent comme exemple la phrase « ce n'est pas ma mère » prononcée par un sujet à propos d'un rêve. La remontée expose l'évidence du refoulé, c'est-à-dire de ce qui a été vécu. En conséquence le refoulement s'impose immédiatement et

nier une absence, un manque. L'être ontosé se constitue à travers un déniement constant de la non-acceptation originelle de la part de la mère, du père, de lui en tant qu'enfant s'affirmant dans sa naturalité, originalité, unicité.

63. La fascination du clonage — le clone est la figure de l'âme, corporelle à l'origine, du jumeau, de l'alter ego, de l'ange gardien — exprime un rejouement : briser la solitude et parvenir à la *perfection* qui se réalise lorsqu'un procès, une action, parvient à son achèvement.³⁸ En ce sens l'ontosé se caractérise par l'absence de perfection. L'être ontosé est toujours inachevé.

Le concept d'infini renferme un procès d'inachèvement, de non fini mais qui a continuellement tendance à s'achever. Il est le support de la confusion suscitée par la vision de ce qui fascine et fait peur, ce que l'infini, d'ailleurs, engendre par lui-même.

Le sosie réimpose le moment de confusion : d'une part, sa présence peut permettre d'assouvir le désir d'avoir un alter ego, d'autre part, elle active l'empreinte de la peur d'être confondu, celle de perdre son unicité.

64. Le petit enfant n'a pas la capacité d'affronter le réel qui lui est imposé. Il ne peut pas le voir en tant que tel, du fait même de son plan de vie, de son inachèvement, et à cause du

s'effectue par une dénégation qui est en fait la réaffirmation d'une négation, normalement inconsciente.

38 Dans l'*Éthique*, Baruch Spinoza, qui donna une définition de la perfection à laquelle la nôtre ressemble, affirma ceci : « Par réalité et par perfection, j'entends la même chose ». II, Définition VI. Cela me semble profondément juste et me permet de déduire que l'être ontosé est un être irréel, ce qu'en son discours propre, A. Janov dit également.

blocage des fonctions intégratives du système nerveux — en phase de maturation — provoqué par le traumatisme. Il est donc amené à fantasmer et il le fait à partir de la connaissance incluse dans le plan. La mystification peut alors se déployer : c'est dans le procès naturel que s'enracine l'ontose ; pour échapper à cette dernière s'impose la nécessité de s'arracher à la nature.

Le fantasme (phantasme) est le produit du détournement de l'imagination.

65. La coupure de la continuité pose l'être advenant dans un état d'attente : que va-t-il arriver? Elle fonde l'empreinte de l'attente et de l'espoir et exalte encore la faculté de penser, parce que penser c'est panser, se sauver, dépasser un moment de brisure, une béance existentielle.

66. Penser c'est échapper à la souffrance ; d'où la dynamique de poser que c'est le corps qui souffre mais non l'esprit ; que c'est par l'esprit qu'on peut échapper à la condition terrestre c'est-à-dire au mode de vie modelé par la répression parentale. Être matière c'est souffrir, être esprit c'est se libérer, échapper au cycle des souffrances.

67. Toute pensée a une dimension thérapeutique. Dieu, l'esprit sont des thérapeutes. De même toutes les productions de l'espèce sont investies d'une telle dimension, que ce soient la médecine, la religion, la philosophie, l'art, la littérature, le droit.³⁹

39 Les concepts de la philosophie comme ceux de la religion sont tirés, à l'origine de ceux de la médecine, comme me l'a fait remarquer François Bochet. À la base de toutes les représentations se trouve la thérapie. Salut et santé sont des concepts isomorphes. En ce qui concerne le droit c'est la thérapie nécessaire pour soigner les troubles engendrés par le dévelop-

68. La coupure de la continuité nous réduit et nous particularise, c'est-à-dire qu'elle nous instaure en l'état de particule où nous sommes enfermés. Cet enfermement fonde un mystère, et le possible de la folie.

69. Nous sommes réduits à quelque chose qui ne peut pas être rien, à un *ça*, un *ce que*, un *cela*, un *être-là* etc.⁴⁰

70. L'individuation est un jeu. L'individu est ce qui ne peut plus être divisé ; ce qui reste d'une division, d'une immense réduction maintes fois réitérée.

71. Le phénomène de réduction nous rend informe. D'où, en compensation, la nécessité d'une information, d'une mise en forme.

72. L'adaptation à la société est un jeu de cette mise en forme. L'être spontané, immédiat, c'est-à-dire l'être originel, n'est pas accepté parce qu'il se pose sur le mode du continu. Il doit prendre une forme et devenir un quantum discernable et acceptable.⁴¹

pement du mouvement de la valeur, puis celui du capital. Or, étant donnée l'anthropomorphose de celui-ci, l'introduction du droit, par la médiation de l'éthique (autre thérapeutique), s'impose dans toutes les activités de l'espèce, dans l'activité scientifique particulièrement, et plus spécialement en biologie. Dans le cas de la médecine, il y a un redoublement : la thérapeutique a elle-même besoin d'une thérapeutique.

40 Le *Tu es cela, tat tvam asi*, des hindous résulte très probablement d'un phénomène similaire. Le *asi* m'évoque l'aséité.

41 Pierre-François MOREAU exposant la philosophie de Spinoza écrit : « [...] les modes, comme Dieu, produisent spontanément ; ils n'ont pas besoin d'une forme pour actualiser leur puissance ». (*Spinoza*, 1975 : 50). En cela Dieu n'est pas otosé. Il exprime la naturalité de l'homme, de la femme, et se présente comme support de ce vers quoi ils veulent revenir.

73. La non acceptation de l'être en sa naturalité, en son unicité, en son originalité, provoque en lui la sensation d'être refoulé, et fonde la mère dans une inaccessibilité. Le refoulement, phénomène inconscient est initialement un rejouement, une agression intériorisée, une auto-agression en continuité avec l'auto-répression qui, elle, est un phénomène conscient. L'individu refoule ce qui provient de son être originel : l'intolérable souffrance et, de façon plus intense, l'activation de l'empreinte de l'instabilité, de l'insécurité, de la perte de certitude où le plaça le refoulement par la mère, lors du surgissement, dans le présent, de toute instabilisation, ainsi que l'installation dans la dynamique réactionnelle. D'autre part, il se sent rempli, engorgé, par le flux de vie qui, à son niveau, est interrompu par la brisure de continuité imposée par la mère. Il ne peut plus y avoir d'écoulement de ce qui est accru du fait de la confusion où il est placé. C'est le phénomène de *réten-tion*, phénomène inconscient qui s'accompagne de halètement qui fait que ce qui advient est retenu par peur de destruction, de remise en cause, de l'inconnu, ce qui est placé devant soi. C'est donc à ce moment-là que se constitue le contenu de l'*inconscient*, formation ontosique historiquement transitoire : le retenu et le refoulé.

L'oubli du passé est une forme de refoulement : inhibition de l'anamnèse. Il augmente la pression interne en nous et, de ce fait, amplifie le phénomène de rétention. D'où : on vit dans l'oubli (refoulement) et l'on est constamment hanté par le passé (rétention).

La dynamique de devoir produire une forme, qui s'impose dès lors comme une médiation, est celle de l'ontose. Cf. « Forme, Réalité, Effectivité, Virtualité », 1997. ¶ L'importance de la mode, où la forme tend à s'autonomiser, montre à quel point l'espèce rejoue.

74. Beaucoup de phénomènes deviennent inconscients en nous du fait de la coupure liée au traumatisme initial ou à d'autres qui lui furent successifs. Cette coupure de continuité a induit une rupture dans divers procès vitaux et aboutit à la mise en place et à l'entretien de l'état hypnoïde et de l'état hystéroïde (thèse 17). Dans ce cas il n'y a pas eu refoulement — rendre inconscient ce qui tend à s'imposer conscient — mais accroissement du phénomène de rétention qui, globalement, résulte de l'impossibilité de la transition d'un phénomène inconscient à un phénomène conscient, ce qui ne permet pas à l'individu de se libérer.

75. La rétention est celle de la pulsion, phénomène non linéaire, mais périodique, rythmique fondant des spasmes, des bouffées qui se manifestent périodiquement.

Par suite de la non acceptation, de la répression, la pulsion se fragmente en pulsions.

En l'état d'attente (thèse 65), la rétention se réactualise.

76. La rétention en tant que phénomène permettant la condensation, la concentration est un phénomène biologique nécessaire permettant la formation et le maintien d'êtres particularisés, des êtres vivants distincts, comme cela s'est effectué lors de la formation des premiers procaryotes. La genèse d'une membrane permet la réalisation d'une telle rétention. Simultanément de multiples mécanismes firent en sorte que la particularisation ne se transforma pas en séparation.

La rétention se manifeste également et se réimpose lors de l'inspiration, tant sur le plan littéraire que scientifique ou artistique, ou lorsqu'il y a nostalgie : envahissement par un contenu antérieur.

77. La rétention en tant que mécanisme actif opère pour essayer de maintenir la continuité avec l'autre, pour éviter toute séparation. Elle traduit en même temps la peur du manque, initialement de la mère, puis de supports pour atteindre la continuité.

Retenir l'autre — c'est-à-dire retenir le support, le garder avec soi pour pouvoir continuer à rejouer — s'opère par exemple quand la mère refuse à l'enfant la sortie de l'utérus, refus qui sera confirmé lors de la scène traumatisante fondatrice, et rejoué lorsque s'opérera la non-acceptation qu'il grandisse, qu'il se développe en tant qu'être original, pour le conserver en tant que support de complétude, de réalisation d'un achèvement. Il en est de même lorsqu'un des conjoints refuse le départ de l'autre et est prêt à tout faire pour le conserver, rejouement de ce qui advint avec la mère et avec le père.

La peur de l'abandon se dévoile dans la rétention qui opère comme une conjuration.

78. La parenté entre refoulement et rétention dérive du fait que ces deux phénomènes sont en relation avec l'inhibition. En outre, dans le cas du premier, c'est un rejouement actif de ce qui s'est passé originellement, dans le cas du second, c'est un rejouement passif où l'individu se retrouve dans un état similaire à celui qu'il vécut originellement lorsqu'il fut interdit, mis dans la passivité.

Refoulement et rétention inhibent le procès conscient et donc augmentent le domaine inconscient : l'inconscient, phénomène ontosique.

79. Dans le refoulement, l'inhibition concerne les fonctions permettant l'achèvement du procès en cours, c'est-à-dire la

phase de conscientisation, ce qui tend à faire resurgir l'état hypnoïde.

80. Ce n'est pas uniquement la peur de la souffrance⁴² qui induit à refouler (thèse 73), c'est le surgissement d'une instabilisation qui rappelle l'instabilité, l'insécurité, la perte de certitude où nous fûmes placés. Ce qui est refoulé c'est un état qui est au-delà de celui de souffrance. Toutefois une connexion avec elle s'impose car : être en souffrance c'est être délaissé, en déréliction.

81. La coupure de continuité, au moment même où elle s'opère, induit en nous un phénomène d'*aspiration*. Le courant, le fluide, le flux, tout ce qui peut représenter le support de cette continuité, est contenu. Il ne peut plus s'écouler. Simultanément ce dont nous provenons et qui est désormais placé devant nous, est devenu l'autre pôle, l'autre extrémité de la continuité qui, presque de façon mécanique, aspire le flux désormais retenu en nous. Nous nous sentons aspirés et retenus. Nous percevons une aspiration et nous ne pouvons pas la libérer. Ceci se répétera souvent au cours de notre vie, et le lieu de cette aspiration, devenu utopie, nous restera désormais inconnu.

82. Du fait du renversement opéré lors de la naissance : ce d'où l'on provient est placé devant nous — comme si notre instance originelle nous était présentifiée, comme si notre essence devenait un objet — la confusion s'accroît en nous.

La recherche de l'utopie est contradictoire, vaine et illusoire dans son essence, mais efficace dans son effectivité. Elle

⁴² On refoule également la joie parce que le moment, souvent bref, où elle s'est imposée réaffirme en contraste la souffrance pérenne.

consiste à chercher le lieu d'où nous provenons et auquel nous aspirons en vue de rétablir la continuité.

83. Pour alléger la tension provoquée par la rétention due à l'impossibilité d'un écoulement, l'individu est amené à transférer et à projeter. Il tend littéralement à se déverser afin de se soulager. On veut donner afin de se libérer. Tel est le sou-bassement essentiel du don qui le fait souvent percevoir comme un mal. Au moment où celui-ci s'effectue, celui qui reçoit, perçoit qu'on lui transmet en même temps quelque chose qui lui paraît étrange.⁴³ Il n'est pas conscient du phénomène mais il est troublé et dans un grand malaise.

La pulsion à donner devient pulsion à se déverser.

84. Le support peut être un homme, une femme (à tout moment de leur vie), tout autre être vivant, une chose, un objet, une entité, une pensée, un concept. Entre celui-ci et ce qui est transféré, projeté, déversé s'opère une dynamique d'action-réaction qui vient complexifier le ressenti, le vécu de l'individu.

Le fétiche, l'idole, sont des supports tellement gorgés de transferts, de projections, de déversements qu'ils accèdent à un statut ontologique, à une existence. Ils sont advenus en tant que tels par suite d'une sorte de transsubstantiation.

Un événement, une activité donnée opèrent également en tant que support afin d'exprimer les diverses modalités de mal-être qu'ont connu à l'origine les êtres ontosés, qui es-

43 Le même phénomène opère au sein de l'hospitalité. À noter que l'hôte désigne à la fois celui qui reçoit et celui qui est reçu. C'est parce qu'il est potentiellement dangereux, en tant qu'étranger, que l'hôte est bien reçu. Cela peut signifier aussi que l'être ontosé est un être étranger dans l'individu, qui doit bien le recevoir afin de conjurer une menace.

sayent vainement de dire, d'exprimer ce qui leur est advenu. En définitive tout l'environnement vient à être chargé du passé de l'ontosé.⁴⁴

85. La rétention est un phénomène douloureux. Le flux de vie ne pouvant pas s'écouler opère comme un feu. C'est ce qu'ont décrit les mystiques de tous les pays, par exemple Sainte Thérèse d'Avila, et c'est souvent exprimé dans des cantiques où il s'agit de l'amour pour dieu, dont l'amour fou est la forme profane.

Ce qui s'impose là ne dérive pas de la sublimation de la sexualité.

Conséquemment, le feu est recherché en tant qu'opérateur de purification qui permet de détruire ce qui est retenu en nous, nous encombre et entrave la présence.

86. La rétention est repérable à travers divers rejouements : élans stoppés, mort-nés. L'individu se sent plein d'un immense discours, d'un désir brûlant, et pourtant il ne parvient pas à dire, à signifier, à exprimer ; il halète et, parfois, transpire.

La timidité est une expression de la rétention, de même que la rancœur et le ressentiment.

87. Le déversement à cause de la rétention s'opère de façon puissante lors de l'*identification*. Dans ce cas il y a un double mouvement : l'individu se transfère en un autre, et effectue diverses projections.

Le processus d'identification, surtout en ce qui concerne la mère par rapport à l'enfant, se présente comme comportant un phénomène de désubstantiation, en ce sens que la na-

⁴⁴ Dans certains cas le support est reconnu sous le nom de prétexte.

turalité de l'enfant est niée, et un processus de transsubstantiation s'instaure du fait que, virtuellement, la mère place en lui l'être qu'elle désire. Ce processus est une composante de l'inoculation de l'ontose. Il est réitéré plusieurs fois au cours de l'enfance parce que, pour être accepté, l'enfant s'adapte à l'ontose de sa mère, comme à celle de son père, confirmant la transmission de l'ontose ; transmission qui s'impose comme une inoculation.⁴⁵

L'identification, particulièrement sa dimension de désubstantiation, fonde la mère dévoreuse, l'ogresse, la mère envahissante, castratrice. La désubstantiation est également à la base de la pédophilie, phénomène surtout répandu chez les hommes.

S'identifier à quelqu'un c'est se trouver un être de rechange, un clone.

88. Le miroir, qui intercepte les rayons lumineux, enraye la continuité, symbolise la non acceptation et, par là, évoque la rétention générée par la perte de continuité. Toute surface de discontinuité peut opérer en tant que miroir, donc servir de support de réactivation de la discontinuité originelle. L'aspiration à retrouver la continuité fonde le désir de traverser le miroir — échapper à la rétention — pour aller au-delà de ce qui nous limite, nous inachève.

89. À la puberté le phénomène de rétention est réactivé par suite de la pulsion sexuelle, et acquiert une expression extrêmement puissante causant l'exubérance, le débordement des adolescents mais aussi leur sentiment de ne pas pouvoir tout exprimer et d'être incompris.

⁴⁵ Tomber malade peut-être considéré comme un jeu de la transmission de l'ontose, et tomber amoureux sa réactivation.

C'est surtout à cette époque de la vie qu'on a peur d'être débordé, submergé par le flux de vie, d'émotions, qui ne peut pas normalement s'écouler. Toutefois ceci est possible dans la représentation (littérature, art) comme cela se réalisa spectaculairement avec le romantisme ou le surréalisme. Alors l'individu s'étale, et étale son ontose sans jamais parvenir à saisir son être originel.

90. La rétention commande la recherche d'un réceptacle où mettre ce trop plein en nous. Cela commande, en ce qui concerne les hommes, la recherche de l'éternel féminin selon la dynamique de J. Wolfgang Goethe, et l'immense désir de se donner soit pour s'oublier, soit pour retrouver la continuité en nous et avec le cosmos. Parfois les deux dynamiques peuvent être intimement liées. Ce qui importe c'est que l'autre réceptionne ce qui, en quelque sorte, nous englue, nous inhibe (recherche de l'âme sœur). Au niveau de l'homme cela commande l'éjaculation précoce.

Toute personne qui écoute devient un réceptacle. On m'écoute, je me déverse.

Chez les femmes la recherche d'un réceptacle s'effectue en tant que dynamique du dévouement, particulièrement à l'enfant.

91. Le trop, ce qui encombre, dérive d'un manque, celui de la continuité. La confusion se *réinstaure* et se présente, ici, comme celle entre le trop et le manque.

92. La vie de l'être ontosé est une constante recherche de supports pour ses transferts et ses projections, de réceptacles (dévotifs) pour y déverser ce qui l'encombre. La littérature, l'art, la philosophie etc., de même que les diverses activités

pratiques artisanales ou industrielles etc., opèrent également en tant que réceptacles.

Le phénomène est contradictoire, confusionnel : l'individu se déverse mais a souvent de grandes réticences à dire, à exprimer, à faire, rejouant l'interdit initial où il fut mis, ainsi que la confusion qui en résulta.

Il se complique également du fait que chaque fois qu'il y a un acte relevant de la création il y a rejouement de la conception et de la naissance avec tous les trauma qui leur sont liés.

93. En grande partie, ce que visa Siddhartha, le Bouddha, lorsqu'il parla des agrégats, de tout ce qui nous encombre, relève du phénomène de rétention. La recherche du vide en nous, est un phénomène de compensation à la rétention. Cette dernière fixe, or tout est mouvement.

Le vide apparaît comme un opérateur pour retrouver la continuité, une fois l'immédiateté évacuée, escamotée. Il est recherché pour éliminer la conscience et l'inconscient qui, en tant que contenus encombrant l'individu ; l'éloignent de lui-même. Dans cette dynamique, se vider c'est se libérer.

94. La rétention implique un retenu ou contenu mais aussi une *retenance* ou donnée intégrant la répression-inhibition, composante de la domestication. Elle peut être perçue comme un phénomène affectant la surface interne et donc la forme de l'être déterminée par son contenu.

En revanche le refoulement implique un enfouissement, un phénomène qui affecte l'intérieur, contribuant à lui donner une forme par modelèment du contenu. Originellement, il a opéré de l'extérieur. En conséquence il affecte la surface externe et donc la face visible de l'individu.

95. La retenance signifie l'acte même de retenir, la rétention étant à la fois le résultat et l'intégralité du phénomène. Elle s'impose comme une contenance du fait que c'est la forme que nous prenons à la suite du phénomène de non-acceptation. Toute contenance — mode d'être de quelqu'un en fonction d'une situation donnée — est un jeu de la retenance primordiale. Or, contenance vient de contenir, et contenir a aussi la signification de retenir : contenir quelque chose, se contenir. S'auto-réprimer implique se contenir, d'où la parenté avec le refoulement qui lui aussi est en liaison avec l'auto-répression.

Tous ces phénomènes entrent dans la dynamique de domestication qui apparaît non seulement comme une opération de transsubstantiation, c'est-à-dire de l'opération d'implantation d'une autre substance qui fonde la hantise, mais aussi comme une mise en forme pour être ajusté, mis en adéquation avec le devenir hors-nature.

96. Détenir un secret c'est augmenter le quantum de retenu, c'est donc exacerber la rétention et par là accroître la tension interne qui s'exprime à la périphérie de notre être et fonde la retenance. Cela devient vite insupportable.

Le secret est un autre élément déterminant la pesanteur en nous.

97. Chacun recèle en lui-même quelque chose d'invisible, son ontose, son secret, dont il désire être libéré.

98. L'invisible forme également le contenu de la spécieuse. Hommes et femmes, depuis des millénaires, se posent la question de savoir qu'est-ce qui les meut, le plus souvent à l'encontre de leur désir profond. Le destin, la fatalité, le karma, un ordre cosmique, dieu, dieu et le diable, la providence, la

prédestination, l'ignorance, la main invisible, le développement des forces productives, l'inconscient, les gènes etc. ont été invoqués pour répondre. En outre pour expliquer le devenir du cosmos il est constamment fait appel à de l'invisible : l'attraction, une matière cachée, des variables cachées, une matière invisible etc. Ce faisant l'espèce est constamment en présence de son problème : il y a quelque chose de caché qui secrètement conditionne son devenir.

99. L'interdit rend invisible. Il ne faut pas toucher, se toucher réciproquement, donc être en continuité, afin de laisser intact l'invisible qui nous gouverne.

Tout pouvoir autonomisé a la dimension de l'invisible, de l'insaisissable.

100. La répression opérant sur des milliers d'années a rendu invisible des phénomènes auparavant apparents. Ainsi la perception de phéromones est devenue un phénomène totalement inconscient, donc invisible, et l'organe de leur perception, l'organe voméro-olfactif, a été supposé perdu.

Cela participe du phénomène de perte de présence au monde et aux êtres vivants, et à celui de l'instauration d'une physiologie idoine à l'être ontosé.

101. Cette physiologie est déterminée en grande partie par la nécessité de compenser. Ainsi l'encéphale, grâce à divers centres importants situés particulièrement dans le télencéphale (cerveau) doit compenser la perte d'activité de centres qui ont été réduits du fait de la répression de l'activité qu'ils exerçaient, et de la nécessité de contrôler (auto-répression) toute activité. Ceci donne apparemment un fondement à la théorie selon laquelle nous utilisons seulement dix pour cent de notre cerveau. On devrait dire de notre encéphale car

toutes les parties de ce dernier interviennent pour réaliser les fonctions cognitives même les plus abstraites. En réalité nous utilisons toutes les capacités des centres céphaliques qui interviennent dans le procès de connaissance, mais pour réaliser, ou contrôler, des fonctions qui pourraient l'être par d'autres centres ou par d'autres organes. C'est un détournement (thèse 61) en même temps qu'un escamotage de la régression.⁴⁶

102. Ces phénomènes sont liés à la transformation de l'inné en acquis, elle-même en rapport avec le despotisme de la conscience, formation produite historiquement par la répression, dont elle mime, rejoue, le despotisme.

103. Le désir de l'espèce comme celui de l'individu est de tendre à rendre tangible cet invisible qui est un virtuel enclos en chaque homme, chaque femme. La virtualisation constitue la tentative la plus puissante de le rendre accessible, perceptible, concret. Par là, elle opère une vaste mystification puisque l'invisible qui nous manipule est l'ontose, qui s'enracine dans la dynamique de séparation d'avec le reste de la nature.⁴⁷

104. Un enfant n'aime pas garder un secret bien qu'il soit fasciné par lui, parce que cela lui évoque sa mère en tant que mys-

⁴⁶ La physiologie humaine met en évidence le fonctionnement de l'être ontosé de l'homme, de la femme, et non celui de l'être naturel. Il en est de même pour toutes les sciences qui concernent directement l'espèce. Ainsi la science vient confirmer le devenir ontosique, même si certaines découvertes le remettent en cause.

⁴⁷ Les thèses 98 et 100 sont insuffisantes en ce qui concerne l'explicitation de la spéciöse, mais sont nécessaires et, en première approximation, suffisantes pour situer où celle-ci s'articule avec l'ontose.

tère ; les adultes y parviennent difficilement. L'auto-dénonciation des révolutionnaires qui s'étaient immergés dans la clandestinité et qui avaient échappé à la répression, en témoigne.

Le phénomène de la délation relève également de la compensation de la rétention.

105. Somatiquement la rétention s'exprime dans l'obésité qui devient un phénomène universellement répandu et de plus en plus intense. Elle indique que tous les phénomènes de compensation sont inopérants du fait même que souvent ceux-ci, au lieu de simplement accomplir leur fonction, renforcent également la rétention.

L'anorexie est le phénomène inverse complémentaire.

D'autres somatisations témoignent de la rétention : constipation, hémorroïdes, asthme, divers troubles vasculaires etc. Une place particulière revient à la congestion à quelque niveau que ce soit de l'organisme où elle opère. Une certaine redondance du phénomène s'actualise souvent en s'effectuant simultanément sur le plan de la pensée.

106. En ce qui concerne le refoulement, il s'opère beaucoup par le souffle d'où son importance dans diverses techniques visant à la libération.

Les mouvements respiratoires où opère le souffle : inspiration et expiration sont des supports essentiels pour exprimer diverses émotions, affectations, sentiments, phénomènes cognitifs, désirs. Ceux-ci s'affirment, et se dévoilent aussi, à travers un phénomène qui ne concerne pas la respiration mais qui fait intervenir le souffle : l'aspiration. Ainsi à travers des tropes, particulièrement, ici, la métaphore, hommes et femmes expriment bien que c'est à travers leur totalité qu'ils

vivent et pensent, et que la séparation âme (ou esprit)-corps n'est qu'un leurre, une mystification.

107. Le *ça* de Georg W. Groddeck est une expression de la rétention. Dans ce cas, c'est tout le corps, toutes les cellules de celui-ci qui tendent à dire, à déverser le trop plein. Le *ça* dit qu'on ne peut pas se contenir ; que pour vivre il faut exprimer le vivre, le procès de vie qui nous est propre.

108. Éduquer c'est maintenir la rétention chez l'enfant, c'est lui imposer une contenance-retenance : apprentissage de la propreté, apprentissage des limites. Il doit contenir-retenir ses selle comme ses émotions, ses pensées, ses jugements. Il doit apprendre à dissimuler, donc à cacher, donc à augmenter le contenu-retenu en devenant poli, en sachant ne pas tout exprimer. Il doit également apprendre à différer ce qui accroît, pour un temps plus ou moins long, la rétention.

Les enfants sont les réceptacles pour le déversement des adultes. Ils sont périodiquement encombrés, et l'encombrement résultant inhibe leur naturalité.

109. Le refoulement renforce la rétention en régénérant un contenu qui produit une tension à l'intérieur de l'être, contenu qui a pu diminuer du fait de diverses remontées du refoulé. Il réactualise la perception de la pulsion intense telle qu'elle s'est imposée au moment où s'effectua la discontinuité, provenant de la pulsion de vie, du continuum.

110. Avec une libération momentanée, à la suite d'événements heureux — la joie est un phénomène qui permet de libérer un contenu — se vérifie une diminution de la tension fondamentale en rapport à la rétention, qui génère un désarroi parce que l'individu se trouve devant quelque chose d'inhabi-

tuel. Cela peut aller jusqu'à la dépression. Celle-ci s'installe par suite d'une sensation de vide due au fait que momentanément l'individu n'est plus en relation avec les supports, les réceptacles sur lesquels il a transféré, projeté, déversé ce qui le hante. Toute séparation induit un tel phénomène. Momentanément tout ce qu'il a extériorisé ne peut pas refluer en lui : il se trouve dans la dépossession, dépouillement, *Entäusserung*, et le risque de se perdre.

III. La dépression induit à son tour des phénomènes de compensation pour rétablir la tension comme par exemple la boulimie qui n'est pas seulement alimentaire.

II2. La tension provoquée par la rétention nous donne la sensation d'exister, car c'est le seul mode de s'éprouver être, que nous connaissions. D'où la recherche d'une nourriture génératrice de tension comme la viande, les céréales, ainsi que la recherche de drogues ayant cet effet.

II3. L'angoisse qui s'impose en engendrant une sensation d'envahissement appelle plutôt une compensation dans l'abstinence, l'anorexie.

L'ascétisme exprime la volonté de se libérer d'un contenu qui inflige une tension, de se passer de supports, de réceptacles.

II4. Avec l'ascétisme, l'anorexie, voire l'autisme, l'individu rejoue la privation, le fait qu'il a manqué d'amour.

La confusion se réimpose. Elle porte sur manque, vide et retenu.

II5. Échapper à la rétention c'est sortir d'une enveloppe qui, tendue, provoque une tension, c'est échapper à des limites contraignantes, d'où les pratiques de l'extase ; c'est escamo-

ter la coupure en se plaçant au-delà de ce qui nous enferme, dans une dilatation évocatrice de notre totalité.

L'extase est un au-delà de l'existence ; or, exister est déjà sortir d'un état parce qu'il nous limite.

116. À l'échelle de l'espèce la surpopulation manifeste un phénomène de rétention, expression de la spéciose. En compensation s'impose une conquête de l'espace extraterrestre. Symboliquement, virtuellement, l'espèce tend toujours à se déverser en d'autres mondes.

117. Par suite de la non acceptation induisant refoulement et rétention, l'individu se perçoit comme inachevé et inférieur. Pour pouvoir sousvivre et survivre, s'impose à nouveau le phénomène de la compensation qui consiste, ici, en une recherche de la perfection posée comme un absolu.

118. L'insécurité provoque la perte de la certitude, l'ébranlement de l'immédiateté. Elle engendre un germe de folie, dans la mesure où il y a perte totale de la perception de ce qui advient, de présence à soi. Pour se représenter il faut faire appel à un support : le moi qui est une entité virtuelle.

119. La dynamique de sousvivre et survivre conduit l'individu à faire comme si la continuité n'avait pas été brisée et à se créer une communauté artificielle.

120. Compenser implique une recherche constante de la perfection, une recherche de l'être qui, inconsciemment, est celle de l'être originel. Compenser conduit à édifier une ontologie. La perfection étant de l'ordre du futur, celui-ci hante l'individu qui n'a pourtant pas de perspective.

121. La mère devient un support d'établissement ou plutôt de rétablissement de la continuité, elle devient une médiation, un vecteur.

122. Projections et transferts ne peuvent se réaliser que s'il y a un support. Ils sont l'expression d'un phénomène naturel, non ontosique, le prolongement⁴⁸ fonctionnel de l'individualité-gemeinwesen à son environnement, dynamique qui a disparu, par suite de la répression-réduction, sauf, relictuelle, chez quelques individus. Étant donné que le prolongement est une expression de la continuité, il est évident qu'il s'effectue dans les deux sens : de moi à l'environnement : c'est la projection, et de celui-ci à moi : c'est l'introjection⁴⁹ qui permet une incorporation, une intégration, phénomène qui abolit et conserve (*Aufhebung*).

123. Les transferts interviennent dans le mouvement de « reconnaissance » des êtres ontosés entre eux. En effet, en fonction de schémas comportementaux complémentaires, ceux-ci se reconnaissent inconsciemment à travers la mise en place simultanée de transferts. Le contre-transfert est une

48 Concept bien exposé par Gerda Alexander au sein de l'*eutonie*, et par Frans VELDMAN dans l'*Haptonomie*, qu'il présente comme une science. (cf. *Haptonomie science de l'affectivité*, 1989)

49 « J'ai décrit l'introjection comme l'extension au monde extérieur de l'intérêt, à l'origine auto-érotique, par l'introduction des objets extérieurs dans la sphère du moi ». (Sándor FERENCZI, « Le concept d'introjection » « Le concept d'introjection », 1912, in « Psychanalyse I, 1908-1912 », *Œuvres complètes*, 1968). Cf., dans le même volume, « Transfert et introjection », 1909. ¶ L'existence de ces phénomènes met en évidence le surgissement de médiations pour réaliser ce qui s'opérait primitivement dans l'immédiateté par suite de la participation.

théorisation insuffisante liée à une pratique psychanalytique déterminée.

124. Tout blocage engendre un transfert et réactive l'empreinte de l'impatience, celle de rétablir la continuité.

125. L'*attachement* est la pesanteur du transfert. Étant donnée la non perception consciente de la réalité du phénomène, dans cette dynamique de mise en place de l'attachement et dans la réalisation quotidienne de celui-ci, la matière est vécue en tant que support de cette pesanteur dont il faut s'arracher.⁵⁰ Pour lui échapper, l'être ontosé peut être amené à postuler la grâce et à l'invoquer. Ce faisant il entre en fait dans une dynamique de dépendance totale par rapport au phénomène ontosique qui tend à opérer de façon autonomisée.

126. L'attachement, comme la fusion, entre dans la dynamique ontosique. Il dérive de l'état de déréliction, de la peur de l'abandon. S'il y a attachement, il y a fixation, et le flux de vie, la dynamique de celle-ci, ne peut plus librement, naturellement, opérer du fait de l'encombrement dû à ce qui est fixé. L'attachement accroît la rétention. Il peut également se présenter comme étant un moment de réalisation du procès désiré de fusion avec l'autre, où l'individu se perd. Il exprime la réactualisation de la mise en dépendance initiale.

L'identification est une forme d'attachement, lequel se présente comme un moment au sein du procès de réalisation de fusion avec l'autre.

50 Cf. Simone Weil : *La pesanteur et la grâce*.

127. Ce qui est fondamentalement transféré c'est le désir de continuité avec la mère, avec le père et, par de là ceux-ci, avec le procès de vie. Tout transfert est déplacement d'un désir d'un support à un autre.

128. Pour qu'il y ait transfert il faut que la personne support évoque, ne serait ce que par un détail infime, le père ou la mère, ou toute personne importante pour la personne tendant à opérer le transfert. Il y a un phénomène de présentification, dynamique par laquelle s'effectue normalement la révélation de la présence de quelqu'un à un'autre personne. C'est alors que le désir de continuité avec la mère ou le père peut être posé sur le support. La *présentification* ne peut s'opérer que parce qu'il y a eu réactivation de l'état hypnoïde et par là activation de l'empreinte.

Là encore se manifeste la puissance des tropes, ici, la synecdoque : un détail peut signifier la totalité, et la puissance des signes.

129. La présentification entre dans un processus de *sécurisation*. En utilisant un homme ou une femme — qu'ils soient plus jeunes ou plus vieux que lui — pour présentifier au sens littéral de rendre actuels des personnes qu'il désire, l'individu se sécurise, même s'il n'établit aucun transfert.

La possibilité de perversion de la présentification réside dans la dynamique du *comme si*. Celle-ci, en tant que phénomène ontosique, est en rapport avec l'escamotage, la compensation et le fantasme. Il se réalise une substitution d'un certain objet de désir par un autre, ce qui est une forme de détournement. À partir de là peut se déployer une dynamique complémentaire, celle de la simulation : simuler ce qui a été perdu, non atteint. Dès lors, on entre dans le devenir à la vir-

tualisation, phénomène qui peut conduire à la réalisation plénière de la folie.

130. La dynamique totale de l'ontosisation peut se concevoir ainsi : faire *comme si* la coupure, la discontinuité, n'avait jamais existé.

131. Il peut aussi y avoir présentification sans qu'il s'en suive un transfert, lorsque l'individu se rend compte que quelque chose lui présentifie sa mère ou son père et qu'il se trouve devant il ou elle. Il peut avoir alors la sensation d'être obsédé, poursuivi et de ne pas pouvoir sortir d'une situation, d'un labyrinthe.

132. La projection est le complémentaire de la perception. C'est la faculté de se vivre hors des limites du corps lui-même, la possibilité de placer des contenus psychiques dans des entités externes.

Ce qu'on projette ce sont les éléments d'une réalité qu'on désire ou qui nous a traumatisés. On projette également des défauts, des qualités, des éléments constitutifs d'un être soit pour s'en rapprocher, soit pour s'en distancier.

133. Projection et transfert opèrent ensemble pour incarner un désir. Le résultat de l'opération est la production d'un être virtuel. Ce qui est perçu à travers l'autre qui a servi de support pour l'élaboration, c'est l'être virtuel.⁵¹

Celui qui supporte l'être virtuel, en est hanté, sans pouvoir accéder à ce qui le hante. Il est extrêmement pénible de de-

51 « Nous désignerons virtuel ce qui est projeté par l'homme et qui n'est pas saisissable, à l'instar de l'image virtuelle et, en même temps, le résultat de tout un procès technique qui se traduit par une simulation. » *Invariance*, série V, n° 1, p. 116.

voir supporter le transfert, le virtuel, car cela s'impose au travers de la sensation de ne jamais être perçu, et de devoir porter une *charge* c'est à dire tout un contenu émotionnel qui n'est pas afférent à soi. La charge peut aussi représenter le contenu d'un déversement. Dans tous les cas, l'individu placé en situation de charge, a la sensation d'une part qu'il n'est pas concerné et, d'autre part, celle d'être en face d'une étrangeté ; d'où un mal-être qui, inconsciemment, lui évoque celui primordial vécu en face de sa mère qui ne l'accueille pas en sa naturalité.

Dans la relation avec autrui, l'attente éprouvée par l'autre, en ce qui nous concerne, est une charge pour nous.

On fait porter par quelqu'un, quand on le charge inconsciemment d'un contenu émotionnel dont l'essentiel, d'origine fort ancienne, a pour support pour se manifester un événement présent avec lequel il est en continuité : mécontentement, mal-être, ressentiment etc.

134 Tout est rejouement au cours de la vie de l'être ontosé. Deux sont fondamentaux. Le premier s'enracine dans la tentative constamment renouvelée de rétablir la continuité, de finir un procès, de l'achever, d'atteindre ainsi la perfection. Ceci est le rejouement dans sa dimension active où c'est le sujet qui directement opère. L'autre dimension est celle où il subit, où il est pour ainsi dire passif : le rejouement, alors, opère du pôle parental, même si ce sont d'autres personnes qui agissent, font subir. Le second, qui structure l'ontose, est en liaison avec un autre moment de vie. Pour sortir de la situation intenable où il est placé, le petit enfant est amené à trouver une solution qui lui permette de sousvivre et survivre. Étant donnée son efficacité, sa réussite, l'individu, même devenu adulte, aura tendance à la rejouer dans des contextes to-

talement différents et en ayant des capacités autrement puissantes. C'est le rejouement qu'on peut définir opérant du pôle de l'enfant, puis de celui de l'adulte que cet enfant est devenu. Mais il y a, comme indiqué plus haut, un autre rejouement qui opère du pôle parental. La mise en place de la dynamique salvatrice s'opère à partir d'une période où l'enfant vient de subir un traumatisme induisant en lui un état hypnoïde qui permet la mise en place d'une empreinte. Celle-ci est constituée par un certain mode comportemental de ses parents. Cela va entraîner une dynamique où l'enfant, puis l'adulte, aura tendance à rejouer le comportement de ces derniers et ce en dépit de sa volonté (dimension passive).

135. Le rejouement est un *rejeu*, au sens où, naguère, l'on employait ce mot en géologie pour indiquer qu'une faille, bien après sa formation, se manifestait à nouveau. On parlait ainsi parce qu'on ne connaissait pas le déterminisme de la répétition du phénomène. Avec la théorie des plaques lithosphériques, qui s'imposa en 1968, on sait que cela est dû justement au déplacement de ces plaques, et que le mouvement de celles-ci est en relation à des courants de convection dans le manteau supérieur et le tout est en rapport avec l'activité du noyau.⁵²

136. Le rejouement fonde la croyance en la prédestination, le destin, la fortune, ainsi que, dans une certaine mesure, la dy-

⁵² Ici, on a la mise en évidence de la perception de ce qui, antérieurement, était purement de l'ordre de l'invisible. Or, percevoir ce qui est invisible en nous entre dans la dynamique de libération-émergence. À travers l'étude géologique, l'espèce dit sa spéciosité et sa dynamique de vouloir s'en libérer. Ce n'est pas un hasard si la théorie des plaques s'impose en 1968, année où s'effectua un vaste mouvement de dévoilement de l'ontose.

namique karmique, celle de la réincarnation et celle de la métempsycose.

137. Beaucoup de phénomènes ontosiques ont, comme le jeu, une dimension passive où l'on subit, et une dimension active où l'on opère. Dit autrement : la dynamique ontosique nous conduit à adopter, en fonction des situations, deux modalités de vivre, soit en tant que victime, soit en tant que bourreau. Les conditions de la vie sociale vont opérer de telle sorte que l'un des rôles va effectivement prédominer au cours de la vie d'un homme, d'une femme.

La dynamique du maître et de l'esclave est une interprétation du devenir ontosique.

La servitude volontaire est l'expression d'un jeu.

138. Tout jeu a une dimension de conjuration, c'est-à-dire que, consciemment, l'individu pense ne pas répéter ce que ses parents lui ont fait subir et donc sortir d'une situation qu'il vit comme marquée par une malédiction. Toutefois, malgré les apparences divergentes, on constate — il arrive qu'il puisse le faire lui-même — qu'il a en fait joué.

La réactualisation, à travers un jeu, de ce qui a été antérieurement vécu, engendre une sécurisation chez l'individu, parce qu'il se retrouve dans un milieu connu. Or, le traumatisme initial a placé en nous l'empreinte de la peur de l'inconnu, en même temps qu'il a ébranlé notre certitude. On joue pour se sécuriser ; de même qu'on joue pour tenter de déjouer ce qui est perçu comme un maléfice : dynamique de l'exorcisme.

139. Dans le but de ne pas jouer, les enfants tendent à rechercher d'autres supports que ceux utilisés par leurs parents. D'où, une des causes de l'affrontement entre les générations.

Du fait du rejet de leurs supports de la part de leurs enfants, les parents se sentent niés et revivent une exclusion. De leur côté les enfants du fait de la non acceptation de la part de ces mêmes parents, rejouent le refus qu'ils subirent.

Inconsciemment, il y a la volonté d'échapper à l'éternel retour du même, au cercle magique de l'identification. Le non accès au vécu primordial, à son revécu entraîne implacablement un rejouement, procès inconscient.

140. La rétention ne peut se vivre que s'il y a des phénomènes de compensation qui permettent d'alléger la tension interne, ce qui pulse en nous, qui nous oppresse : les projections et les transferts. C'est en même temps une compensation au reflux. Ils opèrent au travers de la dynamique du *comme si*.

141. Le support peut être en même temps un *vecteur*. Les objets sont souvent des vecteurs pour rétablir la continuité. C'est ce qui fonde la dynamique d'*objectalisation*⁵³ et celle de la fétichisation (thèse 84).

142. La coupure de continuité se manifeste comme la perte de tout support, de tout repère. Lors de chaque situation vécue en tant que catastrophe, s'impose l'impression que les objets ne peuvent plus servir de support, de repère (thèses 31 et 32), comme s'ils se révoltaient.⁵⁴

53 « Les objets initialement intermédiaires entre les êtres humains particulièrement entre parents et enfants, deviennent des médiations entre ceux-ci — surtout à partir du pôle parental — et, comme cela arrive constamment avec la médiation, ils dominent ceux qui sont médiés ». *Invariance*, série V, n° 1, p. 20.

54 « Les dynasties des rois préhistoriques sont réparties en périodes de mille ans, au cours desquelles surgissent des cataclysmes. [...] — Au cours des cataclysmes — Les objets se rebellèrent contre leurs maîtres ». (MÉ-

143. L'importance du support se retrouve dans les figures du discours, dans les tropes. Quelque chose nous est nécessaire pour pouvoir transporter, transférer une signification, une signification, un sens comme cela apparaît bien dans la métaphore, mais aussi dans tous les non-dits, les omissions profondes etc.

144. Tout conflit entre les personnes est un conflit à propos des supports (thèses 37 et 139).

145. Le phénomène de la propriété témoigne également de la puissance du support pour retrouver la continuité. Ce qui nous est intolérable quand on est privé de la possession d'un objet, de quelque façon que ce soit, ce n'est pas sa perte, mais c'est la rupture de continuité qu'elle implique.

La peur de la perte est celle de la perte de la continuité. Cela advient de même avec l'abandon.

146. La rétention engendre le secret (thèses 96, 97 et 104), ce qui est caché devient inaccessible à l'individu qui, de ce fait, est habité par un mystère, ce qui traduit son état d'enfermement ; et sa sensation d'être possédé.

Tout blocage réactualise la situation de rétention.

147. La pulsion de vie, très forte au début parce que nous sommes encore en continuité avec ce dont nous provenons, s'amortit au cours des ans, d'où ce qui va régénérer le contenu, qui cause la tension et la rétention, c'est surtout le refoulement. Simultanément, la compulsion de répétition, le rejouement, qui tend à ce qu'on revive le moment initial —

éternel recommencement, retour éternel du même — redonne force à ce qui s'est estompé.⁵⁵

148. Lors de la coupure de la continuité, l'individu est *interdit* : il se trouve placé devant quelque chose qui le terrifie et le fascine. Le posé de l'interdit est un jeu, comme l'est également celui de la jouissance. L'interdit fondamental est celui de la continuité.

149. La coupure de la continuité institue deux extrémités. Par rapport à l'être advenant, la proximale, c'est lui-même, la distale, sa mère, entre : le vide. Ce sont les mystiques⁵⁶ qui ont, sans que ce soit ou ne fût jamais leur but conscient, le mieux décrit comment elle s'est présentée à eux. Bien qu'ils opèrent et opèrent sans percevoir la mère (le non-dit fondamental, l'ineffable), ce qu'ils mirent et mettent en évidence c'est que cette coupure la place dans une totale extranéité, dans un domaine étrange, dans un mystère terrifiant et fascinant : le sacré, ou plus intensément exprimé selon Rudolf Otto, le *numen*.⁵⁷ Le discours mystique est ce qui exprime le

55 S. Freud a décrit ces phénomènes avec sa théorisation de la pulsion de mort en rapport avec la compulsion de répétition, et la pulsion de vie en rapport avec le phénomène de continuité qui peut, en quelque sorte, sembler porter chaque homme, chaque femme. Il insista sur le fait que la pulsion de mort avait tendance à l'emporter sur la pulsion de vie. Or, sur le tard de sa vie, il ne fit que rejouer et régresser sans parvenir à voir. Plutôt que de pulsion de mort, il aurait mieux valu qu'il parle de pulsion de régression. Le fait qu'il ait employé mort plutôt que régression indique que ce qu'il tendit à revivre ce fut un moment où il eut sensation de mourir.

56 Ils sont relayés de nos jours par les astrophysiciens et les théoriciens de la physique quantique ; d'où la production de diverses représentations syncrétiques mystico-physiques qui ont une grande importance dans la révélation de l'ontose.

57 En termes d'astrophysique, il peut se dénommer attracteur étrange.

mieux la situation confusionnelle où nous plonge la coupure.⁵⁸

L'importance du témoignage des mystiques, c'est que s'y trouve exposé un vécu total c'est-à-dire qu'il concerne tant ce qui est désigné par le corps que ce qui est désigné par âme, psyché, intériorité. Toutefois, au cours du temps, s'est imposée la tendance à privilégier les phénomènes psychiques afin de rationaliser. De ce fait, le discours mystique proprement dit a été abandonné au profit d'un discours philosophique puis psychologique. Mais l'ontose persistant, le discours mystique ne peut en aucun cas être purement et simplement aboli.

150. La notion d'énergie a également pour origine ce moment de coupure. Car c'est lorsque celle-ci s'effectue que l'on perçoit un quelque chose de puissant qui nous relie normalement à la mère, c'est ce que plus tard on nommera énergie. D'ailleurs celle-ci se révèle le plus souvent à partir du phénomène de séparation, de fissurations qui sont autant de supports pour revivre le moment de la coupure.

La notion d'énergie de fusion apparaît plus tard. Elle peut être le support du désir de fusion avec l'être aimé (substitut de la mère) à partir de laquelle il est supposé que l'être fusionnant acquerrait une nouvelle énergie. Toutefois ceci relève de la confusion (thèse 156).

151. Divers éléments naturels et surnaturels ont servi de support pour le numen afin de l'appréhender et ceci au cours des

⁵⁸ S. Freud s'est approché par lui-même de celle-ci lorsqu'il a parlé de *Unheimlichkeit*, particularité existentielle où le familier nous apparaît étrange, menaçant. Carl Gustav Jung l'a exprimée en empruntant au dire des mystiques.

siècles, à travers la magie, la mystique, la religion,⁵⁹ la philosophie et l'art, puis à travers la science, c'est-à-dire la science expérimentale, l'économie politique et, maintenant : la virtualité. Au cours de chacune de ces phases dont aucune n'a éliminé la précédente et qui peuvent coexister à l'heure actuelle, s'imposèrent simultanément une pratique, comme les rites ou l'expérimentation, et une théorie.

152. La voie (Maat, Magga, Sharia, Tao etc.) est ce qui doit permettre de relier les deux extrémités de la coupure et permettre de franchir la discontinuité.⁶⁰ Elle est un support pour exprimer la continuité qu'on vise à rétablir.

Le pèlerinage (souvent posé comme un retour à la source) s'impose comme une traversée de l'espace de séparation, ce qui est censé permettre au pèlerin de s'atteindre lui-même, essai de parvenir à son être originel.

⁵⁹ *Dans Ursprung und Gegenwart. Das Fundament des aperspektivischen Welt. Beitrag zu einer Geschichte der Bewusstwerdung*, (qu'on peut traduire par : Origine et présent. Le fondement du monde ignorant la perspective. Contribution à une histoire du devenir conscient) Jean Gebser met en relation religion avec *relegere* signifiant : bien observer (information fournie par un ami, Andi Loepfe). Cela me semble juste puisqu'est religieux celui qui observe les prescriptions, ne l'est pas celui qui les néglige (*neglegere*) ; c'est un impie. La religion implique qu'il y ait observance de conduites religieuses fondamentales. Cela implique le respect et l'interdit, ce qui nous renvoie au numen qu'inconsciemment l'individu observe toute sa vie. ¶ L'observance exprime la dépendance et la mise en situation de dépossession. L'expérimentation se présente à la fois comme dépassement de l'observation, rejet de l'observance et dynamique d'accès à la certitude grâce à la levée d'un doute.

⁶⁰ À noter aussi l'importance de la métaphore du véhicule, ce qui permet de parcourir la voie, dans le bouddhisme : Mahayana et Hinayana.

153. Sujet et objet sont posés en tant que tels à travers l'instauration de la séparation, du fait de la coupure de la continuité. Celle-ci fonde un quelque chose en tant qu'objet du fait qu'il se trouve placé devant l'être advenant qui est par là même fondé en tant que sujet.⁶¹ Ainsi ce dont on provient dans l'immédiat se trouve placé devant nous : la mère, objet terrifiant et fascinant⁶² qui sera mystiquement transformé en sujet transcendant : dieu. Cela fonde la thématique de la présence en tant que puissance d'affirmation de la réalité d'un être posé comme surnaturel, présence à la fois hors de nous et en nous. Ce qui est le fondement à la mise en place d'une confusion (présence d'un ange, d'une entité quelconque, ou simplement d'une voix) mais aussi de la dynamique de la présentification, réactualisation du surgissement de la présence.⁶³

- 61 L'objectivation peut dans ce cas se percevoir comme une projection qui permet de représenter devant soi quelque chose de matériel ou d'immatériel. La subjectivisation pourrait se concevoir comme relevant de l'identification, d'un processus de clonage virtuel.
- 62 Comme Melanie Klein l'a fort bien perçu et, la première, l'a théorisé sur le plan psychologique. G. W. F. Hegel, L. Feuerbach, K. Marx, entre autres, ont opéré de même sur le plan philosophique.
- 63 Le mot présence relève indéniablement du vocabulaire des mystiques. Dans la mesure où ceux-ci ont perçu un phénomène réel, qu'ils ont mystifié dans leur représentation, je le conserve avec toute la puissance qu'il recèle, c'est-à-dire qu'il n'exprime pas simplement une existence, mais une puissance de manifestation. Louis Lavelle, cité par André Lalande dans son *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, signale l'existence de deux sens au mot présent : un passif « *prae-sum*, ce qui est devant moi, dans l'espace et le temps » et un actif quand il « désigne, non pas sans doute un acte que je fais, mais une puissance dont je dispose actuellement et que je puis transformer en acte » Il ajoute : « C'est le progrès de la pensée philosophique qui nous a obligés de passer du sens passif au sens

154. La coupure de la continuité induit à poser l'autre en tant qu'objet afin de le manipuler en vue, originellement, de se le rendre favorable.

Objectiver c'est rendre saisissable ce qui n'est plus vécu, perçu dans son immédiateté. En cette dynamique, objectiver c'est médiatiser.

155. Le discours mystique tend à éliminer la coupure de la continuité et pose qu'il n'y a pas de différence entre sujet et objet, ainsi qu'entre intérieur et extérieur. C'est une illusion qui pâtit d'une confusion. Ce qui s'est avéré c'est la coupure de continuité entre sujet et objet, intérieur et extérieur. Poser leur identité c'est rejouer la confusion primordiale. Ce que nous devons affirmer c'est que naturellement il y a continuité entre chacun des éléments couplés, et ce qui est affirmé dans la représentation doit être vécu. Cette démarche est incluse dans la totalité du mouvement de sortie de l'ontose.

156. Le discours du mystique se déploie à partir de l'objet, à partir du retentissement en lui de la réalité de cet objet : *numen, orenda, mana* etc. Le désir de non différenciation, et de non séparation d'avec l'objet, implique une fusion avec lui, une fusion, en définitive, avec la mère.

Les mystiques sont ceux chez qui le traumatisme de la séparation n'a pas été pleinement occulté. La blessure en eux (les écorchés vifs) est toujours vivement apparente.

Toute fusion⁶⁴ est une confusion.

actif». (LALANDE 1991 : 818-819). En ce cas les philosophes n'ont fait que retrouver ce que les mystiques avaient affirmé. ¶ La thématique de la présence implique celle de l'absence en tant que non présence mais aussi en tant que support de perception de perte, de mort etc.

157. Le mystique tend à éliminer les produits résultant de la coupure de la continuité : l'inconscient et la conscience. Il cherche à réaliser le vide en lui, à n'être rien, sinon un contenant aspirant au contenu divin. Sa dynamique consiste à s'abolir pour accéder à l'être. Réalisant la dépendance suprême, il n'est que par la grâce de la divinité. C'est une mystification où triomphent l'illusion de se libérer de l'ontose et celle d'échapper à la mère.

158. C'est après la naissance, une fois le cordon ombilical coupé, que se situe ce moment numineux qui s'est constitué grâce à la synthèse⁶⁵ de différents autres moments advenus depuis la conception (parfois celle-ci est incluse en eux opérant d'entrée dans la dynamique de confusion, mais si elle se déroule de telle sorte qu'en son sein se constitue un élément positif — l'enfant désiré — son adjonction aux autres, chargés de négativité, augmente également la dimension de confusion) où il n'a pas été accepté ou a même subi des agressions telles les tentatives d'élimination, ou une intervention médicale comme l'amniocentèse. Toutefois, alors, c'est-à-dire dans l'utérus, divers éléments lui permirent de compenser de façon immédiate, en le rassurant : cordon ombilical, liquide amniotique, parois de l'amnios, placenta.⁶⁶

- 64 Elle s'opère par exemple dans la *bhakti* — considérée comme la dévotion à un dieu, à une déesse, qui peut consister en une imitation de ce que ceux-ci effectuèrent — vise en fait à la participation à la divinité où celui qui se dédie à elle s'abolit, pour n'être plus que substance divine.
- 65 Il s'opère en fait une sommation, une systématisation, une juxtaposition, tendant à se parachever en synthèse.
- 66 Le placenta va inconsciemment jouer un rôle important dans le psychisme de l'enfant et de l'adulte. Il est le support, comme on le perçoit bien chez C. G. Jung, du mandala, et d'autres expressions de l'activité de

159. Cette synthèse induit ultérieurement une passion de l'analyse, une volonté de comprendre, d'interpréter, et renforce le besoin d'une herméneutique. Constamment on essaye d'interpréter-expliquer ce qui nous avons subi au début de notre vie. Inlassablement on réélabore une interprétation en fonction des connaissances acquises, ce qui rend de moins en moins perceptible le moment initial.

160. Tout moment de discontinuité est vécu comme une naissance. Or, comme au cours de celle-ci, l'individu vit un moment où il a une sensation de risquer de disparaître, interprété rétrospectivement comme un risque de mort, il en résulte que tout moment de discontinuité est conçu ou vécu comme une mort, suivie d'une naissance, grâce à la purification apportée par la mort de l'être antérieur. Là gît un des fondements du désir de résurrection qui est un désir d'échapper à l'ontose, grâce justement à la purification opérée par cette mort. Le désir de mourir se présente également comme étant celui d'échapper totalement à la souffrance, d'accéder au refoulement intégral.

161. L'initiation est le rejouement du traumatisme initial, de la coupure de continuité ; d'où son caractère extrêmement violent. La mort peut être conçue, en voulant être vécue, comme l'initiation suprême.

162. La mort peut-être ressentie comme une dissolution de l'être, comme une séparation d'avec soi afin de supprimer la souffrance. Ce faisant l'individu est soumis à la compulsion

l'homme, de la femme comme LLOYD DEMAUSE l'expose dans « The fetal origins of history » (1982). Je reviendrai, soit dans la suite de cette étude, soit dans d'autres, sur cette importante question. (*Note de mars 2001*)

du retour à l'état antérieur, à la tendance à la régression, afin de parvenir à un moment avant même la conception, moment où il n'y aurait pas eu de souffrance. En ce cas, il peut régresser jusqu'à un être antérieur dont il serait la réincarnation. Mais pour passer de celui-ci à celui-là, une mort a été nécessaire. Elle est celle de l'être antérieur non celle de celui en état de régression. Il n'est donc pas mort et peut conjurer et dissoudre la souffrance dont la mort est la puissante métaphore en étant l'extrême de celle-ci.

Tout cela fonde la polysémie du concept de mort et exprime l'immense confusion de l'être ontosé.⁶⁷

163. Ce qui terrifie et plonge dans l'effroi, fascine et attire, c'est la mère dans sa dimension ontosique et dans sa dimension naturelle. Là gît l'union de ce qui est rationnel et de ce qui est irrationnel.⁶⁸ En fait il y a quelque chose d'inconcevable, d'ineffable, de totalement étranger, qu'on essaie d'interpréter à l'aide des catégories du rationnel et de l'irrationnel.

164. Au cours de la vie, consciemment et inconsciemment, l'individu essaie de séparer le rationnel de l'irrationnel. Il essaie de discerner. Par là se fonde une certaine confusion entre séparer et discerner. La tentative de distinguer pour mieux percevoir devient support pour rejouer la séparation.

⁶⁷ L'extension-dilatation des concepts de mort et de sexualité est isomorphe à celle de l'ontose et en est son expression profonde.

⁶⁸ Ici, chaque individu rejoue ce qu'a vécu l'espèce à la fois fascinée et terrifiée par les phénomènes naturels qui sont signifiés par le terme de nature. Le devenir hors de celle-ci fait de la femme le support pour revivre l'antique traumatisme vécu par l'espèce au sein de la nature.

165. La colère et la culpabilité sont deux opérateurs d'explication du moment traumatique de la non acceptation. L'enfant est amené à penser que celle-ci est en liaison avec la colère de sa mère causée par son propre comportement. Rien ne peut expliquer le refus si ce n'est un vice en lui, un défaut, donc sa culpabilité.

166. Il n'y a de causalité (culpabilité) que s'il y a discontinuité.

167. Les sentiments de honte, d'humiliation s'enracinent également dans ce moment. On a honte et on est humilié parce qu'on n'est pas accepté, aimé.

La honte est une expression percutante, térébrante de l'ontose qui est une hontose : la non-acceptation de soi, fondement du rejet, du dénigrement, de la haine de soi.

La revendication de la dignité est une compensation à l'humiliation.

168. Du fait de la confusion, l'être advenant perçoit la mère comme un quelque chose difficilement déchiffrable, et un être mystérieux générant terreur, effroi, et fascination. En cette perception se fonde une partie de la dynamique de l'être qui émerge du chaos. Cette perception de la mère engendrant divers états vient confirmer la dimension médiatrice de celle-ci.

Ainsi, perçue en tant que numen, la mère est le support du concept de dieu,⁶⁹ instituant la haine des mères et leur ado-

⁶⁹ Pour exprimer le sacré, dieu, non seulement dans sa dimension pensée, mais dans son vécu intense, Roy A. Rappoport dans *Ecology, Meaning and Religion*, recourt au *numen* de R. Otto et y ajoute le *nomen* (mot, parole). Cette information essentielle m'a été fournie par Andi Loepfe. Je n'ai pas lu le livre de A. Rappoport mais, à travers le résumé et les extraits ainsi

ration. C'est devant cette mère-numen que le petit enfant se sent totalement démuné et que s'impose en lui une totale dépendance.

169. Les menstrues, dans leur phénomène apparent, fondent la femme en tant qu'être mystérieux et irrationnel : elle saigne sans qu'il y ait eu blessure. Cette appréhension du phénomène réactive l'empreinte du caractère dangereux, terrifiant de la mère : ce qui interdit.

170. Le petit enfant, devant ce qui le fascine et le terrifie, perd sa substance et n'est plus rempli que par le flux de vie — ce dont il vient — qui, ne pouvant plus s'écouler du fait de la coupure de continuité, engendre la rétention. Il va donc aspirer à recevoir une autre substance, comme un'autre vie, de la part de ce qui sera vécu, plus tard, comme numen. Ce phénomène est complémentaire de celui de l'identification. Tous

que les commentaires transmis par Andi, je trouve cette adjonction absolument nécessaire, comme je le signale dans une lettre du 20 août 2000 à Piero Coppo où je lui faisais par du comment je percevais ce nomen. « à mon avis ce qui est déterminant c'est que la mère parle, est douée de parole. C'est par la parole qu'elle signifie tout ce qui n'est pas dans le plan de vie du tout petit enfant et qui donc n'existe pas potentiellement pour lui, tout ce qui est artificiel, de l'ordre de la domestication. La parole renferme, là, la dimension de création ex nihilo, alors que dans le cas des données en rapport au plan de vie du petit enfant, elle est confirmation. D'où l'ambiguïté, la dualité de la parole ». J'ajouterai seulement ceci, qui sera explicité dans « Devenir de l'ontose » : pour le petit enfant, la parole manifeste l'imagination, la rend évidente mais aussi la négation et l'interrogation qui lui sont liées. Il renferme le possible de percevoir tout cela, mais dans une dimension naturelle, dans une naturalité. Dans son état de déréliction de tout petit enfant, il est conduit à les utiliser pour vivre une discontinuité, qui est l'essence de l'irrationnel se révélant dans la mère en tant que *numen* et *nomen*. (Note de mars 2001)

deux sont à la base de la transsubstantiation⁷⁰ (cf. thèse 87). Il sert également de support à la pratique de l'initiation : accès à la vie culturelle.

171. Ce qui apparaît totalement étranger chez la mère et qui fonde l'étrange familial, c'est son ontose qui est perçue ultérieurement comme quelque chose d'artificiel, comme relevant d'un artifice.

172. Pour être accepté, l'enfant a recours à l'artifice, ce qui rend possible un déploiement de la culture en général, de l'art en particulier, et un détournement de la technique. Dès lors, en fonction de cette empreinte, ce n'est pas de façon immédiate qu'on peut atteindre l'autre, mais par un détour (intérieurisation du détournement). En outre s'impose le possible de feindre, particulièrement en mimant le comportement parental — phénomène inconscient — non seulement pour être accepté par les parents, mais pour qu'ils se dévoilent. C'est la dynamique de la ruse.

Le grave danger que recèle la ruse, c'est la perte de l'imédiateté, de la spontanéité. Ruser implique de quitter l'imédiat afin de ne pas affronter directement ce qui nous menace et de pouvoir, s'il le faut, tendre un piège.

173. Deux phénomènes président à la réapparition de ce qui a été vécu et de ce qui a été refoulé. La *réinstauration* qui se traduit par la réaffirmation, la restauration de l'état hypnoïde et de l'état hystéroïde par suite, d'une part de l'évanescence de la réalité qui perd de sa signifiante pour l'individu, et par

70 Elle peut-être envisagée comme relevant du phénomène de déversement, comme en relèvent l'introjection (cf. S. FERENCZI, « Le concept d'introjection ») et l'incorporation.

suite d'une sorte de phénomène d'hystérésis, d'élasticité, qui tend à réimposer ce qui s'est produit mais qui n'a pas pu parvenir à son achèvement par suite de la coupure traumatisante.

Au cours de cette réinstauration, l'individu a un comportement qui peut le faire apparaître comme un zombie tandis qu'il peut en même temps éprouver des douleurs dont il ne perçoit pas l'origine mais dont il sait le retour périodique.

174. Dans le deuxième cas, la remontée du refoulé, l'individu explose, pour ainsi dire, et se trouve en discontinuité avec ce qu'il vit. Très souvent la phase explosive n'a pas le temps de se déployer parce qu'il y a refoulement ; ne reste alors qu'une petite discontinuité dans le discours, dans le comportement de l'individu qui ne s'en aperçoit pas, mais qui intrigue celui qui est à son écoute, et le met mal à l'aise entraînant parfois, chez lui, une remontée.







DEVENIR DE L'ONTOSE

1. La multiplicité des formes du devenir de l'ontose ne va pas être envisagée (elle ne peut l'être que dans des études particulières), mais on va mettre en évidence les phénomènes essentiels qui caractérisent ce devenir et permettent sa réalisation.

2. De façon encore plus déterminante que pour son surgissement, le développement et la maturation de l'ontose s'opèrent en interaction avec la spéciose, telle qu'elle se présente dans une aire géo-sociale donnée. En effet, plus la communauté devient évanescence, moins ce qui tend à devenir individu se trouve à même d'être récupéré, réintégré, donc remis en continuité. Il doit de plus en plus opérer par lui-même (autonomisation) et, ce faisant, se déploie dans l'ontose.

Développement de l'individu et développement de l'ontose vont de pair. Parler d'individu ontosé revient à déclamer une superfétation. Elle s'avère nécessaire pour être compris.

Nous envisageons la réalisation de l'individu ontosé dans l'aire occidentale à un moment d'évanouissement de la socié-

té, devenue société-communauté du capital, qui est entrée en dissolution, et à un moment où l'individu s'évanouit lui aussi. Toutefois il faut tenir compte des phénomènes anciens qui permettent de comprendre l'ontose sous sa forme actuelle et, en outre, il est nécessaire parfois de prendre appui sur des données relevant d'autres aires pour montrer la généralité du phénomène ontose.¹

3. Dans le devenir de la spéciose ayant un profond retentissement sur l'ontose, se place le détournement de la technique. On peut le situer, pour le moment, à l'aube du néolithique, lors de la sédentarisation et de la genèse de l'agriculture. Ce détournement consiste en ce que la technique n'est plus simplement utilisée, effectuée, en tant que mise en continuité avec l'environnement, permettant à l'homme, à la femme de se prolonger en lui et par là de pouvoir s'affirmer et se positionner, ce qui est une effectuation de *l'haptoévolution*,² mais

- 1 Le développement de l'ontose dans les autres aires géo-sociales devra faire l'objet d'études particulières. Dans *Émergence de Homo gemeinwesen*, au sein du chapitre abordant de façon récapitulative les divers traumatismes ayant affecté l'espèce, nous intégrerons ces diverses études. ¶ La dissolution tant de la société-communauté que de l'individu s'accompagne d'un grand développement de violence qui, inconsciemment, vise à rétablir la continuité d'un procès.
- 2 Du point de vue de l'ontogenèse, l'individualité traverse une phase d'utérigestation, puis une phase d'haptogestation. Du point de vue de la spéciogenèse, l'espèce a présenté une phase de naturoévolution, commune à tous les êtres vivants, caractérisée par le développement d'organes dont le tout fait l'organisme spécifique. Le milieu joue certes un rôle important, mais le résultat concerne toujours l'espèce en sa dimension organique et psychique. En revanche, avec le phylum *Homo*, s'impose une autre évolution qui se caractérise par la production d'organes qu'on peut dire externes au corpus organo-psychique. Ces organes sont les outils au sens large qui permettent une mise en continuité puissante de l'espèce avec son

comme une médiation de la relation au sein de la communauté subissant une fragmentation.

4. Le détournement de la technique ne fut possible que parce qu'à un moment donné du devenir de *Homo sapiens* elle en vint à être séparée du langage verbal. La séparation du geste et de la parole permit leur autonomisation. La thérapie, elle-même une technique, en présuppose une autre, en quelque sorte plus insidieuse, celle de l'amour devenant opérateur d'apaisement, et du pouvoir se muant en dynamique de l'affirmation de la contrainte.

5. La technique vise à opérer en tant qu'articulation pour maintenir uni ce qui se fragmente. Autrement dit il y a une intériorisation de la technique, venant suppléer la perte d'in-néité qui permettait, au sein de la communauté, la réalisation immédiate des diverses relations entre tous ses membres.

Sans l'intériorisation de la technique, la ville, la polis, n'auraient pas pu se développer.

6. Lors de la naissance de la polis, en Occident, le phénomène est réactivé, amplifié. Il fut théorisé, sans qu'il y en eut perception consciente, que ce soit par les présocratiques, par les tragiques, puis par Platon et Aristote, pour signaler les théoriciens les plus importants.

Un phénomène semblable s'effectua en Inde où, par exemple, la théorisation de la « voie moyenne » fut un exposé

environnement. On peut parler d'une meilleure intervention, certes, mais cela m'apparaît comme étant une participation plus efficace avec la nature, potentiellement avec le cosmos.

technique visant à indiquer comment éviter les deux extrêmes sur lesquels s'épanouit la folie : l'excès et la dépression.³

En Chine, à l'époque des Royaumes combattants (475–221 a.C.), on a un foisonnement de théories comparables à celles qui apparurent en Grèce, mais allant parfois encore plus loin dans l'utilisation de la technique intériorisée. L'« Introduction » remarquable de J. Lévi au livre — très intéressant du point de vue que nous exposons — de Han-Fei-tse, *Le Tao du prince*,⁴ fait revivre les débats de cette période. La conclusion qui émerge après lecture — confortée par celle d'autres ouvrages — est que sans l'intériorisation de la technique aucune manipulation n'eut été possible, donc aucune éducation, particulièrement celle fondée directement sur le principe *c'est pour ton bien*, et donc aucune pédagogie.

7. Dans les trois aires géo-sociales⁵ précédemment citées, le devenir hors nature induisant divers maux qu'il faut éliminer ou, tout au moins, corriger, la technique par excellence qui va s'imposer afin que le procès de vie, tant au niveau social qu'individuel puisse s'effectuer, est la thérapie.

8. A partir du moment où s'opère l'intériorisation de la technique, un bouleversement important se met en place, celle-ci tend à devenir ce qui va consentir à l'espèce de se séparer de plus en plus de la nature, en même temps qu'elle vise à permettre l'autodomestication qui se réalise à travers le dressage des diverses générations qui devront s'adapter à un environnement de moins en moins naturel. Pour ce faire un dévelop-

3 Il est certain que le bouddhisme ne se réduit pas à cela.

4 *Han-Fei-tse ou Le Tao du Prince*, 1999.

5 Dans *Émergence de Homo gemeinwesen*, j'aborderai le cas des autres aires.

pement énorme de la technique devient de plus en plus nécessaire. Au cours des siècles la technique devint une médiation toujours plus déterminante et, comme toute médiation, elle tendit à s'autonomiser et à devenir despotique comme cela apparaît aujourd'hui où l'homme, la femme vivent au sein de la technique. Ceci ne put s'effectuer qu'à la suite du développement de la valeur d'abord, du capital ensuite. Ce sont eux les éléments déterminants et non la technique. Ce qui implique de chercher à saisir qu'est-ce que l'espèce a tendu à résoudre en les produisant.⁶

Le rapport de l'espèce à la technique a donc connu un phénomène de *renversement* : de pratique assurant la continuité avec le reste de la nature elle devient ce qui l'en éloigne de plus en plus.⁷

9. L'édification de l'être ontosé s'effectue à partir de ce qu'on peut nommer seconde naissance, moment où la coupure de continuité est subie et où l'enfant réalise la plénitude de sa dépendance et où il lui semble que ce soit sa mère qui lui donne la vie. C'est comme une naissance culturelle imposée et vécue inconsciemment, qui deviendra toujours plus déterminante parce que c'est à partir d'elle que toutes les em-

6 C'est un thème abordé dans la partie publiée de *Émergence de Homo ge-meinwesen* qui sera amplement développé dans la suite qu'on souhaite donner à ce texte.

7 La science, c'est-à-dire la science expérimentale, particulièrement à travers la mise en place des sciences humaines, a subi également un détournement et un renversement. D'un ensemble théorico-pratique visant à une connaissance en vue d'une maîtrise de la relation à la nature, au cosmos, on est passé à un ensemble théorico-pratique produisant une connaissance visant à dominer hommes et femmes.

preintes vont opérer pour contribuer à la constitution de l'être ontosé.

10. Le devenir de l'être s'ontosant se constitue par la succession de réinstaurations, de remontées, parce que, constamment, de façon inconsciente, il revit toute la phase de vie qui va de la conception à l'affirmation du moment de coupure de la continuité. Et ceci va s'articuler avec l'action des parents et des diverses personnes avec qui l'individu va manifester ses schémas comportementaux, ainsi qu'avec l'action de la société en tant que telle.

11. Ce devenir comporte trois moments de coupure.

Celui initial par suite de la non acceptation de l'enfant dans sa naturalité, qui fonde la dynamique du devenir sujet-objet.

Vient ensuite le moment de la coupure au sein de l'individu même, se traduisant par un déchirement et un dédoublement. C'est la séparation d'avec l'être originel. L'essence du nouvel être est la séparation. Tout être ontosé a en lui une dimension schizoïde.⁸

Le troisième moment est celui de la coupure d'avec la nature, c'est-à-dire de la séparation par rapport à d'où l'on vient, d'où l'on émerge,⁹ d'avec le fondement de notre indi-

8 D'où, en philosophie, l'abandon d'une théorie essentialiste pour tendre à affirmer la prééminence de l'existence ; l'essence devenant une conséquence de celle-ci. Ce passage est en rapport également avec la prépondérance prise par le concept de production (et donc production de soi-même) en rapport au mouvement de la valeur, puis du capital. Ainsi J.—P. Sartre affirme que l'existence précède l'essence et que l'individu se pose à partir du néant.

9 Ceci fonde la thèse que l'homme n'est que s'il s'arrache à la nature. La technique est nécessaire pour réaliser cet arrachement.

vidualité-gemeinwesen. Cette coupure est induite par la nécessité de s'arracher à la nature pour enrayer le phénomène de rétention. En effet, on s'emplit du flux de vie naturelle qui ne peut plus s'épanouir, s'irradier du fait de la séparation et qui, par là, nous emplit, nous engorge ; rétention opérant en dépit de notre désir qu'il y ait fluidification, qu'il y ait écoulement avec nos semblables.¹⁰

12. La coupure initiale fonde la mère en tant que support de dieu. Celle au sein de l'individu fonde la quête de l'unité perdue qui se confond avec celle de l'union avec la mère, d'où la réactivation de la confusion. La coupure d'avec le reste de la nature fonde le culte de l'espèce, l'humanisme, et le devenir au solipsisme exprimant un repli sur soi et une perte de certitude.

13. En dehors de la première, le caractère de ces coupures est de ne pas être défini, totalement réalisé. En outre, en ce qui concerne la première, elle n'est jamais consciemment vécue en tant que telle, d'où l'emprise de la confusion. La pleine réalisation de la deuxième implique une schizophrénie totale et donc la folie. La troisième opère de façon tendancielle, au niveau de l'espèce comme de l'individu. C'est au sein de ce dernier qu'elle peut le plus facilement se réaliser.

14. Dans les anciennes communautés ainsi que dans les sociétés où le phénomène de la valeur, puis celui du capital, n'est pas déterminant s'imposait une troisième naissance qui, elle, était vécue consciemment, sous la contrainte : l'initiation. C'était une naissance à la communauté se séparant de la na-

10 La multiplication des barrages dans la société-communauté actuelle est une épiphanie de ce phénomène invisible.

ture, à la société. Au cours de cette initiation, l'enfant subissait un traumatisme important, rejouement des deux autres, imposé volontairement par les adultes afin de le séparer de la mère, de l'innéité, de la nature, et de l'intégrer dans le monde communautaire se posant sur le mode de la séparation, dans le monde social.

15. Le sevrage défini comme moment de cessation de l'allaitement n'est pas naturellement porteur de traumatisme. Cependant il le devient quand il est imposé par la mère. Le traumatisme se présente alors comme rejouement de celui de la naissance. Quand il n'y a pas allaitement, mais nourrissage au biberon, le sevrage est pour ainsi dire escamoté et l'enfant entre beaucoup plus tôt dans une dynamique dominée par l'artificialité, par la substitution. Escamotage, artificialité, substitution entrent dans la dynamique de la domestication, de la séparation d'avec la nature, de la naturalité.

16. L'initiation était le procès qui permettait d'effectuer la sortie de la nature. Elle se posait comme rupture de la dépendance vis-à-vis d'elle, ce qui initiait le procès d'accultu-

ration, d'artificialisation,¹¹ qui est en germe celui de la virtualisation.

De nos jours où la coupure a été réalisée ou est en voie de l'être, cette pratique s'évanouit. Il en reste des traces marquées par la violence. Il n'y a plus réellement besoin d'initier quelque chose qui est depuis longtemps établi et transmis d'une génération à l'autre.

17. L'initiation impliquait une mort, celle de l'être ayant évolué antérieurement en union avec la mère, avec la nature. C'était donc aussi une renaissance, une résurrection au sein d'un autre monde. D'où la nécessité d'acquérir une connaissance nouvelle apte à permettre à l'individu de se comporter dans un monde nouveau.

18. Le développement de l'ontose s'effectue à partir d'un moment où s'impose le numen en lequel est inclus le *nomen*, moment vécu comme un présent hypertrophié, racine de la toute puissance envahissante du passé sur le devenir de l'être ontosé, et de la dimension mystique présente de façon plus ou moins explicite en chaque homme, en chaque femme ainsi

11 Le concept d'*artialisation* mis au point par Alain Roger exprime bien cette artificialisation. Au sujet de ce concept, Philippe Dagen écrit : « Au lieu de supposer qu'il y aurait deux types de beauté, la naturelle et la libre, suggérer qu'il n'existe de sentiment de la beauté face à un phénomène naturel, quel qu'il soit, qu'en raison d'une expérience artistique antérieure, même vague, même inconsciente. Le néologisme artialisation désigne cette opération ». « Archéologie du regard ordinaire », in *Le Monde*, 18 mai 2001. ¶ Le rejet de l'art de la part des dadaïstes peut se concevoir comme ayant à sa racine celui de l'artialisation. Un même phénomène fut actualisé, mais dans une grande ambiguïté, par les surréalistes. Or, A. Breton affirma « l'œil existe à l'état sauvage » (*Le surréalisme et la peinture*). Une ambiguïté s'affirme également dans la revendication du primitivisme à partir du début du XXe siècle.

que de la tendance à vivre la dépendance, même si elle est compensée par un fort désir d'autonomie, ou de surpuissance. Plus précisément, la coupure de continuité, provoquée par la non acceptation de la naturalité de l'enfant par la mère, provoque l'instauration de l'état hypnoïde comportant une dimension mystique. Chez certains hommes, certaines femmes, celle-ci est tellement puissante qu'elle s'impose comme un état.

Le *nomen* est en rapport avec l'interrogation : la mère va-t-elle dire, raconter ce qui est advenu. De là, l'émergence des mythes. Le mythe est ce qui fonde l'origine qui consiste en la séparation, en un moment de discontinuité.

19. Le *nomen* s'impose au sein de la dynamique de distinction, de séparation, entre la mère et l'enfant, en même temps que ce à quoi celui-ci doit atteindre pour être en continuité avec ce qui l'interpelle. Il s'impose d'autant plus que la capacité télépathique a quasiment disparu. En conséquence, et par suite de divers rejouements au cours de millénaires, le langage verbal apparaît à certains comme étant un médiateur de séparation qu'il faut rejeter.¹²

20. La pensée et le langage verbal s'affirment originellement à travers un traumatisme, générateur de confusion, dont l'espèce n'est pas encore sortie ; comme l'atteste le grand développement des mondes virtuels, de la virtualité, surtout en ce qui concerne la pensée.

21. Le présent dilaté originel fonde l'*illo tempore*, un temps de rêve, un temps comme immobilisé qui est celui de la contem-

12. En revanche, il ne semble pas que la musique le soit, bien qu'elle implique depuis des siècles un langage formé de *discreta* et une technique.

plation qui peut aboutir à l'extase (sortie de soi), à une identification, à une fusion avec une entité.

22. Le moment du numen opère comme un point fixe à partir duquel l'être ontosé développe ce que les psychologues appellent « fiction », « scénario », « style de vie » ; on peut dire l'ensemble des interprétations que le tout jeune enfant élabore pour se positionner au sein d'une situation où il est nié dans sa naturalité, et justifier le comportement de ses parents. Ces interprétations peuvent effectivement apparaître fausses, fantasmatiques, au regard de l'adulte ; elles n'en ont pas moins été nécessaires à l'enfant pour survivre et sousvivre. Ce qui cause de graves troubles dans le comportement de l'adulte c'est le maintien d'une solution qui fut valable à une époque où il fut placé dans l'impuissance, la dépendance et l'immense solitude, alors qu'il ne se trouve plus dans une telle situation.

23. Selon les individus le point fixe s'ancre en quelque sorte soit dans la mère posée numen ce qui favorisera une dimension mystique, ou une appréhension des événements à partir de l'objet, soit dans l'enfant favorisant alors une appréhension plus subjective, enfin soit dans le vide, placé entre l'enfant et la mère, favorisant une approche nihiliste.¹³

24. L'irrationnel dérive d'un cheminement hors nature qui met l'espèce perpétuellement en contradiction avec ses pré-supposés. Sont de l'ordre de l'irrationnel : la répression parentale (en connexion à la répression sociale), le numen, l'ontosé. Ils fondent à leur tour la dimension irrationnelle dans le

13 A titre d'exemple indiquons que la représentation freudienne, comme celle de Descartes, part de l'enfant, du je ; celle de Melanie Klein ou de K. Marx de l'objet (la mère), enfin les représentations hindouistes peuvent donner une indication en ce qui concerne le troisième cas.

comportement, dans le vécu de l'homme, de la femme. Tout en étant en connexion génétique, les éléments constitutants de l'irrationnel ne se manifestant pas en continuité semblent surgir de réalités différentes.

25. Tout homme, toute femme, cherche inconsciemment à lever l'irrationnel qui s'impose, se fonde au moment du vécu en face de ce qui s'instaure numen. On ne trouve pas d'irrationnel dans la nature, sinon des supports pour le revivre. Lever l'irrationnel fonde la tentative de rationalisation opérée successivement par la religion, la philosophie, la science. C'est un travail jamais fini et qui se réimpose constamment du fait de l'impossibilité de lever la confusion initiale où chacun, chacune, s'est trouvé (e). Il est impossible, pour l'être ontosé d'éliminer la dimension irrationnelle, mystique.¹⁴

26. L'existence de cet irrationnel exacerbe la recherche d'un sens, qui devient un tourment ; d'un sens en tant que signification, en tant que direction que l'écoulement d'un devenir peut emprunter.¹⁵ Le moment de l'irrationnel nous fixe à l'origine, nous attache au passé ; c'est celui de l'hypnotisation.

27. L'hyperdéveloppement du droit dérive non seulement de nécessités intrinsèques de la société-communauté en place, tendant à sa dissolution, mais également du désir inconscient,

14 Ce qui est appelé fondamentalisme, opérant actuellement au sein de diverses religions, en est un bel exemple, témoignant de l'importance de la spéciose. C'est à cause de ce phénomène qu'A. Malraux a pu dire que le XXI^e siècle serait religieux.

15 Être fou c'est être insensé : ne pas avoir de sens.

tant au niveau de l'espèce que de l'individu, d'éliminer la confusion liée à l'irrationnel.

28. Parallèlement s'impose la préoccupation au sujet de l'invisible qui, en fait, conditionne le procès de vie de l'individu en la société ; cet invisible est déterminé par ce numen devenu inconscient qui pose l'immuabilité de l'être, mais surtout de l'Un, de même qu'il est un procès insidieux auquel aucun individu ne peut échapper. L'invisible est ce qui désigne ce qui dirige, à leur insu, les hommes et les femmes.

Le vide est un support pour témoigner de l'invisible.

29. Le devenir de l'ontose s'effectue à partir de deux pôles, celui des parents et de leurs substituts, des instances sociales, pôle de la transmission de la dimension spéciosique, et du pôle de l'enfant déterminé par une adaptation et un refus, essai de se libérer. Les deux dynamiques s'interpénètrent.

Du pôle parental : renouvellement de la répression, du fait du refus constant de la naturalité, renouvellement de la confusion du fait que les parents manifestent leur dimension ontosique et un restant de naturalité mais, surtout, manifestent très souvent la confusion où ils furent placés eux-mêmes.

30. Dans le devenir de l'ontose la fonction du père, son rôle sont déterminants. D'une part son intervention confirme fondamentalement, à travers le phénomène du rejouement, ce qui a été vécu avec la mère mais, en outre, du fait qu'il opère dans une sphère quasi inconnue à l'enfant, celle de l'extériorité, il est fondateur au sein de la nouvelle dynamique qui, du fait de la spéciose-ontose, est une dynamique de séparation. C'est d'ailleurs en rapport à cela que les psychologues caractérisent sa fonction comme étant celle de la séparation,

d'avec la mère, d'avec la nature. Or ceci est le résultat d'un renversement.

31. Le père est le signifiant-signifié d'un topos existant où l'enfant sera en sécurité, accueilli. Il est celui qui permet en réalité que la continuité se réalise entre topos utérin et topos externe. Du fait de la lutte entre les sexes (elle-même rejouement au sein de la séparation), il devient le séparateur, le justificateur du topos externe dominé par la répression sociale, le principe de réalité, et le représentant de la raison : ce qui permet d'ordonner le réel en fonction de la séparation

31. bis. Dans le personnage du père s'exprime, se manifeste au mieux l'ambiguïté du phénomène de vie altéré, lesté par l'ontose. Il réprime, il sépare et protège. Et cette ambiguïté est redoublée du fait de son absence pendant la période de vie intra-utérine de l'enfant, lors de sa naissance et durant sa petite enfance ; absence déterminée tant par les phénomènes sociaux (éloignement dû au travail, par exemple) qu'ontosiques impliquant en particulier la transmission de la séparation subie par le père lui-même lors de sa première phase de vie. L'ontose du père réside dans l'incapacité à accéder à la pleine maturité de l'homme. Inconsciemment il demeure un enfant en quête de sa mère, ce qui peut le conduire à se poser en concurrence avec son enfant, d'où son absence, même lorsqu'il est là, ici et maintenant.

Si l'homme recherche la mère dans la femme, le conduisant à se comporter comme un enfant, celle-ci recherche le père en l'homme mais, du fait de l'évanescence de celui-ci, elle tend à éduquer l'enfant en lui pour qu'il transcroisse en père idéal — surtout pour elle — et conjurer ainsi son vécu d'absence de père réel.

L'absence du père, sa non présence, renforcent la tendance à l'attente du salut, et prédisposent à la mise en place de la dynamique virtuelle et, donc, à la prégnance de la virtualité. *.

32. L'absence du père structure et fonde l'*inaccessibilité* au réel, la coupure sujet-objet, intérieur-extérieur, la dynamique de *recouvrement*, la recherche de l'utopie. Bref, tout ce qui nous éloigne de notre naturalité et qui vise à nous fonder autre : un être culturel, un être de culture.

33. Étant donnée la nécessité du père naturel, et l'envahissement du père culturel, ontosé, imposé par le corpus social, le père a une importance déterminante dans le développement de l'enfant, qui est, peut-être, accusée chez la petite fille.

34. Le phénomène de transmission de la spéciöse est l'œuvre non seulement des parents mais également des grands-parents, par les composants de la double lignée (maternelle et paternelle) à laquelle appartient l'individu ; d'où il y a une dimension individuelle, une de la lignée mais aussi une dimension ethnique¹⁶ en quelque sorte, nationale, puis géo-sociale (l'Occident par exemple), enfin la dimension spécifique et celle d'être vivant.

16 J'emploie ce terme, valable seulement en première approximation, pour désigner l'appartenance à un ensemble de traditions, de modes de vie et d'être, de croyances etc., qui sont encore opérants dans une aire géographique donnée (ceci étant déterminé par les événements historiques). Ceci pourrait également s'indiquer par le terme de particularisme. Cela concerne la culture et non une donnée biologique. Ainsi en France, on peut, par exemple, considérer une dimension ethnique bretonne, picarde, auvergnate, corse, provençale etc. Le phénomène d'homogénéisation tend à éliminer ces diverses dimensions.

Ultérieurement, l'école et l'organisme, où l'individu va travailler, ont une action déterminante.¹⁷

35. Les phénomènes opérant lors de la mise en place de l'ontose, répression et détournement suivi du renversement, vont être constamment réaffirmés tendant à séparer toujours plus l'individu de la naturalité, ce qui est justifié par la théorie de la nécessité de sortir de l'animalité.

La répression effectue une négation totale de l'être originel, et tend constamment à l'annihiler, induisant en l'individu la perception de la mort et réactive, chaque fois qu'elle opère, l'empreinte de la menace d'extinction.

36. Le détournement va opérer sur la dynamique de confirmation qui consiste à entériner, à considérer juste l'acte, le comportement de l'autre, particulièrement de l'enfant, qui dès lors se sent accepté, reconnu. Avec l'intervention de l'ontose, ce qui est reconnu ce n'est pas ce qu'effectue l'enfant à partir de sa naturalité, mais ce qu'il réalise chaque fois dans l'artificialité du mode de vie, c'est-à-dire dans la dynamique d'adaptation aux données imposées par l'ordre social, par l'entremise de la mère. Chaque fois qu'il se comportera en fonction des attentes des parents qui veulent, pour son bien, l'intégrer dans, l'adapter à, le corpus social, donc chaque fois qu'il accepte l'être ontosé des parents, la reconnaissance s'opère. Donc l'enfant n'est plus en continuité avec le phénomène vie, mais en continuité avec ses parents qui apparaissent comme des terminus — parents supports du phénomène vie.

¹⁷ Nous n'aborderons pas leur étude du fait que là il s'agit de façon prévalante de la spéciose et du comment elle s'exprime au travers, par exemple, du mouvement de la valeur ou de celui du capital.

Étant donné que les parents n'ont jamais été confirmés dans leur réalité, ils sont mis dans la dynamique de vouloir toujours l'être par leurs enfants. Leur propre réalité, devenue inaccessible, ils l'ont perdue.

37. Le double mouvement induit par la nécessité d'une domestication et par celle, inconsciente, de la part des parents d'être reconnus, immerge l'enfant dans le processus ontosique qui transforme le procès naturel de confirmation, concrétisation de la continuité, en un procès obsessionnel d'être reconnu.

38. Le détournement permet de s'éloigner du moment du numen, de s'en détourner et, par là, de fuir la souffrance ; ce qui constitue le point de départ de la dynamique de recouvrement¹⁸ qui est une distanciation. Le détournement induit la compensation ; les manifestations d'amour compensent la souffrance du déchirement d'être détourné. L'immédiateté se trouve pour ainsi dire fracassée, expression profonde de la catastrophe.

39. La dynamique de *réduction*, directement connectée à celle de la séparation d'avec le reste de la nature, est celle de la production de l'individu et de la solitude. L'enfant n'est que ça : un être mis en dépendance, en infériorité. A partir de là s'impose la dynamique de poser des limites ainsi que l'impératif de devoir se contenter. La théorie ontosée postule que l'enfant n'a pas de limites, veut tout, est insatiable etc. Mais si on est en continuité, le problème des limites ne se pose pas, tout en percevant parfaitement où l'on est, du fait qu'on est posi-

18 L'évasion est une forme de recouvrement que je n'étudierai pas ici. Elle présente de multiples facettes et témoigne de l'inaccessibilité au réel.

tionné dans le continuum, comme saillie émergeant du sein du phénomène vie. C'est la perception de l'individualité-*gemeinwesen*, en même temps que de tout le phénomène du continu.

Limitier c'est réactualiser la rupture de continuité, c'est la rejouer.

40. Le complémentaire de la réduction est la *récupération* : l'adulte qui a, lors de son enfance, subi la désubstantialisation, la dépossession, récupère tout ce qui relève de l'hors-norme socio-parentale, dans l'affirmation de l'enfant, ce dont il fut privé en essayant de l'intégrer dans la dynamique de domestication. La récupération découle également de la pratique du détournement. Tout ce que l'enfant tendait à affirmer dans son idiosyncrasie est détourné puis intégré dans le procès de domestication, reconnu pour être utilisé (dépossession).

41. Du pôle de l'enfant, puis de l'enfant devenant adulte, il s'effectue une réaction et non une action ; ce qui s'exprime déjà dans le fait qu'il doit interpréter ce qui advient et n'a pas de rapport avec son plan de vie : production de fantasmes. A la racine de cette réaction se trouve un vécu atroce : la souffrance de ne pas pouvoir abolir la discontinuité, cicatrifier la déchirure. Le procès de vie en tant que tel apparaît comme générateur de souffrances. Vivre c'est souffrir. L'impossibilité de rétablir la continuité fonde l'impossibilité d'accéder au réel¹⁹ qui a donc trois fondements : la non effectivité de la

19 J'ai déjà rappelé que divers théoriciens avaient affirmé que la vie est souffrance. D'autres ont affirmé que le réel est inaccessible, par exemple, J. Lacan. Il n'est pas le seul. On trouve cette affirmation assez répandue chez divers physiciens. On peut se demander si ce n'est pas à une telle conclusion qu'aboutit tout le développement de la science. On peut constater aussi que la première affirmation induit pour ainsi dire la se-

continuité avec la mère, son refus de la naturalité de l'enfant, de sa réalité, et l'absence du père.

L'enracinement de cette impossibilité gît dans le traumatisme qui fait passer au-delà de la réalité et rend donc le réel impossible.²⁰

42. Survivre et sousvivre consistent à éviter la souffrance et à essayer d'accéder au réel, ce qui est fondamentalement recherché, en une dynamique incluant une dimension contradictoire à l'aide du recouvrement.

43. Tout d'abord la dynamique se manifeste comme une dynamique d'apprivoisement (d'atténuation) de la souffrance, et surtout de ce qui la cause ; donc apprivoiser la mère (numen). En conséquence adopter un comportement qui permette d'être accepté par celle-ci, en facilitant la domestication opérée par elle. La joie d'être accepté se trouve toujours lestée inconsciemment par la souffrance de se perdre, de ne pas être perçu dans sa propre réalité, de sentir qu'on ne peut accéder à une affirmation qu'en étant détourné.

La dynamique d'apprivoisement de la part de l'enfant se développe en complémentarité avec celle de la domestication de la part des adultes (schémas comportementaux). En essayant d'apprivoiser les parents, et la souffrance interne, l'enfant entérine la domestication pour être accepté, reconnu.

conde, comme cela apparaît chez A. Schopenhauer ou Bouddha, à la suite, d'ailleurs, de toute une série de penseurs hindous, et ce au travers de diverses variantes.

20 En vertu de son étymologie, trauma inclut l'idée de passer au-delà.

44. Pour s'adapter à l'ontose des parents, l'enfant en arrive à opérer un renversement, inconsciemment recherché par eux. Il devient le père ou la mère d'un des parents, voire des deux.

45. Dans cette complémentarité des dynamiques, s'enracinent : l'adaptation, l'autorépression, la servitude volontaire. Cette complémentarité opère en connexion avec l'essai de l'enfant de sauver les parents (l'enfant sauveur), ce qui va au-devant du désir inconscient de ceux-ci. Pour ce faire, il est amené à se sacrifier, c'est-à-dire à se séparer de son être originel, fondant l'empreinte : être accepté c'est se sacrifier.

L'abandon de soi entraîne la nécessité de construire, organiser, un autre être. Le travail, en tant qu'activité plus ou moins torturante mais productrice, productrice de l'être ontosé, est la métaphore extériorisée de ce processus qui s'opère chez tout enfant, du fait de la domestication.

46. L'inaccessibilité du/au réel fonde la dynamique de la symbolisation. On symbolise pour le rendre accessible. Le symbole est le support du manque, du manque d'accès au réel.

La symbolisation est une opération qui aboutit à la réalisation de l'être irréel dont parle A. Janov, une composante fondamentale de l'être ontosé.²¹

47. La symbolisation ne relève pas seulement du domaine intellectuel. Elle opère également au niveau somatique. Les différentes maladies symbolisent les maux psychiques de l'être

²¹ Le discours publicitaire exprime bien l'ontose en son stade actuel. Des slogans comme : « Interdit de vieillir », « Prenez le temps d'aller vite... » signalent l'insaisissabilité du réel et la présence de l'état hypnoïde en chaque homme, chaque femme. La publicité est une manifestation du monde mercatel que les êtres ontosés ont produit pour être en adéquation avec leur environnement. Le monde virtuel tend à le remplacer.

ontosé. L'état hystéroïde témoigne du même phénomène. Au début du siècle dernier, l'étude de l'hystérie donna lieu à la constatation de la parenté du symptôme avec le symbole. La symbolisation organique complète l'isomorphie d'expression du psychique et de l'organique. Entre les deux expressions il y a continuité car il n'y a pas deux domaines séparés : le corps et la psyché. Cependant l'ontose tend à poser des discontinuités en la totalité de l'individu (phénomène de *cloisonnement*, de *compartimentation*)²² ce qui fonde la représentation du séparé et même le mode d'expression dissocié (l'expression dans la dissociation).

48. Le réel inaccessible signale la perte de l'évidence. En conséquence la réalité c'est ce qui doit être effectif, qui doit agir, sinon elle n'est pas saisissable.

49. La perte de la vie contemplative découle de celle de l'évidence. Spéciogénétiquement l'évanescence de la contemplation s'opère lors du passage de la cueillette à la production avec la mise en place de l'agriculture.

50. La métaphysique se développe en tant que discours métaphorique au sujet du réel inaccessible, et en tant que théorie recouvrante. Elle est la technique par excellence en vue d'atteindre le réel.

51. L'impossibilité d'accéder au réel se manifeste dans la confusion fréquente opérée entre réalité et vérité. Très souvent l'individu substitue réalité par vérité pour désigner soit lui, soit le monde comme si, par là, il pouvait transcender le réel qu'il n'atteint pas, et compenser l'effet du traumatisme.

22. Cf. thèses 84 et 85.

52. Dans le jeu, l'homme, la femme, à quelque âge que ce soit, manifeste souvent son impossibilité d'accéder au réel.

53. Inaccessibilité au réel et *indécidabilité* se conditionnent réciproquement. La répression du désir — rejouement du refus de la part de la mère de la naturalité de l'enfant — réactive l'inaccessibilité à la réalité, et l'indécidabilité sur ce qui doit être effectué.

54. L'indécidabilité résulte non seulement de l'impossibilité d'accéder au réel mais aussi de celle, qui lui est corrélative, de se positionner. Cette indécidabilité dérive d'un vécu bien concret : la mère ambivalente, ambiguë, paradoxale dans la mesure où, simultanément, elle refuse et accepte, fascine et terrifie.

L'indécidabilité se fonde très souvent lors d'un vécu intrautérin, vecteur d'une empreinte, au moment où la mère ne sait pas si elle doit garder ou rejeter l'embryon en elle.

55. L'irrationnel affleure, pour ainsi dire, dans l'indécidabilité, comme dans le paradoxe, le dilemme, la contradiction, l'ambivalence, et réactive l'angoisse jamais éliminée.

56. À la base de cette indécidabilité se place un vécu qui peut être déjà un rejouement, celui du moment de la présentation du fœtus dans le col utérin. Du fait de la non présence de la mère, de la défaillance donc de la symbiose, qui se traduit par un défaut de contractilité-élasticité des fibres du col, le fœtus est placé devant un dilemme : avancer en forçant, ce qui peut être dommageable pour la mère — support pour vivre le meurtre de la mère — rester dans l'utérus et interrompre son propre développement, support pour « vivre » la mort. Le dilemme résolu dans un sens ou dans un autre aboutit toujours

à un même résultat : l'échec. Le contenu de cet échec est une perte pour l'individu : perte de ce qui est connu, rassure, est tangible, s'il sort de l'utérus, perte de son épanouissement, de son devenir, s'il y reste. Dans les deux cas c'est un support pour le vécu de mort.

Pour échapper au dilemme, l'individu se réfugie dans la transcendance, entérinant la non accessibilité au réel.

57. L'irrationnel lesté de la confusion (qui est comme en orbite autour de lui), se manifeste lors de toute remontée, surtout si celle-ci est déterminée par un événement positif, gratifiant, induisant une joie. L'expression : pleurer de joie, est une constatation : un homme, une femme, est heureux, heureuse, et pleure ; mais elle témoigne d'une profonde erreur, d'une confusion, au sujet de ce que vit l'homme, la femme. La joie ressentie, ici et maintenant, diminue les résistances aux remontées, d'où l'invasion totale de l'individu (e) par la remontée de la souffrance de ne pas avoir été confirmé (e), aimé (e). Le phénomène hystéroïde superposé à celui de la manifestation de la joie, indique la remontée organique de la confusion originelle ; confusion théorisée à l'aide de l'adage : les contraires s'attirent. Ceux-ci sont souvent les éléments constitutifs du phénomène confusionnel, de la confusion (thèse 81).

58. Ce n'est pas la pathologie de la communication qui engendrerait la pathologie mentale, telle qu'elle se manifeste par exemple dans la schizophrénie, comme tendent à l'affirmer les partisans de la théorie de la communication. C'est le traumatisme lié à la coupure de continuité qui provoque un refus de communiquer ou une perturbation plus ou moins puissante de l'aptitude à le faire. Cette aptitude se révèle en fait rarement de façon pleinement effective en chacun des hommes et des femmes.

La langue est déterminée par l'ontose. En retour, celle-ci est structurée par elle, voire codifiée, et en reçoit un cadre de référence.

59. L'inaccessibilité du réel témoigne de l'incomplétude où se trouve l'être ontosé ; de l'incomplétude qu'il vit. Pour compenser, il tend à postuler l'existence d'un monde invisible, intermédiaire, peuplé de diverses entités, placé entre lui et la réalité qui lui échappe.

60. Inaccessibilité du/au réel et indécidabilité induisent la thématique du sens, sa quête, comme cela s'exprime de façon particulièrement expressive dans la recherche du sens de la vie.

C'est la coupure de la continuité fondant l'irrationnel qui, en définitive, impose la recherche d'un sens en tant que signification et que direction, comme celle d'un but, d'une finalité, apte à sécréter un sens.

61. Le réel c'est ce qui nous a échappé, ce qui irrémédiablement fut et ne fut pas perçu, sur lequel on s'est trompé, et sur lequel on a fondé nos fantasmes. La recherche de l'origine relève d'un essai d'approcher le réel, de l'atteindre, de lever la confusion, l'erreur. De façon isomorphe, la recherche de la vérité se déploie comme tentative d'exorciser l'erreur, le faux, la faute. Toutefois la confusion demeure pour ainsi dire irréductible et se réimpose dans celle entre réalité et vérité.

62. La coupure de la continuité induit le désir de la retrouver. L'individu tente d'y parvenir à travers diverses conduites, comme la confirmation qui est un euphémisme du rétablissement de la continuité. Étant donnée qu'elle est rarement immédiate, elle demeure un palliatif, un ersatz. L'acceptation

est la forme réduite de la continuité. L'adaptation est la recherche de la continuité hors de la vie immédiate, la vie naturelle.

La recherche de la reconnaissance exprime de façon encore plus nette le désir de continuité et le non accès à celle-ci, d'autant plus qu'elle implique la mise en place de techniques. Tout ce qui est entrepris, vise inconsciemment, à retrouver la continuité.

63. La coupure de la continuité induisant violence et confusion, il en résulte que la volonté de la rétablir s'exprime très souvent au travers des explosions de violence. Chaque fois qu'il n'est pas vu, entendu, perçu en tant que lui-même, l'enfant manifeste une violence intense où il veut tout casser, anéantir du fait même qu'il s'est senti anéanti lors de la coupure de la continuité.

64. La violence consiste fondamentalement en une technique visant à rétablir la continuité. Elle vise également à abolir l'irrationnel, ce qui est insupportable. Tant qu'il y aura de l'irrationnel en l'homme, en la femme, en l'espèce, la violence persistera.

65. Il en découle également que pour atteindre la continuité l'individu essaie constamment de sortir de la confusion, le plus souvent perçue de façon inconsciente, et qui le fait enragé. Le corollaire est le désir de se positionner et de repérer l'autre.

66. Avoir un discours adéquat, nommer correctement êtres et choses, participent de cette lutte contre la confusion. La manipulation du discours, de la nomination des choses, sont des techniques fondamentales pour le maintien du pouvoir poli-

tique, étatique,²³ donc pour la pérennisation de la sujétion, de la dépendance, racines de l'ontose au niveau de chaque homme, chaque femme.

67. *Transcender* vise à sortir du blocage opéré par la coupure, à franchir l'espace, le vide, le gouffre, induit par la réalisation de la discontinuité. Cela vise aussi à exister à partir d'un au-delà, à partir d'un point fixe²⁴ devant déterminer tout le devenir se déployant dans cet au-delà dénommé transcendance (thèse 55). Le même mot indique le mouvement pour y accéder.

68. Transcender pour atteindre un *topos*, un lieu, où l'on soit enfin en sécurité. La transcendance tend donc à indiquer le mouvement d'aller au-delà, et l'accès à celui-ci qui est dès lors fondé.

23 Ceci s'est imposé à diverses époques au sein des diverses aires géo-sociales. C'est particulièrement spectaculaire à l'époque des Royaumes combattants en Chine (cf. thèse 4 et note 4) : cf. SHANG YANG, *Le Livre du prince Shang*, 1981 et *Stratégies du pouvoir IV^e-III^e siècle avant J.C. Dangers du discours*, 1985.

24 Au sujet de ce point fixe (cf. également thèse 18), les considérations de H. ARENDT sur le point d'Archimède in *Vita activa. La condizione umana* (titre original, *The Human condition*), 1991, dans le chapitre final « La « Vita activa » et l'époque moderne », sont particulièrement intéressantes et mettent en évidence comment la pratique scientifique est une modalité de positionnement afin de trouver une continuité. En même temps ces considérations témoignent de l'activité technique, manipulatrice de l'espace qui tend à escamoter ce qui la tourmente. « [...] nous manipulons toujours la nature à partir d'un point de l'univers qui se trouve hors de la terre », p. 194. Manipuler pour se sécuriser, atteindre une continuité. La nécessité d'opérer à partir d'un point « hors de la terre » est justifiée par le théorème de K. Gödel.

Le topos est originellement le lieu d'où l'on surgit (l'utérus). Il devient ce qui engendre, le lieu où l'on pousse (idée de liberté), comme le montrent les mythes de l'autochtonie.²⁵

69. La transcendance apparaît comme un phénomène compensateur et inverse du traumatisme. Elle opérerait un retour à ce qui nous a perforé,²⁶ mis dans l'émoi.

70. Sublimier c'est escamoter la séparation pour atteindre une continuité qui est, alors, virtuelle.

71. Le désir de continuité s'exprime dans l'idée de réincarnation, dans la croyance en des vies antérieures, voire dans la métempsycose, mais aussi dans l'espoir-croyance en une immortalité, en une « vie après la mort ». Le désir d'immortalité exprime en fait l'impossibilité de vivre l'éternité, et révèle pleinement l'absence de continuité au sein de l'être lui-même.

72. La séparation effective, tacite ou non pleinement révélée, fait revivre à l'enfant la coupure. D'où son désir profond de la conjurer et, si elle advient, de la nier. Entériner cette séparation serait entériner une coupure en lui, serait remettre en cause ce à partir de quoi il dérive : la conception qui implique une union, l'effectuement d'une mise en continuité.

73. Inconsciemment, de façon plus ou moins ténue, la continuité est maintenue avec l'être originel qui peut, parfois, se manifester clairement, lors de moments privilégiés où aucune empreinte n'a été activée.

²⁵ Cf. à ce sujet C. Lévi-Strauss et Tobie Nathan. La vogue de l'écologie se comprend du fait qu'elle inclue la notion de topos : le biotope.

²⁶ *Trauma* dérive d'un mot grec qui signifie *perforation*.

74. La non-remise en cause de la répression parentale permet le maintien apparent de la continuité. C'est une mystification qui permet de vivre dans l'illusion.

75. La continuité perçue comme un objet, un objectif à atteindre, ne peut pas être vécue en tant que donnée à laquelle on participe. Ce faisant on opère dans la dynamique de la manipulation.

76. Transferts et projections²⁷ sont des opérations inconscientes visant à établir une continuité. La discontinuité, en les interrompant, plonge l'individu dans la déréliction. D'où la recherche de supports,²⁸ qui peut devenir effrénée, et le déchaînement de violence lors de leur perte.

77. En général hommes et femmes ont peur du discontinu qui réactive, inconsciemment, le traumatisme originel. De là

27 La projection est fondamentalement un phénomène naturel. Les divers organes se projettent dans les centres nerveux encéphaliques, particulièrement dans le cerveau qui, lui aussi, se projette dans des centres sous-corticaux, ce qui permet l'autorégulation, les ajustements nécessaires. Le cerveau, ou télencéphale, est parfois confondu avec l'encéphale, ou non distingué du diencéphale comportant des centres essentiels comme le thalamus ou l'hypothalamus et l'hypophyse qui le prolonge. La terminologie est souvent imprégnée de confusion. Parler de cerveau reptilien pour *Homo sapiens* n'a pas de sens, parce que le télencéphale n'est pas développé chez les reptiles. D'autre part, l'importance du cervelet est totalement négligée. Or, *Homo sapiens* se distingue non seulement par le développement prodigieux de son cerveau mais également par celui de son cervelet qui peut se concevoir analogiquement comme un centre de tous les phénomènes inconscients, substrats de ceux conscients (il y a continuité), régis au niveau du cerveau. La non reconnaissance de l'essentialité du cervelet peut se connecter à la dévalorisation de ce qui est inconscient, à la peur de ce qui est inconscient.

28 Les « mythes » du Don Juan ou du Casanova l'expriment parfaitement.

découle le refus de la nouveauté, support d'une remise en question qui insécurise parce qu'elle ébranle toute la construction que l'individu a opérée pour survivre et sousvivre.

78. Le discontinu peut se percevoir comme l'évanescent et donc comme ce qui l'oppose au permanent. Dans ce cas il exerce une certaine fascination comme le révèle l'importance que revêtent apparition et disparition de phénomènes naturels, eux-mêmes supports pour percevoir naissance et mort.

79. La discontinuité est recherchée dans le cas du mystère car, en y accédant, l'individu peut, enfermé en lui, être protégé du monde en place (dynamique apotropaïque). Elle est recherchée également afin de mettre un terme à une situation devenue trop intolérable et qui perdure sans qu'apparaisse clairement une issue, et que s'impose l'idée (espoir) qu'à partir d'elle une autre dynamique de vie sera possible.

80. Au niveau individuel, comme au niveau de l'espèce, une rupture trop radicale, une discontinuité trop soudaine, se révèlent néfastes parce que, du fait de l'effondrement subit des prothèses, des défenses, et de l'évanescence des supports, d'immenses remontées²⁹ se produisent génératrices de violences difficilement contrôlables, entraînant une impossibilité de se positionner, signe d'une immense crise de la présence.

29 Exemple : « Je voudrais vous voir attachée à un poteau et vous faire souffrir, mais j'espère bien qu'on vous fera pire que la torture car cela m'est odieux de vous entendre dire que tout le monde peut être heureux ». Lettre anonyme du 01 juillet 1890 à Louise Michel, citée par Françoise Thébaud, « Louise Michel en toutes lettres », in *Le Monde*, 7 janvier 2000. Le contenu de la remontée de l'anonyme c'est : ce que j'ai vécu fut pire que la torture.

La discontinuité qui doit advenir devrait se dérouler au cours d'un procès continu d'élimination de tout ce qui inhibe le développement de l'individualité, de l'espèce, à partir d'une inversion totale du comportement des hommes et des femmes.

81. La plus grande nocivité de la remontée dérive de sa réactualisation de la confusion (thèse 56) et de l'insécurité originelles. L'état où se trouve l'être affecté d'une remontée est un état confusionnel. Pleurer de joie, revenons-y, c'est vivre une confusion. La joie vécue intensément (et elle l'est d'autant plus que son occurrence est faible) diminue les résistances de l'individu à la remontée du refoulé. En conséquence, au moment où, consciemment, la personne vit sa joie, la remontée peut se produire, phénomène inconscient qui se manifeste à travers une sorte d'épiphanie, un symptôme : les pleurs.³⁰

82. L'être séparé de celui originel, l'être adapté, domestiqué, pénétré par l'ontose, imbibé par elle, est donc soumis aux remontées. Toute sa dynamique de vie va être déterminée par le désir de les éviter. En cela il sera secondé par les mesures prises au sein de la société où tout est fait pour éviter qu'elles ne se produisent du fait de leur caractère éminemment dangereux pour l'ordre social, car elles remettent en cause la co-

30 C'est intentionnellement que je réanalyse cet exemple de remontée. On peut le comparer à celui donné en la note précédente. C'est la possibilité du bonheur pour tous, désir profond de l'anonyme, affirmée par L. Michel, qui lui provoque la remontée. Comme il ne peut pas reconnaître son désir, toujours non réalisé, ni l'immense souffrance pour laquelle il a toujours cherché une cause, L. Michel devient le support de son ou sa (ou les deux) tortionnaire (s) qui ont toujours nié activement son désir et qui ont opéré en sa toute prime enfance. La haine refoulée est transférée sur elle.

existence entre les individus. Lorsque la répression par la morale n'est plus suffisante, n'est plus utilisable, alors s'impose un contrôle.³¹

83. Éviter les remontées c'est survivre et sousvivre.³² A l'échelle sociale le recours à la neutralité permet d'y parvenir dans une certaine mesure.³³ Elle implique l'élimination de toute dimension émotionnelle, affective, qui pourrait réactiver une empreinte. Elle nécessite également de ne pas porter de jugements. Mais étant donné que le phénomène ontosique n'est pas perçu, cela aboutit à l'impossibilité de se positionner et à une abstraisation, autre forme de séparation, de dépossession.

84. L'anticipation est une pratique intellectuelle souvent utilisée afin de conjurer une remontée chez l'autre. Anticiper re-

31 « Plutôt que de liberté, en effet, c'est sans doute davantage de simplicité dans le rituel des relations amoureuses qu'il faut parler. La sexualité accède progressivement au statut d'une pratique naturelle, qu'il n'est plus besoin désormais d'exorciser pour la pouvoir vivre. De ce point de vue, on pourra analyser la floraison de la pornographie — en particulier au cinéma et, aujourd'hui déjà, à la télévision — non comme un facteur de libération des conduites sexuelles mais au contraire comme une entreprise de contrôle social : de là peut-être la tolérance dont elle bénéficie dans les régimes conservateurs ». (DECOUFLÉ 1991 : 170)

32 La sous-vie peut se définir comme l'ensemble des phénomènes vitaux où s'impose notre affirmation immédiate déterminée par l'ontose et dont, souvent, nous avons honte. La survie est l'ensemble des procédés vitaux qui tend à nous permettre d'échapper à cela. Le cheminement de libération-émergence ne comporte pas la recherche d'une voie du milieu, mais l'abandon de la dynamique qui nous conduit à sousvivre et survivre.

33 De récentes conduites visant à faciliter les rapports sociaux, comme le politiquement correct et le sexuellement correct, expriment en fait une répression « douce ».

vient à faire ou dire avant que l'autre ne fasse ou dise. Anticiper conduit à ne pas écouter, à interrompre l'autre afin de lui prêter le discours qu'on voudrait qu'il tienne.

Dans des situations complexes où se trouvent impliquées plusieurs personnes, l'anticipation implique l'effectuation d'une identification qui peut être multiple, c'est-à-dire que l'individu peut s'identifier à diverses personnes. Cela le conduit, en se mettant à leur place, à anticiper leur dire ou leur faire ce qui, selon lui pourrait désamorcer une remontée en la personne support du transfert d'un parent auquel il s'est également identifié.

85. Une défense puissante contre la réinstauration et les remontées, consiste en la pratique du cloisonnement, de la compartimentation, qui contribue à implanter des discontinuités à l'intérieur de l'individu, entre les divers niveaux de son expression ainsi entre celle organique et celle des émotions, entre celle-ci et celle des sentiments et, enfin, entre cette dernière et celle des pensées. Cette pratique se retrouve dans le domaine intellectuel avec la méthode de division des difficultés, avec la séparation des problèmes posés par un événement, par exemple. On sépare en quelque sorte pour se sauvegarder ; c'est un support pour diviser le mal qui est en nous.

86. Le cloisonnement, la compartimentation, expriment la division de l'être afin de retrouver la multiplicité et éviter le solipsisme, la réduction dans une ipséité.

87. L'insuffisance des divers phénomènes tendant à protéger l'individu contre la souffrance, l'instabilité, les rejouements, les remontées, conduit celui-ci à se construire un autre être, entrer dans une autre dynamique de vie qui va recouvrir l'ancienne, l'ensevelir en quelque sorte, afin qu'elle ne se mani-

feste plus. Grâce au travail il va pouvoir opérer un déversement, le soulageant de sa rétention.

Le recouvrement tend à inhiber la réinstauration de ce qui fut.

88. Recouvrir c'est tendre à entrer dans une activité où le réel soit accessible ; d'où l'importance, au niveau de l'espèce, des mythes et rites, de la religion, de l'art, de la politique, de l'économie, de même que de la philosophie et de la science, mais aussi de la spiritualité ou de l'occultisme. De là aussi l'essentialité de travailler — tout particulièrement en Occident³⁴ — d'organiser, de structurer.

89. Recouvrir c'est atteindre la stabilité, la sécurité, parce que c'est opérer par-dessus le vide, déterminé par la coupure de continuité, comme s'il avait été comblé.³⁵ Le recouvrement s'exprime au travers du travail ; il en constitue la justification inconsciente.

90. Le recouvrement augmente la tension de rétention. En conséquence, inconsciemment, l'individu a tendance, pour compenser, à se déverser. Toute activité se présente comme un support de déversement de tensions retenues. Le même

34 Comme il y a eu une anthropomorphose de la propriété foncière, puis du capital, il y eut — à la fin du féodalisme durant la genèse du mode de production capitaliste — une anthropomorphose du travail, au travers de l'essor de l'artisanat. Son évanescence en la société-communauté actuelle se révèle angoissante non seulement à cause de ses conséquences économiques néfastes pour l'individu, mais parce que c'est la perte de la possibilité de recouvrir.

35 Les guerres et surtout les révolutions apparaissent comme des phénomènes opérant l'élimination des recouvrements devenus inopérants, qui encombrant, inhibent désormais un devenir.

phénomène opère lors des interventions verbales qui, de ce fait, sont lestées de surcharges provoquant une gêne, voire une remontée chez l'interlocuteur.

Les diverses formes de jeux, ainsi que les jeux de mots (mots d'esprit), les calembours, les plaisanteries, l'humour, et même l'ironie sont prétextes à déversement.

Le moment de réalisation de l'acte sexuel se présente comme l'événement par excellence où il opère.

91. Le recouvrement opère dans la même dynamique que le refoulement, dans la mesure où il tend à enfouir ce qui indolore, mais cela s'opère à travers des activités conscientes (phénomène compensatoire). D'où l'exaltation de la conscience et la recherche constante à accroître son domaine, sa sphère. L'accroissement du contenu de conscience, concomitant à celui de sa forme-contenant est la compensation nécessaire à l'accroissement de ce qui est inconscient, posé comme l'inconscient.

Conscience et inconscient sont des structures ontosiques, expressions de la discontinuité intériorisée, qui inhibent le devenir des hommes et des femmes en les encombrant.

92. L'inconscient est un produit de la répression, du refoulement, de la rétention. Par suite du maintien de la sortie de la nature et donc de la répression parentale, le phénomène ontosique se renouvelle à chaque génération. Chacun transmet l'ontose à son descendant sans que s'impose l'intervention d'un inconscient collectif.

93. La conscience dérive également de la répression, qui réactive la coupure de continuité, qui enduit l'effort de l'individu pour la rétablir, et la résistance qu'offre l'autre à sa réalisation. Dit autrement, la conscience surgit de l'effort pour

maintenir la continuité — donc elle est médiation (faire) — et de la résistance qu’oppose le numen à son accessibilité. Dit autrement, encore, la conscience résulte de la synthèse de cet effort, de ce faire, et de cette résistance qui la pose. En effet, se poser en s’opposant implique la manifestation d’une résistance.

Effort, résistance, impliquant intérieur et extérieur en tant que domaines séparés sont isomorphes à action et réaction. Le travail apparaît en tant qu’articulation entre effort et résistance, comme entre action et réaction, et la conscience comme l’interface entre l’intérieur et l’extérieur, qui a été intériorisée.

94. Proclamer l’essentialité de la conscience c’est revendiquer la séparation, poser un séparé, un contenu impliquant une rétention ; c’est mettre en place des aspérités, des saillies qui permettent la manipulation.

95. La conscience, expression de la confusion où est placé l’individu, sépare l’individu du réel et l’unit à lui, grâce à une opération, une manipulation. Celui-ci puise en elle, les éléments, les outils nécessaires à la résolution des difficultés qu’il rencontre.

96. En tant qu’être possédant une conscience, on est fondé être apte à être manipulé. La manipulation est l’expression la plus patente de l’intériorisation de la technique.

97. Le recouvrement opère également dans une dimension d’évitement. Ce qui est fait, exécuté, mis en place, se révèle avoir une dimension apotropaïque qui se présente comme un détournement inverse. C’est une activité pour détourner le

mal, le mauvais sort, ce qui fait mal ; c'est tenter de conjurer ce qui est vécu comme fatalité, destinée.

98. Le recouvrement peut se manifester également de façon contradictoire, au travers de l'*amplification* de ce qui a été vécu, de ce qui a profondément perturbé. Cela opère à l'aide de fantasmes, de mythes, et cela s'impose dans la littérature, et dans la dynamique thérapeutique.³⁶ Leur accumulation recouvre finalement le vécu douloureux. C'est contradictoire parce qu'à la base se trouve le désir de parvenir à percevoir ce qui traumatisa, qui fut refoulé, recouvert par un vécu ultérieur qui ne confirma pas le traumatisme ou pas suffisamment pour le réimposer ; traumatisme donc difficilement accessible de façon immédiate et qui a besoin d'être grossi par le jeu et par les phénomènes opérant comme un microscope psychique.

99. Au cours des divers moments de grossissement du phénomène perturbateur initial, le procès de connaissance opère. Hommes et femmes essayent de comprendre ce qui est advenu. D'où l'apparente répétition qui s'impose au cours des siècles, alors qu'en fait, à chaque nouvelle reprise du thème de recherche, il y a un approfondissement rendu possible par la puissance du jeu opérant au niveau de l'espèce.³⁷

36 Comme cela est patent dans la thérapie jungienne. Les mythes, les archétypes auxquels le patient est convié à s'adonner lui permettent de recouvrir ce qui le fait souffrir, le sécuriser quelque peu, et l'intégrer au monde en place. Cela lui donne un sens de vie ! Une étude de l'œuvre et de la vie de C.G. Jung le montrerait à suffisance. Je rappelle que, selon moi, C.G. Jung est l'homme du recouvrement.

37 C'est un peu ce que G.W.F. Hegel décrivait quand il exposait le travail de l'Esprit.

100. Une des fonctions du rêve réside dans la réalisation de l'amplification qui opère soit de façon immédiate soit à travers la symbolisation. D'un point de vue général, l'activité onirique signale que nous sommes constamment en train de chercher une solution à ce qui nous tourmente.³⁸

101. Recouvrir implique travailler, produire, faire, interpréter, anticiper, de telle sorte que l'individu ne s'affirme plus dans l'immédiateté de son propre procès de vie, à partir duquel il pourrait « faire », mais à travers un procès qui lui a été imposé (répression), ou qu'il s'est imposé (recouvrement) afin de ne pas rejouer (nécessité de l'anticipation et de l'interprétation), de conjurer.

102. Recouvrement, refoulement et rétention deviennent lors de la vieillesse de moins en moins opérationnels du fait de la perte d'énergie. La retombée en enfance du vieillard, de la vieillesse, constitue le dévoilement de ce que l'individu (e) a toujours été : l'enfant sous terreur. Ce qui advient en premier c'est la diminution de puissance du recouvrement liée à la perte d'activité (retraite) et à l'isolement qui lui est souvent corrélative. L'aide des autres pour l'entretenir apparaît nettement dans la longévité très souvent plus importante des hommes politiques, des vedettes ou des dignitaires de l'Église ou d'institutions similaires. Être reconnu permet de recouvrir pour ne pas percevoir l'horreur subie, vécue.

38 Au cours du sommeil, durant les phases oniriques, tend à s'opérer une mise en continuité des différents niveaux d'expression de l'individu : organique, émotionnel, affectif (sentiments), intellectuel. L'incohérence des rêves « traduit » celle, difficilement éliminable, de l'individu ontosé. Le passage d'un niveau à l'autre peut se concevoir selon un phénomène de transduction.

103. Afin de ne pas rejouer, l'homme, la femme, a tendance à jouer, et par là à essayer d'échapper à la dépendance, au déterminisme du jeu. Le jeu, certes, a un fondement naturel, mais il opère — dès l'enfance — en tant que support d'opérateur de jeu. L'enfant manipule des jouets — l'adulte divers objets, diverses idées — tout en étant le jouet d'un mécanisme infernal. Au cours de notre vie, nous sommes joués parce qu'inconsciemment nous ne faisons que jouer.

104. Le jeu est un support essentiel non seulement pour tenter de conjurer, mais pour recouvrer, pour compenser la vie affective, active. Le jeu est de ce fait en rapport étroit avec l'illusion vis-à-vis de soi et vis-à-vis des autres. Il fonde la possibilité de l'actualisation des rôles. D'où, également, l'essentialité du théâtre parlé ou chanté, du cinéma, de la télévision, des jeux de rôle, de la virtualité.

105. La rébellion, le refus, peuvent participer à la dynamique de libération-émergence, mais ils contribuent le plus généralement à imposer l'ontose parce que la volonté de déjouer conduit le plus souvent à rejouer de façon encore plus puissante. D'autre part, s'édifier en niant constamment les phénomènes qui se réimposent à nous, englué dans la dynamique ontosique. Car la négation de ce qui est, contribue à l'affermir. En outre elle maintient la dualité, fondement de l'ontose.

106. Lutter contre la réduction où l'on est placé ; sauver quelque chose, préserver son originalité,³⁹ demeure dans la dynamique ontosique parce qu'elle maintient un équilibre qui régénère constamment la dualité.

39 Qu'on retrouve dans la philosophie hégélienne.

Résister c'est entériner.

107. Les phénomènes d'adaptation et de rébellion déterminent les différentes phases de la vie de l'ontosé. Jusque vers cinq ans, l'individu essaie d'imposer sa propre réalité, tout en s'adaptant. Ensuite il abdique et l'adaptation l'emporte. Sept ans est considéré, en Occident, comme l'âge de raison (l'âge où l'on se fait une raison). Le surgissement de la sexualité la remet en cause ; son énergie permet à l'individu de tenter à nouveau d'être reconnu en tant qu'être naturel, divers des autres. La puberté est une période de puissantes remontées et d'intenses rejouements, bien que l'individu essaie fondamentalement de déjouer, de conjurer. La révolte peut perdurer, plus ou moins estompée, tout au long du reste de la vie. C'est le cas le moins fréquent. La majorité des individus fait des compromis, s'adapte. Ultérieurement diverses remontées, divers déversements peuvent à nouveau perturber l'équilibre atteint. Grâce au mariage, ou à toute autre forme d'union, et grâce à l'obtention d'enfants, hommes et femmes recouvrent et rejouent. Chez l'homme, la crise de la quarantaine témoigne de l'insuffisance du recouvrement ; chez la femme cela s'opère vers la trentaine. Le nouvel équilibre ultérieurement atteint est à nouveau remis en cause vers la soixantaine chez l'homme et lors de la ménopause chez la femme. Les phases de crise se présentent ensuite de façon de moins en moins espacées, à cause de la perte de plus en plus grande de l'efficacité du recouvrement, jusqu'à la mort, rejouement final.⁴⁰

40 Dans les n° 2 et 3 d'*Invariance*, série v, j'ai illustré cela dans le cas de S. Freud et, dans le n° 4, en ce qui concerne A. Adler. Une étude de l'œuvre et de la vie de Melanie Klein est en projet afin d'illustrer les phénomènes du pôle féminin.

108. La mise en place, l'instauration de l'ontose, s'effectue avec l'institution des rôles, ce qui relève en grande partie de la spéciouse. En effet elle est en rapport avec la séparation des sexes, la fondation de la mère et du père, ainsi que de l'enfant en tant qu'objet de contestation et de signe de pouvoir (matriarcat et patriarcat).

109. Les rôles de l'homme, de la femme, en tant que père, en tant que mère, se greffent sur des fonctions plus ou moins autonomisées : la procréation pour la femme, la protection (de l'enfant et de la mère) pour l'homme qui devient un guerrier.

110. Les rôles interviennent dans la dynamique de recouvrement, qui est en même temps celle de vouloir déjouer. Schématiquement et en substance, on a ceci. En tant que mère, la femme, grâce à l'enfant, vise à retrouver une totalité et une continuité dont elle exclue l'homme, et devient un être plus ou moins asexué. L'enfant est support d'identification et peut devenir celui du père idéal. L'homme, en revanche, au travers d'une sexualité qui tend à être exaltée et dont la composante essentielle est une libération de tensions, est constamment à la recherche d'un support pour être en continuité avec sa mère. S'il le trouve, lui aussi devient un personnage plus ou moins asexué.

111. La dynamique de la femme en tant que mère induit chez l'homme en tant que père une dynamique complémentaire, celle de la concurrence avec l'enfant pour l'accès à la mère. Elle s'initie, au départ, du pôle du père qui se sent exclu par la mère, exclusion qui active l'empreinte de ne pas avoir été accepté.

112. La dynamique inconsciente qui conduit hommes et femmes à procréer afin de rejouer, et de compenser le manque d'amour reçu dans leur prime enfance, fonde le rôle d'enfant. En effet le devenir de l'enfant est déterminé par la réduction au rôle de support, de donateur et de sauveur, en laquelle, inconsciemment, il est vécu.⁴¹

113. Du fait d'une antique division entre les sexes, les hommes ont abandonné leur participation à l'engendrement de l'enfant. En conséquence la femme est seule en rapport avec le nouvel être durant la gestation, et l'homme n'est père qu'à partir de la naissance. Là se fonde et s'enracine l'empreinte de l'absence du père. Dans une certaine mesure l'homme s'est lui-même exclu de la relation à l'enfant entraînant comme conséquences un surcroît de charge pour la femme, qui la justifie dans son rôle de mère, parent absolument prépondérant, et la tendance de l'homme à s'imposer ultérieurement comme étant le parent essentiel.

L'absence du père et la tendance à l'envahissement de la part de la mère ont une lointaine origine et sont des fondements de l'ontose pour chaque nouvel être humain-féminin advenant.⁴²

- 41 L'enfant-roi (intrônisé par la consommation) est un jeu de rôle de l'enfant déifié (enfant-dieu), de l'enfant-réceptacle en qui la mère place toutes ses espérances.
- 42 Depuis quelques années la situation évolue, et on assiste à un mouvement des hommes tendant à accéder à une paternité plus intégrale. Mais il s'accomplit encore trop souvent médiatisée par la lutte contre les femmes, alors qu'il s'agit de devenir conscient d'une dynamique aberrante, concernant les deux sexes, qu'il faut abandonner. ¶ Dans diverses aires géo-sociales et à diverses époques, l'homme ne devient un père effectif qu'à des âges parfois assez avancés de l'enfant, souvent après qu'il ait subi une initiation qui fut et est toujours traumatisante.

114. Pour les êtres ontosés, la sexualité s'impose comme un opérateur d'union en vue de rejouer, tandis que les sexes opèrent comme opérateurs de positionnement et de référents pour la séparation.

115. Le devenir du capital et celui à la virtualité amènent l'évanescence des rôles : la femme tend à être libérée (dépossédée) de la maternité et à devenir une guerrière ; l'homme peut envisager de réaliser le phantasme d'enfanter et perd sa prérogative de protecteur, de guerrier, de même qu'il tend à perdre son rôle de séparer la mère de l'enfant, en faisant entrer celui-ci dans le champ de la culture.

L'évanescence des rôles liée à l'autonomisation des fonctions déterminée par une séparation toujours plus grande vis-à-vis de la nature, laisse le champ libre à l'opérationnalité d'un mécanisme d'éducation-domestication, médiatisé par diverses institutions qui opèrent toujours plus tôt dans le champ de vie de l'enfant.

116. L'évanescence des rôles conduit à une immense confusion, jeu de celle originelle. Par là, l'espèce se rapproche de ce qui détermina sa spéciété.

117. De même que les parents aiment leurs enfants mais ne parviennent pas à exprimer pleinement leur amour à cause de la dynamique de répression de leur naturalité, de même hommes et femmes des diverses générations successives, en un immense jeu, s'aiment mais ne peuvent pas, à cause de divers jeux, des remontées déterminées par ce qu'ils ont subi enfants, exprimer leur amour. Leur union se traduit le plus souvent, après une phase plus ou moins longue d'entente (phase de latence de l'expression de l'ontose), par une

coexistence, ou par un déchaînement de violences avec toutes les gradations entre les deux.

Si les schémas comportementaux sont complémentaires, il en résulte une entente, un couple perdurant ; si les schémas sont similaires, alors s'impose la violence.

118. L'élément unitaire de l'espèce se manifeste en tant que couple homme-femme.⁴³ En conséquence des phénomènes de détournement, d'inversion et de renversement, il s'affirme comme support de l'antagonisme, de la contradiction, de la déchirure ; comme le support de jeu fondamental de la déchirure-séparation d'avec la mère.

L'attachement au sein du couple exprime la dépendance — jeu de celle originelle — et non l'union intime où l'homme, la femme, maintient son individualité et sa toute puissance. Ceci s'exacerbe quand de l'attachement, on passe à la fusion.

119. Le couple est un support pour jouer l'indécidabilité. En effet lorsqu'un homme et une femme s'unissent en couple, réactualisent-ils celui qui fut nécessaire à leur propre conception, et qui leur permettra de concevoir un enfant, assurant ainsi la continuité du procès de vie de l'espèce, ou jouent-ils les couples mère-enfant, père-enfant ? En même temps il est le support pour vivre une confusion entre conception et nais-

43 Cette affirmation ne vise nullement à poser une théorie dualiste, voire trinitaire, puisque l'enfant réalise l'effectivité de l'union de l'homme et de la femme. Elle vise à rejeter toute théorisation individualiste. On ne peut pas appréhender la réalité à partir d'un élément déterminé comme basal, à partir duquel on pourrait reconstituer le tout. La réalité ne peut s'appréhender qu'en fonction de la totalité, de la multiplicité et de l'unité, perçues simultanément.

sance. Pour en sortir, inconsciemment, on tend à privilégier la seconde aux dépens de la première.

120. L'être ontosé tend à se créer un monde compatible avec son mode de vivre, un monde où règne la dépendance et l'assistanat. Ici, encore, évidemment, s'impose le devenir de la spéçiose et toutes les organisations recouvrantes, conciliantes et répressives que l'espèce a produites : les divers types d'États, d'institutions rassemblant des fidèles en une religion donnée, d'associations, de regroupements etc.

121. Aucune manifestation de l'individu ne peut être entièrement réductible à l'ontose ou à la naturalité. On a affaire à un mélange comme, selon les manichéens, celui entre le bien et le mal. Toutefois, on peut affirmer que des manifestations comportementales comme l'humour ou l'ironie, des sentiments comme la jalousie et la honte, relèvent presque en totalité de l'ontose.

La méfiance et la défiance sont des formes perverses de la vigilance, activité qui permet le maintien de la présence.

122. Le phénomène d'autonomisation tend à imposer l'ontose en tant que seule modalité de manifestation de l'individu. Ce phénomène est isomorphe à celui qui se déroule au sein de l'espèce. C'est celui qu'on voit s'affirmer avec la valeur, puis avec le capital et dont le final débouche dans la virtualité.

123. La mort de l'être ontosé ne relève pas pleinement d'un phénomène naturel. Elle est le jeu ultime où l'être originel finalement s'abolit. A des degrés divers, ce jeu-

ment est celui d'un avortement,⁴⁴ d'un échec, puisque l'être originel n'a jamais pu parvenir à s'épanouir, à aller au bout de son accomplissement.

Hommes et femmes n'ont pas peur de la mort, à laquelle ils n'accèdent pas depuis des millénaires, mais de cet avortement inévitable, événement dont l'inexorabilité engendre une profonde angoisse.

124. L'ampleur de la mort depuis le XXe siècle, tant en ce qui concerne la peur qu'elle inspire, sa fascination ou sa difficulté de réalisation (maintien médical de la survie grabataire), témoigne de l'importance impressionnante que l'ontose a prise en chacun, chacune.

Le suicide traditionnel se généralise, et celui en tant que sacrifice (rejouement) visant à faire triompher une cause (les kamikazes), tend à devenir plus fréquent. Le suicide s'impose comme une conjuration de l'avortement et l'affirmation d'une voie transcendante pour accéder à un monde où l'être originel pourrait s'épanouir.⁴⁵

125. Au cours de la vie on opère tour à tour en tant que victime et en tant que bourreau. Ce ne sont ni les victimes, ni

44 En la phase actuelle, finale du développement de l'ontose-spéciose, l'avortement hante hommes et femmes, qu'ils soient pour ou contre. Tous disent quelque chose de la souffrance qu'ils éprouvent d'avoir été avortés.

45 Le suicide en tant que refus ultime s'est également imposé, comme celui de cet étatsunien qui s'immola par le feu en 1965 pour protester contre la guerre au Vietnam. Il reprenait une pratique-technique qui, à la même époque, était utilisée par les bonzes. ¶ L'euthanasie et la pratique d'accompagner les mourants relèvent d'une technique qui permettrait à l'homme, la femme, de bien mourir, d'apprendre à mourir, à bien effectuer un dernier recouvrement.

les bourreaux qui sont les sujets de ce qui s'effectue, du mal, mais un procès, un mécanisme, l'ontose qui prend sa racine dans la répression parentale elle-même déterminée par le devenir hors-nature. Donc les hommes et les femmes participent tous à un mal qui est le phénomène ontosique qui se déploie à partir de la séparation de la nature et s'amplifie au fur et à mesure que cette séparation devient plus importante, plus fondamentale. Dans le mal il y a des éléments rationnels et irrationnels et même quelque chose qui est irréductible à ceux-ci, parce que le mal c'est l'ontose elle-même.

126. Se lamenter conduit à se percevoir uniquement en tant que victime et à attendre un salut externe. Accepter, voire exalter, le procès de vie sociale, c'est entériner le rôle de bourreau, et croire que le mal peut être éliminé par la répression.

La rébellion s'affirme souvent comme une simple transcroissance de la servitude volontaire.

127. Lamentation, victimisation vont de pair avec l'attribution aux autres, ici et maintenant, de la responsabilité des troubles, des échecs que l'individu subit. En réalité, inconsciemment, c'est lui qui se met dans la situation idoine pour rejouer ce qu'il a subi de la part de ses parents. En outre, en attribuant la responsabilité aux autres, il active chez eux l'impreinte de la culpabilité. L'ontose se perpétue à travers ce mécanisme infernal qui la constitue, souvent désigné fatalité, destin ou karma.

128. Pour expliquer l'existence du mal on a postulé une méchanceté originelle de *Homo sapiens*, une cruauté, une agressivité. Or, c'est l'inverse, c'est l'existence du mécanisme en tant que tel, du mal en procès, qui détermine les différentes

formes de violence et les capacités à l'exprimer, l'effectuer : la méchanceté.

129. Le bien, le mal, avec toutes les notions qui leur sont connexes, forment le contenu de la conscience morale, une forme de la conscience qui se prête le mieux à la dynamique de la manipulation, qui recourt essentiellement à la culpabilisation.

130. Le mal dérive d'une sommation de maux induits par une dynamique d'errance où s'imposent détournement et dévoiement du naturel. L'autonomisation et l'hypostatisation constantes, au cours des siècles, fondent le Mal, agent opérant en la spécieuse et l'ontose, en tant qu'antagoniste fondamental du Bien, engendré par un procès similaire.

131. Une des raisons du succès de la science expérimentale réside en la tentative que les hommes et les femmes, en Occident, effectuèrent en vue d'éliminer une approche de la réalité en fonction du bien et du mal, pour éviter que le réel soit un support de l'un ou de l'autre, ce qui entraîna le bannissement d'une théorisation en fonction des valeurs.

132. La science expérimentale s'est imposée en tant qu'activité de recouvrement par excellence. Son envahissement actuel par l'éthique signale l'échec final de celui-ci, et donc de celle-là.

133. La dissolution de l'ontose au cours du procès de libération-émergence concernant tous les membres de l'espèce aboutira à la dissolution du mal. Cependant il faut que chaque membre tende à devenir réellement une individualité-gemeinwesen, sinon le phénomène, s'opérant dans la séparation, ne pourra pas aboutir à son achèvement.

134. Toute théorisation au sujet de tares cachées, d'une composante d'ombre, de côtés honteux, inavouables, de déterminations bestiales conçues comme des infamies, d'une dimension satanique etc., plus ou moins constitutifs de l'homme, de la femme, est un discours interprétatif de l'ontose qui l'entérine en tant que procès.

135. Il n'y a pas une innocence originelle, une bonté originelle etc., parce que cela implique encore la dynamique ontosique en niant ce qui est réalisé à cause d'elle. Ce qui s'imposera c'est une dynamique naturelle qui ne relève d'aucune morale.

136. On n'a pas à lutter contre le mal qui est toujours placé sur un support bien déterminé, ce qui a conduit à la théorisation de la lutte des classes, entre les générations, au racisme etc. Ainsi il n'y a pas à diaboliser les parents ni à prôner une lutte des enfants contre ceux-ci. Cela inhiberait en particulier toute possibilité de libération-émergence des adultes qui sont devenus parents, en les mettant en présence d'une indécidabilité et d'une confusion : doivent-ils opter pour l'enfant ou pour le parent?

137. L'abandon du procès révolution est l'abandon de la lutte contre, pour, en revanche, favoriser une dissolution, celle du monde de l'ontose en nous et hors de nous, en abandonnant ce monde, et accéder à la perception plénière du phénomène spécio-ontosique qui affecte l'espèce depuis des milliers d'années.

Une dynamique similaire s'effectuera en ce qui concerne les autres formes de lutte contre le capital, contre le monde organisé par lui.

138. Le capital est la représentation-concrétisation de l'ontose et de la spécieuse étant donné qu'il opère pour l'individu

comme pour l'espèce. Il est l'ontose-spéciose devenue sujet, anthropomorphisée, qui détermine la vie des hommes et des femmes. Grâce à lui l'ontose-spéciose devient visible.⁴⁶

139. Le procès de constitution du capital inclue le phénomène de l'aliénation. Tant qu'il y a aliénation il n'y a pas de folie. Mieux, en produisant le capital, l'espèce a constitué un être autre à partir d'elle-même, comme pour se distancier du mal qui la ronge. En revanche, avec la mort potentielle du capital et le développement de la virtualisation, l'espèce tend à se replier sur elle-même, à un solipsisme pour lequel elle a eu d'ailleurs diverses tentations au cours de son devenir. La folie c'est l'ipséisation, la réduction à soi, l'impossibilité de tout devenir. Ce qui est théorisé, en particulier, avec la fin de l'histoire, dans la mesure où elle posée comme la fin du devenir.

140. Ni pardon, ni condamnation — de même que ni idéalisation, ni diabolisation de la nature — mais nécessité de percevoir de façon implacable tout l'invisible, toute l'ontose, tout ce qui a été posé, vécu comme le mal sans réellement le percevoir. La réconciliation également ne s'impose pas, car réconcilier c'est conserver en recouvrant.⁴⁷

Ni sauver, ni rédimmer, mais atteindre notre naturalité, la continuité avec le procès de vie. Ce sera la dissolution de l'ontose et la mise en branle d'un procès de régénération opérant en profondeur pour tout homme, toute femme.

⁴⁶ *Homo sapiens* doit éviter l'excès et la dépression, le capital l'inflation et la déflation, tant qu'il ne s'est pas pleinement autonomisé.

⁴⁷ En ce qui concerne la nature, à la place de se réconcilier, je préfère dire : se remettre en continuité avec elle.

141. Afin de survivre et sousvivre l'espèce humaine, particulièrement en Occident, recourt à une psychologisation généralisée, dénotant par là que l'insécurité initiale, la menace primordiale sont toujours opérantes, et que donc la sortie de la nature n'a pas permis d'accéder à la sécurité, à la protection. Cet échec oblige à voir non seulement l'ontose, mais son insuffisance, le risque de la folie et les dangers de la virtualité.

À partir du saisissement de ce moment singulier une autre dynamique de vie peut se déployer.

142. Toutes les solutions ontosiques (tant sur le plan organique qu'intellectuel) sont, au niveau de l'adulte, des aberrations qui inhibent l'accomplissement de son procès de vie, qui activent son mal être, mais elles furent, à l'origine, les seules aptes à assurer sa survie et sa sousvie (que ce soit à l'état d'embryon, de fœtus, ou de bébé).

143. Le revécu authentique du traumatisme et de ses rejouements, ainsi que le ressenti profond de l'immense souffrance induite, bien positionnée dans le passé et distanciée de ce qui advient, ici et maintenant, peut permettre de désactiver les empreintes et de se libérer. Toutefois si la réalité des rapports entre hommes, femmes, enfants, ne change pas, l'émergence de cet être libéré ne peut pas être confirmée, faisant resurgir la contradiction, et donc le possible de la réaffirmation de l'ontose. La libération-émergence ne peut s'actualiser qu'avec la fin de la millénaire errance de l'espèce, la fin de la spéciose, l'élimination de la société communauté actuelle.

144. L'être libéré est en fait l'être originel, avec son plan de vie, et donc sa dimension Gemeinwesen, qui furent masqués par l'immense souffrance déterminée par la coupure de la continuité. En conséquence, la dynamique de libération-

émergence ne peut pas se réduire à un revécu des traumatismes, à un profond ressenti des émotions aux divers niveaux de l'individu. Elle ne peut être totale et réelle que si l'on se sépare du moment initial fondateur de la souffrance, créateur de l'empreinte de l'attachement et du blocage, et qu'on retrouve la continuité, en nous-mêmes, avec l'être originel, ainsi qu'avec nos semblables, avec tous le procès de vie, et donc avec le cosmos.

La mise en continuité fonde l'émergence.

Février 2002



CES thèses visent à exprimer ce qu'il y a de saillant, d'apparent, dans le comportement de l'homme, de la femme, ontosé (e). Elles ne sont pas exhaustives mais forment un point de départ pour une investigation au sujet de ce comportement se développant en connexion intime avec la mise en branle d'une dynamique de libération-émergence. Elles sont également nécessaires pour pouvoir exposer la dynamique de vie délestée de l'ontose-spéciose, et donc mettre en évidence ce que peut être l'individualité-gemeinwesen. Cet exposé ne peut se déployer qu'en abandonnant ce monde. Ce qui est fondamentalement visé, c'est le procès de vie réel, et donc le devenir ultérieur à l'espèce devenant totalité-gemeinwesen, et celui à l'individualité-gemeinwesen.

Ajout de mars 2007





SCOLIES¹ DE «SURGISSEMENT DE L'ONTOSE»

I

EN ce qui concerne mon étude sur le mouvement psychanalytique je dirai que si Sigmund Freud a utilisé l'interprétation des rêves pour s'escamoter, Carl Gustav Jung utilisa les archétypes, et j'ai comme la sensation qu'il a traité la vie comme un rêve traversé d'images archétypales. Je dois voir. Pour le moment je fais une pause en étudiant le livre de Rudolf Otto, *Le Sacré. L'élément non rationnel dans l'idée de divin et sa relation avec le rationnel*. Le sous-titre est très important, j'y reviendrai. Je t'ai déjà indiqué l'importance que j'accordais à ce livre présent dans ma bibliothèque depuis des an-

- 1 Une scolie est une remarque à propos d'un théorème ou d'une proposition. Ici ce sera à propos d'une thèse. Baruch Spinoza a utilisé de nombreuses scolies dans son livre *Éthique*. Elles lui permettaient de compenser l'extrême rigueur de ses affirmations données sous forme mathématique. Elles étaient le lieu d'émergence de remontées que, dans le reste du texte, l'enveloppe mathématique empêchait de se manifester. Ceci est encore plus vrai pour l'Appendice placé à la fin du livre I. ¶ Les scolies qui suivent sont en fait des extraits de lettres à Flaviano Pizzi, les dates sont signalées à la fin de ceux-ci. Elles concernent les thèses traitant du moment de rupture de la continuité en tant que fondateur du discours mystique. Les notes ont été évidemment ajoutées a posteriori pour rendre le texte publiable et, parfois, plus compréhensible.

nées et que je n'ai pas trouvé en elle. J'ai dû me le faire prêter. Or que me révèle ce livre sinon ce que j'intuitionnais et dont j'avais inconsciemment peur : pour approcher et délimiter ce qui s'est produit lors de la coupure de continuité du fait de la non acceptation de la part de la mère de l'être naturel qu'est son enfant, il faut recourir à la mystique. Plus rigoureusement, ce sont les mystiques qui se sont le plus approchés de cette réalité.

R. Otto parle d'expérience mystique, de dimension psychologique profonde, de la nécessité pour percevoir le sacré de faire appel à un vécu ou a un revécu.

Nous invitons le lecteur à fixer son attention sur un moment où il a ressenti une émotion religieuse profonde et, autant qu'il est possible, exclusivement religieuse. (Otto 1969 : 22)

Il vise, à mon avis, la nécessité d'éliminer toute rationalisation. Cela éveille en moi l'idée d'une écoute, comme s'il s'était branché sur son être originel, naturel qui rencontre ce qu'il nomme le numen, le fondement même du sacré. Il ne semble pas que S. Freud ait connu l'oeuvre de R. Otto parue en 1917, moment d'une remontée à l'échelle planétaire, avec un mouvement qui tendait à se rapprocher de la perception de la scène originelle. Peut-être que comme moi il a eu inconsciemment peur. Lorsqu'il parle de religion, il contourne le sacré dont il ne prend que l'interdit et, sous la suggestion de Romain Rolland, le sentiment océanique qui est en fait la perception de la continuité. Cette oeuvre est donc essentielle pour moi pour comprendre celle de C. G. Jung mais surtout pour compléter mon approche de l'ontose. J'ai lu et je lis ce livre en effectuant un intense revécu avec de puissantes remontées et la réimposition des états hypnoïde et hystéroïde. Je le lis à un moment de maturation de ma compréhension de ce

qui est advenu et à un moment de ma régression vers le moment initial où s'est opérée la coupure. Je suis à la fois ici et maintenant et dans mon plus lointain passé, ce qui me permet de rétablir une continuité et, particulièrement, de voir l'échec, de réaliser qu'il existera toujours, mais que ce fut un échec à un moment donné et que je ne suis pas destiné à toujours le répéter. Si je n'escamote plus, je puis émerger.

J'en viens à la teneur du livre. R. Otto commence par une étude du rationnel et de l'irrationnel. Là, je suis insatisfait. Pour aborder le moment initial, il faut que je sorte de la dualité entre ces deux éléments, du couple qu'ils forment, de la contradiction qu'ils peuvent entretenir. Rationnel et irrationnel sont sur le même plan, ils sont en continuité. Non, ce dont il s'agit c'est de quelque chose de totalement étranger à cela, quelque chose d'éminemment étrange, de totalement autre dont il parlera, et dont S. Freud a intuitionné la réalité à travers sa théorisation de l'*Unheimlich*, c'est ce qui est mystique.

Pour bien te rendre sensible ce que je vais te dire, je dois te faire part d'un revécu que j'ai effectué avant de commencer la lecture du livre de R. Otto. Il s'est imposé après diverses conscientisations et divers incidents dont la perte d'une incisive à la suite d'un choc, ce qui m'a fait revivre l'ébranlement et comprendre que j'escamotais l'échec. La perte de la dent est comme un étalement de la signifiante de l'échec. Mais en quoi réside profondément ce dernier? C'est alors que je me revois bébé en face de ma mère et il n'y a pas continuité. Il y a une fermeture, un enfermement en elle qui la pose en tant que mystère et me rend moi-même mystérieux. Cette fermeture m'interdit. Derrière je sens une présence qui est en fait la naturalité inhibée de ma mère, ce qui renforce le mystère. Mais ce refus me pose dans la dérélition totale. Ce refus provoque

l'effroi, la terreur, en même temps que je suis fasciné par celle qui apparaît de plus en plus comme le vecteur de la continuité dont elle m'éloigne, ce qui la fonde médiatrice. Je te rapporte l'essentiel, de même pour cet autre revécu. Le choc de la non acceptation, de la coupure de la continuité, fait que je perds ma substance, je n'ai plus de consistance, je me liquéfie, je me dissous. Je ne puis vivre que si je prends substance chez ma mère. C'est là que s'opère la mystification : elle me donne la vie, mais c'est la vie ontosée, l'ontose. Si j'accepte cette dernière je serais moi-même accepté. Tout cela s'effectue inconsciemment, dans le non visible. D'où, je suis fasciné par le phénomène et j'ai immensément peur : je vis de sa substance. Si elle disparaît je meurs. Immédiatement j'ai pensé à la transsubstantiation où il y a rejouement : si on ingère l'hostie on incorpore de la substance divine. On est encore avec maman. À partir de là j'ai perçu encore d'autres choses. Mais je me limite là. Je vais faire des citations en les commentant en fonction de mes revécus et de mon investigation théorique. Auparavant je dois noter que R. Otto parle de sentiments — ce qui m'a évoqué Alfred Adler son cadet de 10 ans — et d'idéogrammes opérant à la place de concepts.

Cette catégorie [le sacré, *Nd..A.*] est complexe ; elle comprend un élément, d'une qualité spéciale, qui se soustrait à tout ce que nous avons appelé rationnel, est complètement inaccessible à la compréhension conceptuelle et, en tant que tel, constitue un *arrêton*, quelque chose d'ineffable. Il en est de même du beau, dans un autre domaine. (IDEM : 19)

La dernière phrase introduit un élément de confusion parce qu'ensuite il montrera l'écart énorme entre le domaine de la mystique et celui de l'art, de l'esthétique. J'ai l'impression qu'il écrit vite cela afin de se mettre en règle et qu'on ne lui

dise pas : attention vous oubliez quelque chose. Il manifeste une impatience, expression de l'ontose.

Quelque chose d'ineffable, c'est le *ça* de S. Freud et là il y a d'ailleurs confusion parce que par là il vise à la fois la situation engendrée par le refus de sa mère, l'incompréhensible, et ce à quoi il est réduit. C'est le *ce que* de Ludwig Wittgenstein etc. Mais je puis dire qu'en face de cet élément, René Descartes, lui, se positionne : *je pense donc je suis*. Il dissout le mystère qu'il pouvait être mais il laisse intact celui hors de lui.

R. Otto fait remarquer que dans les religions sémitiques le sacré

possède un nom qui lui est propre, celui de *Qadoch* auquel correspondent *Hagios* et *Sanctus* ou plus exactement *Sacer*. Assurément, dans trois langues, ces mots impliquent l'idée du bien et du bien absolu, considérée au plus haut degré de son développement, et dans sa maturité ; nous les traduisons par « sacré ». Mais ce sacré n'est que le résultat final de la schématisation graduelle et de la saturation éthique d'un sentiment originaire et spécifique. Il est possible que cet élément soit neutre par lui-même à l'égard de ce qui est d'ordre éthique et puisse être examiné par lui-même. Il est hors de doute qu'à l'origine de ce développement toutes ces expressions signifiaient autre chose que ce qui est bon. C'est un point généralement admis aujourd'hui par les exégètes. On reconnaît avec raison une interprétation rationaliste dans le fait de traduire *Qadoch* simplement par bon. (IDEM : 20-21)

Ceci est très important. Il expose sans s'en rendre compte le fait qu'au cours du temps, les hommes et les femmes ont eu tendance à apprivoiser ce qui les avait terrifié, à domestiquer leur souffrance. Cela ne veut absolument pas dire qu'ils ont

domestiqué en vue d'alléger et de maîtriser cette dernière, mais que la domestication a été un support pour un phénomène en acte en eux-mêmes. Elle leur a servi de confirmation dans leur devenir. Ceci a opéré maintes fois au cours du devenir historique. Je vais y revenir.

Il convient donc de trouver un nom pour cet élément pris isolément. Ce nom en fixera le caractère particulier, il permettra de plus d'en saisir et d'en indiquer aussi éventuellement, les formes inférieures ou les phases de développement. Je forme pour cela le mot : *numineux*. Si *lumen* a pu servir à former *lumineux*, de *numen* on peut former *numineux*. (IDEM : 21)

À ce point le traducteur a mis une note indiquant que l'auteur, lui, avait pris pour exemple *omen* et *ominös* qui n'ont pas leur correspondant en français. Mais il ne donne pas la traduction de ces mots : le premier veut dire présage, augure, le second, de mauvais augure. Ce dernier mot existe en anglais dans le sens de mauvais présage, de détestable ! En outre il ne traduit pas le mot numineux (*numinös*), donc il n'en donne pas sa signification, sinon à la fin dans la rubrique : traduction des termes étrangers. Pour *numen*, il est indiqué : « être surnaturel sans représentation plus exacte ». Ceci est important parce que la notion d'être n'apparaît pas clairement dans le cours de l'exposé. Le choix de *omen* ne me paraît pas aléatoire. La notion de présage a un certain lien avec la dimension mystique. Enfin, il ne semble pas qu'il existe un équivalent de *lumen* en allemand. Pourtant il existe une unité de mesure en photométrie, le lumen.

Ensuite il envisage : « Les éléments du numineux » et en premier :

Le « sentiment de l'état de créature »² ou la réaction provoquée dans la conscience par le sentiment de l'objet numineux. (OTTO 1969: 22)

Là, j'éprouve un malaise parce que je ne sais pas quel est le statut de l'objet ; peut-il référer à ce qui est posé devant ce qui, dans ce cas, pourrait être l'être surnaturel, et évoquer la dialectique du sujet et de l'objet qui exprime dans l'ontose les liens entre le je et le tu, entre deux individualités ou bien se pose-t-il en rapport au sujet et évoque-t-il alors la dialectique du sujet et de l'objet en tant que relation de domination et d'esclavage, une dynamique de la manipulation...

Voyons ce que peut être ce sentiment de l'état de créature.

Lorsqu'Abraham ose parler avec Dieu du sort des habitants de Sodome (*Genèse* ; 18, 27) il dit : « J'ai eu la hardiesse de m'entretenir avec Toi, moi qui ne suis que poudre et cendre ». Cette parole d'Abraham est la confession d'un « sentiment de dépendance » qui est quelque chose de plus et en même temps quelque chose d'autre que tous les sentiments de dépendance. ¶ Je cherche un nom pour cette chose et je l'appelle : le *sentiment de l'état de créature*, le sentiment de la créature qui s'abîme dans son propre néant et disparaît devant ce qui est au-dessus de toute créature. (IDEM : 24)

- 2 C'est un sentiment de dépendance totale qui a été décrit par Friedrich Schleiermacher (1768–1834), philosophe et théologien romantique allemand à tendance mystique profonde, que R. Otto cite de façon précise. La phase de crise intense que traversa l'Europe occidentale à la fin du XVIIIe siècle favorisa l'émergence de la dimension mystique refoulée, c'est-à-dire, en réalité, la remontée du vécu de la répression subie durant les premiers jours de la vie. On l'a signalé, quelque chose de similaire s'est produit en 1848, en 1917, au cours du mouvement de Mai-Juin 1968. (note de mai 2000)

La *créature* rejoue une scène antérieure avec une distorsion : ce n'est pas elle qui s'abîme volontairement, elle y est contrainte du fait de la rupture de continuité. C'est quelque chose qui se passe en elle, à son corps défendant. Je pense inévitablement au sentiment d'infériorité d'Alfred Adler. Lui, aussi, fait porter au bébé, à l'enfant, ce qui lui est imposé du fait d'un refus non conscient de la part de la mère. Ce qui est essentiel ajoute R. Otto, c'est

l'effacement et l'anéantissement de la créature qui s'abîme devant une puissance souveraine en tant que telle, mais devant une puissance souveraine telle que celle-là. (IDEM)

En face de la créature il n'est pas mentionné un être surnaturel, un créateur, mais une puissance. Cela exprime une confusion, celle-là même que R. Otto vécut lors du moment fondamental de la coupure de la continuité qui pour lui se signale comme une rencontre avec le numineux qui implique un numen. Ce qui suit, la fin du paragraphe, exprime bien la confusion inhérente à ce moment. « Dire ce qu'exprime ici l'expression « telle que celle-là », définir cette qualité de l'objet est précisément impossible ». Lorsqu'il y a confusion on ne peut rien préciser, ni interpréter comme l'aurait voulu S. Freud. Il faut s'ouvrir à cette confusion, qui est perçue comme un irrationnel, ce qui est une façon de diminuer l'impact qu'elle a sur nous, pour pouvoir accéder à l'être naturel, originel, et par là à la continuité en se rendant compte de ce qui l'a interrompue, non pour l'escamoter, mais pour la reconnaître en tant que phénomène advenu en nous. À partir de ce moment-là on n'aura plus besoin de rejouer. Dans tous les cas ce qui est important c'est qu'il y ait acceptation de cet élément irrationnel et R. Otto a raison de refuser de l'éliminer de même qu'il a raison quand il affirme que la force de la reli-

gion ne réside pas dans sa dimension rationnelle, mais dans le fait qu'elle est capable de conserver cet élément irrationnel. Les philosophes, particulièrement les rationalistes, ont en fait contribué à un dépouillement en visant à éliminer ce dernier. Dès lors hommes et femmes dans la mesure où ils opèrent dans cette dynamique durent chercher un autre support pour revivre ce moment là.

Le sentiment de l'état de créature n'est au contraire qu'un élément subjectif concomitant, un effet ; il est pour ainsi dire l'ombre d'un sentiment, celui de « l'effroi » qui, sans aucun doute, se rapporte d'emblée et directement à un objet existant en dehors de moi. Cet objet, c'est précisément l'objet numineux. (IDEM : 25)

Là encore on sent une réticence à dire ce qui est en dehors du moi. Parler d'objet cela permet de rester dans l'indéfini et me signale, à moi, la peur de voir de l'auteur, c'est-à-dire la peur d'identifier cet objet, de le déterminer, de le nommer. Tout au plus parvient-il à le qualifier.

Considérons ce qu'il y a de plus intime et de plus profond dans toute émotion religieuse intense qui est autre chose encore que foi ou salut, confiance ou amour [...] poursuivons notre recherche en nous efforçant de le percevoir par la sympathie [...] cherchons-le dans les transports de piété et dans les puissantes expressions des émotions qui l'accompagnent [...] une seule expression se présente à nous pour exprimer la chose ; c'est le sentiment du *mysterium tremendum*, du mystère qui fait frissonner. (IDEM : 28)

Il en est encore au même moment en face de sa mère. Il analyse ensuite

l'effroi mystique » : pour cela il parle de la « frayeur de dieu — répandue par Jahvéh — semblable au *deima pa-*

nicon (la frayeur panique) des grecs. [...] C'est là une frayeur pleine d'une horreur interne qu'aucune chose créée, même la plus menaçante et la plus puissante, ne peut inspirer. Elle a quelque chose de spectral. (IDEM : 29)

De cette « terreur », sous sa forme brute, qui a apparu à l'origine comme le sentiment de quelque chose de

sinistre et qui a surgi comme une étrange nouveauté dans l'âme de l'humanité primitive procède tout le développement historique de la religion. (IDEM : 30)

Là il y a escamotage des phases antérieures à la religion. Celle-ci reprend, dans une rationalisation qui apparaît comme une opération d'apprivoisement, ce moment mystique où quelque chose de totalement étranger se manifeste. Mais il a raison de dire :

Faute de reconnaître là le facteur premier, qualitativement original et irréductible, et le ressort intime de toute l'évolution historique de la religion, toutes les explications animistes, magiques et sociologiques de la genèse de la religion s'égarèrent d'emblée et passent à côté du vrai problème. (IDEM : 31)

On a raison si on affirme également que la religion se greffe sur ce phénomène qui auparavant est exprimé dans la magie, le chamanisme etc., encore une fois, qu'elle opère une rationalisation de telle sorte qu'elle est constituée par deux éléments : rationnel et irrationnel. Et de nouveau il a raison de dire que si on élimine le deuxième moment on détruit la religion. Celle-ci tient parce qu'elle se *relie* à quelque chose qui est antérieur à elle. Il en est de même en ce qui concerne le désir de communauté. Autre chose : il est faux de parler d'un *Homo religiosus* comme d'un invariant, mais il est juste d'affirmer la dimension mystique de *Homo sapiens* par suite du

déploiement de la répression parentale et de l'ontose qui lui est consécutive, et qui introduit dans le devenir de celui-ci un inconnu irréductible, un inconnaissable. La recherche de l'arbre de la connaissance indique qu'un élément inconnu s'est immiscé dans le procès de vie de l'homme, de la femme. Ils sont chassés du paradis parce qu'ils veulent saisir en quoi il consiste, percevoir l'ontose et, de ce fait, ne plus dépendre d'un dieu etc. On peut revisiter le mythe.

Ce qui suit est vraiment exceptionnel.

Luther affirme que l'homme naturel ne peut avoir la crainte de Dieu. Cette affirmation est parfaitement juste au point de vue psychologique. On peut même ajouter que l'homme naturel est incapable de frémir d'horreur au sens propre du mot. (IDEM)

L'homme, la femme, non domestiqué (e) n'a pas besoin d'un dieu comme vecteur de sa crainte, de son frémissement d'horreur, parce qu'il, elle, n'est pas habité (e) par une terreur advenue originellement. La dimension réelle s'affirme ici. Dieu est une nécessité pour voir quelque chose d'invisible en nous. Il ajoute à la même page : « Le sentiment d'horreur n'est pas la crainte naturelle ordinaire... ». En note il insiste sur « le caractère absolument particulier de la terreur sacrée et la différence qualitative qui la sépare de tous les sentiments « naturels » ».

Ensuite il expose encore ce que j'appelle la dynamique d'apprivoisement qui est une forme de refoulement, et indique ce qu'on peut considérer comme un phénomène de remontée.

Mais alors même qu'il est parvenu à une expression plus noble et plus pure, ses émotions primitives peuvent toujours surgir spontanément dans l'âme et se faire de nouveau sentir. C'est ce qu'atteste la puissance et l'attrait du

sentiment d'horreur qu'excitent encore, même chez les hommes de haute culture, les histoires d'apparitions et de fantômes. (IDEM : 33)

La littérature fantastique et les films d'horreur confirment amplement le dire de R. Otto.

Le frisson d'horreur reparaît sous la forme infiniment plus noble du saisissement qui rend l'âme muette et la fait trembler jusque dans ses dernières profondeurs. (IDEM)

Il décrit encore le même phénomène originel.

Ici le saisissement ne nous déconcerte plus, mais il conserve sa puissance indicible, par laquelle il s'empare de nous. Il reste effroi mystique et provoque dans la conscience, comme réaction, le « sentiment de l'état de créature » que nous avons décrit, le sentiment de notre néant, de notre effacement devant l'objet, dont nous avons pressenti, dans la « terreur », le caractère terrifiant et la grandeur. L'élément qui excite la terreur numineuse (*pavor sacer*) peut être désigné sous le nom d'un « attribut » du *numen*. [...] C'est l'*orgé*, la colère de Jahvéh, qui reparaît dans le Nouveau Testament comme l'*orgé théou*. (IDEM : 34)

Et en note il remarque que

ce n'est pas un état de la conscience intime mais c'est réellement le sentiment d'une réalité objective, qui forme le « premier élément » de la religion.

En termes psychanalytiques cela veut dire que ce n'est pas le fantasme qui est déterminant, mais le traumatisme externe, provenant de l'extérieur.

Cette *ira* n'est autre chose, en effet, que le *tremendum* lui-même, qui, n'étant en aucune façon rationnel, se fait saisir et s'exprime ici naïvement par analogie avec un

terme emprunté au domaine naturel, à la vie spirituelle de l'homme. (IDEM : 35)

Il y aurait à préciser en quoi la vie spirituelle relève du domaine naturel.

À côté de la « colère » ou du « courroux » de Jahvéh se place une expression analogue : le « zèle de Jahvéh ». (IDEM : 36)

Mais affirmer la colère ou le courroux est déjà une rationalisation-interprétation. En fait la mère est une énigme, un mystère et pour expliquer le fait qu'elle ne soit pas en continuité on utilise des éléments vécus a posteriori comme la colère ou le courroux qui en se manifestant, manifestent en même temps un refus. Cela n'implique nullement que la mère ait été en colère. Seulement quand elle le fut elle confirma le refus antérieurement infligé. Donc la colère est une interprétation qui empêche de percevoir un vécu initial.

Ce que nous avons dit jusqu'ici du *tremendum* peut se résumer dans l'idéogramme de « l'inaccessibilité absolue ». (Idem.)

Le thème de la femme inaccessible — donc de la mère — est très fréquent. Pour rejouer l'inaccessibilité il faudra que l'homme se déprécie et idéalise la femme, la porte au pinacle. Le complémentaire est : s'il accède à cette femme elle pourra lui permettre d'advenir à lui-même. On retrouve cela dans le thème de l'éternel féminin de J. W. Goethe.³ R. Otto poursuit :

On sent immédiatement que, pour épuiser complètement le contenu de *tremendum*, il faut ajouter à l'inacces-

3 Ceci concerne évidemment le comportement de l'homme. La femme opère dans une dynamique plus complexe (note de mai 2000).

sibilité un autre élément, celui de puissance, de force, de prépondérance, de prépondérance absolue. Nous choisissons, pour exprimer la chose, le nom de « *majestas* ». (R. OTTO 1969 : 36)

L'élément du *tremendum* trouve une expression qui nous paraît plus adéquate dans la formule : « *tremenda majestas* ». L'élément de la *majestas* peut rester vivant quand le premier, celui de l'inaccessibilité, s'efface et s'éteint, comme cela peut arriver, par exemple, dans le mysticisme. (IDEM : 37)

Pour que s'efface l'inaccessibilité, les mystiques prônent une abolition de la séparation intérieur-extérieur, ce qui va leur permettre de fusionner avec maman. C'est à dessein que je suis allé directement à la mère parce que pour moi cette thématique de l'intérieur-extérieur relève de l'ontose. Il s'agit de rétablir la continuité entre ce qui est moi et ce qui m'entoure, sinon on en est toujours à la communauté despotique, à la négation de l'individualité, à l'omnipotence absorbante de maman. Dieu dans sa miséricorde peut descendre à venir vers sa créature !! C'est par rapport à la *majestas* que s'élabore « le sentiment de l'état de créature ». « Ce sentiment numineux forme pour ainsi dire la matière brute de l'humilité religieuse » (IDEM). À mon avis il y a là une confusion. Je pense qu'il aurait fallu écrire : le sentiment induit par le numineux. Ce dernier ne peut pas être des deux côtés. R. Otto l'a précédemment affirmé : c'est la rencontre avec le numineux qui engendre des sentiments non naturels.

Le contraste de la *majestas* et de la conscience de n'être « que poudre et que cendre » [...] conduit plus tôt d'une part à l'« annihilation » du moi, et d'autre part à l'affirmation de l'absolue et unique réalité du transcendant ; c'est là le propre de certaines formes du mysticisme.

Dans ces tendances mystiques apparaît, comme un de leurs traits essentiels, une dépréciation caractéristique du moi. [...] Une telle dépréciation implique l'obligation de la faire valoir en pratique, de repousser la vaine illusion de l'individualité et d'annihiler ainsi le moi. Elle conduit d'autre part à considérer l'objet transcendant corrélatif comme absolument supérieur, à voir en lui l'objet qui possède la plénitude de l'être, l'objet suprême en face duquel le moi prend conscience de son néant. (IDEM : 38)

Enfin nous voyons apparaître la notion d'être qui curieusement s'élabore à partir de celle d'objet. Il est l'objet suprême. Ceci traduit la confusion induite par la rupture de continuité et l'impossibilité où est le bébé de pouvoir percevoir que la cause du mal où il se trouve réside dans le comportement de sa mère. C'est un quelque chose qui agit sur le phénomène continu qui l'unit à elle et le perturbe. Il poursuit « « Moi je ne suis rien, toi tu es tout ! » Il ne s'agit pas ici d'une relation de cause à effet ». Comme A. Adler il nie la causalité.

Ce n'est pas un sentiment de dépendance absolue (de moi-même en tant qu'effet) [ce à quoi il ajoute en note : « Ceci impliquerait précisément la réalité du moi » *N.d.A.*], c'est un sentiment de souveraineté absolue (de l'objet en tant que puissance souveraine), qui forme le point de départ de la spéculation, celle-ci opérant au moyen de termes ontologiques, transforme la plénitude de « puissance » du *tremendum* en plénitude « d'être ».

Cela apparaît comme la révélation d'une donnée : la réalité simultanée du *je ne suis rien* et du *toi tu es tout* et l'on peut concevoir un phénomène d'induction : l'existence de l'objet suprême, du tout, induit celle du je ne suis rien, l'évanescence du sujet. L'être apparaît a posteriori. On a affaire à un vécu in-

tense où l'émotion est énorme et où le procès de conscientisation est bloqué. En conséquence c'est a posteriori que la personne interprète et construit l'événement à partir de ce qu'elle a acquis. C'est ce qui est ressenti comme souveraineté absolue, comme puissance qui met l'individu dans la situation de se percevoir une créature qui spéculé, c'est-à-dire cherche à comprendre ce qui lui est advenu, ce qui lui permet de transmuter ce qui l'a bloqué, inhibé, annihilé, rempli d'effroi, en un être. Celui-ci apparaît comme un a posteriori et d'entrée caractérisé par son aseité : il a la toute puissance, et n'est pas déterminé. Il a la toute puissance du continu. Je reviendrai là-dessus, pour le moment je veux signaler que R. Otto décrit, expose ce qui advient lors de la rupture de la continuité : l'immense confusion qu'elle détermine. La causalité est là et elle opère également en ce sens que la confusion engendre la quête fondamentale de ce qui est advenu, la quête des origines. La spéculation à divers niveaux chez les divers individus se poursuit toute la vie pour certains, jusqu'à la maturité pour d'autres ou même avant, à partir du moment où ils ont eu accès à une représentation qui les rassure. Cependant toute représentation est susceptible d'être modifiée à cause du vécu de l'individu où il peut se retrouver dans des traumatismes qui réactivent celui originel. En outre tout le devenir social influe sur elle. On doit noter également qu'on passe d'une émotion à un sentiment puis à une théorisation qui ne peut pas réellement utiliser des concepts mais des idéogrammes. Or qu'est ce qui s'opère en réalité? Les mystiques ont essayé d'approcher le plus possible du moment initial pour savoir qu'est-ce qui était advenu. Les scientifiques actuellement cherchent à se rapprocher le plus possible de l'instant où s'effectua le Big Bang. Je crois qu'ils en sont à dix puissance moins quarante trois secondes après celui-ci. Le Big Bang est le vec-

teur pour revivre le moment singulier qu'ils ont subi sans pouvoir connaître. J'insiste sur la dimension inconsciente et sur la confusion. Il faut revivre celle-ci en tant que telle, et ne pas rationaliser pour conscientiser a posteriori ce qui serait une profonde distorsion. C'est alors, de la connaissance de cette confusion en tant que telle que pourra émerger la perception de l'être originel et de la mère, et que s'imposera alors pleinement la rupture de continuité. C'est spéciogénétiquement, à partir du moment où la séparation d'avec le reste de la nature atteint un certain degré, fondant la répression parentale, et ontogéniquement, l'ontose de la mère, que le phénomène opère. D'ailleurs on peut penser que tant que la séparation d'avec la nature n'atteint pas ce degré, la répression n'atteint pas un niveau tel qu'elle puisse provoquer un traumatisme déterminant mais un profond malaise, déjà une confusion que l'individu traîne ensuite toute sa vie. En revanche quand ce niveau est dépassé bien qu'il y ait toujours confusion au moment où le traumatisme s'impose, il y a induction d'une clarification : la séparation s'impose. Ce sont les divers rejouements au cours du temps qui permettent une élaboration a posteriori toujours plus précise, même si c'est dans la mystification. L'humanité rejoue la catastrophe et les horreurs, ce qui lui permet d'accéder enfin à la perception du moment initial. Nous voyons s'opérer cet accès à l'aide de divers supports, ainsi celui de l'astrophysique.

Ce thème de la créature me fait penser au texte de K. Marx que j'ai cité et commenté.⁴ Peut-être n'ai-je pas assez insisté sur le phénomène de réduction qu'il subit. Je pense à cela du fait de la remarque de R. Otto.

4 Cf. *Invariance*, série V, n° 2, pp. 36 sqq.

Cette expression [le « sentiment de l'état de créature », *N.d.A.*] ne signifie pas ici « le sentiment d'avoir été créé », mais « le sentiment de n'être qu'une créature », en d'autres termes, le sentiment de l'insignifiance de tout ce qui est créature devant la « *majestas* » de ce qui est au-dessus de toute créature. (OTTO, *Le Sacré*, pp. 39–40.)

L'être originel advient en participant à la toute puissance du continu de la totalité. Brusquement celle-ci est brisée. Dès lors il est réduit. À quoi, c'est difficile à exprimer parce que ce qui est perçu en premier c'est cette réduction. Du fait de son inachèvement, il a un besoin intense de ce dont il a été coupé qui, dès lors s'enfle en quelque sorte de la toute puissance du continu et devient dans la représentation ultérieure souveraineté, *majestas*, être absolu etc. (l'être est déjà un absolu, quelque chose qui a été abstraisé). Mais pour survivre, l'être advenant peut compenser, et la compensation la plus grande est de s'enfler de la puissance du continuum pour ainsi dire en amont de la rupture et d'affirmer une toute puissance. C'est ce qui s'est opéré de façon expressive chez divers hérétiques : ils deviennent à l'égal de dieu : façon mystifiée de rétablir la continuité parce qu'en fait il n'y a pas élimination de ce qui apparaît comme la dépendance absolue : ils sont comme ce qui les a réduit.

Le sentiment du *tremendum* et de la *majestas* impliquent enfin une troisième élément que j'appellerais l'*énergie* du numineux. Il se fait sentir d'une manière particulièrement vive dans l'*orgé* ; c'est à lui que se rapportent les expressions symboliques de vie, de passion, de sensibilité, de volonté, de force, de mouvement, d'excitation, d'activité, d'impulsion. (IDEM : 41)

Ici aussi le processus d'apprivoisement s'est opéré. Cela se voit particulièrement bien en ce qui concerne le stade religieux du phénomène, avec l'évolution de la religion hébraïque qui se présente comme un apprivoisement de la colère de dieu. D'ailleurs ce que dit R. Otto tout de suite après :

Ces traits se retrouvent, essentiellement identiques depuis les degrés du démonisme jusqu'à l'idée du Dieu « vivant ». Ils forment dans le *numen*, l'élément dont l'expérience met l'âme humaine en état d'activité, excite le « zèle », provoque la tension et l'énergie prodigieuse dont l'homme fait preuve soit dans l'ascétisme, soit dans la lutte ardente contre le monde et la chair [il y a une tendance à poser la chair comme un monde qui nous enveloppe et qu'on doit abandonner, et le monde comme une chair, *N.d.A.*], soit dans les actes de la vie héroïque dans lesquels l'excitation se fait jour.

L'ascétisme est affirmation de la vacuité de la créature. Je me dépouille de tout pour que tu puisses te reconnaître dans ta magnificence, parce que le posé même de ma nullité est une exaltation de ta puissance. Mais si tu me reconnais alors j'existe et je sors de ma nullité, par transsubstantiation, par transénergisation, j'accède à la magnificence, à la totalité. La « lutte ardente » évoque tout le protestantisme. Quoi qu'il en soit, tout est déterminé par la modalité du vécu du moment traumatique et par les divers moments qui ont confirmé cette modalité en fondant les empreintes. Il y a une confusion, une non explicitation : comment la colère, expression du numen, peut engendrer toutes ces modalités de comportement ? La rationalisation c'est de la poser en tant qu'énergie.

L'« *omnipotentia Dei* » affirmée par Luther dans le *De servo arbitrio* n'est autre chose que la synthèse de la *majestas*, en tant que souveraineté absolue, et de l'« éner-

gie » en tant que force du Dieu qui ne connaît ni obstacle ni repos, qui agit et subjugue, du Dieu « vivant ». Dans le mysticisme aussi cet élément d'énergie apparaît dans sa puissante vitalité, tout au moins dans le mysticisme « volontariste », celui de l'amour. Il se retrouve, sous une forme particulièrement frappante, dans l'ardeur dévorante et l'impétuosité de l'amour dont le mystique peut à peine supporter l'approche ; écrasé par cette puissance, il en demande l'atténuation, afin de ne pas mourir. Par son impétuosité, cet « amour » ressemble encore sensiblement à l'*orgé* qui elle aussi dévore et brûle ; c'est la même énergie, mais dirigée dans un autre sens. « L'amour, dit un mystique, n'est autre chose qu'une colère éteinte ». (pp. 42-43, note)

Ici il s'agit de l'énergie qui s'accumule dans l'être advenant du fait de la non continuité, énergie qui brûle. D'où la nécessité de transférer cette énergie sur un support. Le premier c'est la mère elle-même qui devient objet d'amour. Celui-ci est la forme réduite de la continuité, et l'essai de la rétablir.

Ensuite il en revient au mystère qu'il va analyser et là il va se rapprocher encore plus de la réalité fondatrice. Tout d'abord une remarque : « Le « mystère » devient facilement et de soi-même « terrible » » (IDEM : 44). En soi-même le mystère est une menace, il est la forme d'expression de la menace inconnue, non clairement dévoilée. Il est en même temps ce qui permet de la penser et de la cerner car c'est ce qui l'enferme, de même qu'il m'enferme dans la recherche du secret de la menace.

Le *mysterium*, abstraction faite de l'élément du *tremendum*, peut être défini avec plus de précision le *mirum* ou le *mirabile*. Le mirum en tant que tel, n'est pas encore l'admirandum. Il le devient lorsque viennent s'y ajouter les éléments du *fascinans* et de l'*augustum* dont nous au-

rons à parler plus loin. L'émotion correspondante n'est pas encore l'admiration, mais seulement l'étonnement. L'étonnement, au sens propre du mot, est un état d'âme qui tout d'abord appartient exclusivement au domaine du numineux et qui ne passe que sous une forme estompée et généralisée dans d'autres domaines où il devient la surprise. (IDEM : 45)

En fait il s'agit d'une seule et même émotion qui au cours du temps est apprivoisée et est donc désignée selon la modalité où elle est perçue. J'ajoute que dans un premier devenir il y a apprivoisement, puis il y a domestication où la créature tend alors à devenir le souverain. Mais la domestication induit une séparation encore plus importante de la nature. D'où le traumatisme est accru, mais l'espèce a entre temps produit un plus grand nombre de supports pour y transférer ses troubles. C'est ce qui devient extrêmement perceptible de nos jours.

Je suis amené à citer intégralement le paragraphe suivant du fait de l'introduction d'une notion qui aura une importance considérable.

Si nous cherchons une expression pour traduire [ici, c'est parfaitement juste on essaie constamment de traduire quelque chose qui nous est étranger, *N.d.A.*] la réaction psychique spéciale provoquée par le *mirum*, nous ne trouvons d'abord, ici encore, qu'un nom qui se rapporte à un état de conscience « naturel » et qui pour cette raison n'a qu'une valeur analogique, c'est, à peu près, « stupor ». *Stupor* est nettement différent de *tremor* et signifie l'étonnement qui paralyse, l'état de l'homme qui reste « bouche bée », absolument interdit ». Voilà le mot essentiel : interdit. C'est ce qu'il aurait dû indiquer en premier. Lors de la coupure de la continuité, nous sommes paralysés, interdit, et l'autre domaine de la continuité dont nous sommes séparés nous apparaît inter-

dit. Là se fonde l'interdit fondamental : celui de la continuité. Au fur et à mesure que nous sortons de la paralysie, avec la sensation qu'on aurait pu disparaître, nié, l'intensité de l'émotion diminue et le sentiment la traduisant évolue. Sur le plan cognitif, ultérieurement, cela constituera la base du phénomène d'approvisionnement. ¶ *Mysterium* au sens général et affaibli du mot, signifie seulement, à première vue, quelque chose de secret comme l'est ce qui nous est étranger, l'incompris et l'inexpliqué. [...] Mais cette réalité, le mystérieux au sens religieux, le vrai *mirum*, c'est, pour employer le terme qui en est l'expression la plus exacte, le « tout autre » (*thateron*, l'*anyad*, l'*alienum*), ce qui nous est étranger et nous déconcerte, ce qui est absolument en dehors du domaine des choses habituelles, comprises, bien connues et partant « familières » ; c'est ce qui s'oppose à cet ordre de choses et, par là même, nous remplit de cet étonnement qui paralyse. (IDEM : 46)

Je pense irrésistiblement à l'*Unheimlich* de S. Freud que j'analyse dans le n° 3. Il a désigné ce qu'il a rejoué, non ce qui a fondé son jeu, ce qui est le vécu originel. Escamotage ! Donc la coupure fonde le tout autre et l'interdit d'accéder à l'autre. En même temps se pose : qu'est-ce que ce totalement autre par rapport à la naturalité ? C'est l'ontose. Mais ceci est l'invisible, l'inexprimable, l'ineffable etc. Dit ainsi cela conserve encore une dimension mystérieuse. Il faut affirmer : c'est l'ontose de la mère. D'où vient ce totalement étranger, cette ontose de la mère ? De l'adoption d'une dynamique non naturelle dérivant de la séparation du reste de la nature. En conséquence l'ontose de la mère dérive de celle de la sienne propre etc. Donc, adulte, je vais voir ce mécanisme, ce procès, et c'est de lui dont je dois me séparer, me libérer pour récupérer les possibles inclus dans le fait que je suis une

affirmation du procès de vie, de la continuité. Donc grâce au double mouvement de libération et de récupération peut s'imposer l'émergence de l'être originel en coalescence, puis en continuité, avec l'être voulant enrayer la discontinuité avec la nature. Ici, une importante remarque s'impose : la peur du tout autre, de l'ontose, conduit à l'ipséisation, c'est-à-dire à n'être que soi : la folie.

L'objet réellement mystérieux est insaisissable et inconcevable non seulement parce que ma connaissance relative à cet objet a des limites déterminées et infranchissables, mais parce qu'ici je me heurte à quelque chose de « tout autre », à une réalité qui, par sa nature et son essence, est incommensurable et devant laquelle je recule saisi de stupeur. (IDEM : 48)

Ici il cite un passage des *Confessions* de St. Augustin qu'il faut que je retrouve.

[...] l'objet numineux s'oppose non seulement à tout ce qui est habituel et bien connu, c'est-à-dire en dernière analyse à la « nature » en général ; il ne passe pas seulement dans le domaine du « surnaturel », il finit par s'opposer au « monde » lui-même et s'élève à la hauteur du « transcendant ». (IDEM : 49)

Ensuite il note que surnaturel et transcendant qui apparaissent en tant que prédicats positifs sont, en fait, à l'origine, négatifs servant à désigner ce qui n'est pas naturel. Autrement dit cela part de l'être advenant. Ensuite c'est l'objet qui devient déterminant et fonde la positivité. Dieu fonde tout. Toutefois avec la théologie négative, il semble qu'on retourne au pôle créature comme étant déterminant.

L'*epekeia* (« l'au-delà ») du mysticisme n'est aussi que l'exaltation et l'hypertension des éléments non-ration-

nels qui se trouvent dans la religion elle-même. (IDEM : 50)

L'au-delà c'est ce qui est après la coupure. Ce qu'il y a après la mort est une affirmation support pour désigner ce qu'il peut y avoir au-delà de la coupure.

L'accentuation des oppositions dont il parle ensuite est un essai de mieux percevoir ce qui est advenu, c'est grossir afin de voir, opération qu'on fait avec un microscope.

Ce qui est vrai de l'étrange *nihil* de nos mystiques l'est également du *sûnyata*, du « vide » et de la « vacuité » dont parlent les mystiques bouddhistes. (IDEM)

Le *sûnyam* est le *mirum* absolu, élevé au « paradoxe » et à « l'antinomie ». [...] L'élément du numineux que nous appelons le mystère passe, au cours du développement de presque toutes les religions historiques, par une évolution interne qui renforce son caractère de *mirum* et l'élève à une puissance qui le met toujours plus en relief. On peut distinguer ici trois degrés : celui du surprenant pur et simple, celui du paradoxe et celui de l'antinomie. (IDEM : 51)

En fait c'est l'évolution du mode d'appréhension de la relation de la *créature* au *mirum* dont il s'agit. C'est un perfectionnement de la saisie, mais le dernier degré n'élimine pas les deux autres, au contraire il les intègre par un processus de dépassement, *Aufhebung*.

Le mysticisme est dans son essence et avant tout une théologie du *mirum*, du « tout autre ». C'est pourquoi il devient souvent, comme chez Maître Eckhart, une théologie de l'inouï, du nouveau et du rare, ou comme dans le mysticisme du Mahâyana, une science du paradoxe et des antinomies, et en général un assaut livré à la

logique naturelle contre laquelle il fait valoir la logique de la *coincidentia oppositorum*. (IDEM : 52)

Là il nous évoque évidemment Nicolas de Cues. Or la postérité de celui-ci est importante puisqu'elle nous conduit à G. W. F. Hegel, à K. Marx.

Le contenu qualitatif du numineux dont le mystère est la forme, est d'une part l'élément répulsif que nous avons déjà analysé, le *tremendum* auquel se rattache la *majestas*. D'autre part, c'est en même temps quelque chose qui exerce un attrait particulier, qui captive, *fascine* et forme l'élément répulsif du *tremendum* une étrange harmonie des contrastes. (IDEM : 57)

Qui est le support de cette étrange harmonie sinon la mère.

À côté de l'élément troublant apparaît quelque chose qui séduit, entraîne, ravit étrangement, qui croît en intensité jusqu'à produire le déliré et l'ivresse ; c'est l'élément dionysiaque de l'action du *numen*. nous l'appellerons le « fascinant » (IDEM : 58).

Je pense qu'on peut trouver également l'élément apollinien ; à voir.

Il est sans doute possible et même vraisemblable, que le sentiment religieux, dans les premières phases de son développement, ait apparu uniquement par un de ses pôles, sous l'aspect d'une *répulsion*, et ait pris forme, tout d'abord, comme terreur démoniaque. Cette hypothèse s'appuie, par exemple, sur le fait que, dans les phases du développement ultérieur encore, le mot qui exprime l'action de « rendre hommage à la divinité » signifie proprement « réconcilier, apaiser la divinité ». Tel est, en sanscrit, *ârûdh*. (IDEM : 59)

D'où aussi les thèmes de l'*apaiteisthai* et de l'*apotropein* : détourner par des prières et détourner avec, j'ajouterai, l'idée

d'éloigner. Ce qui apparaît important c'est la notion de détournement. Ensuite il parle d'un désir du numineux.

Ce désir se manifeste non seulement sous les formes du culte « rationnel », mais dans ces étranges pratiques « sacramentelles », ces rites et ces méthodes de communion par lesquelles l'homme cherche à prendre possession du numineux. (IDEM)

Là encore la relation à la mère s'impose. Et ce qui suit à la même page le confirme :

Au moyen d'une quantité d'actes étranges et de formes fantaisistes de médiation, l'homme religieux cherche à se rendre maître de la réalité mystérieuse elle-même, à s'en pénétrer et jusqu'à s'identifier avec elle [plus précisément ici à se fondre en elle, pour retrouver pleinement la continuité *N.d.A.*].

Il parle ensuite de l'identification magique et de la possession chamanique. À propos des états de possession numineuse il remarque :

Ici intervient un processus de développement, de purification et de maturation de l'expérience. Il parvient à son terme dans les états sublimes qui sont atteints quand l'expérience qui consiste à « être dans l'esprit » se réalise dans toute sa pureté et quand le mysticisme revêt ses formes les plus nobles. (Idem. p. 60)

Les générations successives par leur apport purifient, affinent, ou bien, à la suite de traumatismes qui réactivent celui initial, comme par exemple celui provoqué par le déploiement du phénomène de la valeur, il y a renforcement et comme une régression à la forme originelle qui signale qu'hommes et femmes se sont à nouveau rapprochés de la réalité originelle et qu'ils doivent soit voir, soit recommencer à apprivoiser, à domestiquer.

Il signale aussi un phénomène dérivé mais très important : la béatitude en rapport à la possession. « Elle procure une paix qui surpasse toute raison. La langue ne peut l'exprimer qu'en balbutiant ». (IDEM) On ne peut pas écarter l'idée qu'à travers diverses pratiques, il puisse y avoir accession plus ou moins longue à la perception-participation à la continuité. D'où le caractère fascinant de ces pratiques et leur nocivité parce qu'en fait elles empêchent d'accéder à la réalité originelle. Or c'est à partir de là que la continuité peut être retrouvée.

Ensuite il parle de la quiétude, *hesychia*, ou de ravissement. Celle-ci renvoie évidemment à l'hésychiasme. Puis une remarque déterminante :

Ce fait atteste en même temps qu'au-dessus et au-delà de notre être rationnel, il y a caché au fond de notre nature, un élément dernier et suprême qui ne trouve pas satisfaction dans l'assouvissement et l'apaisement des besoins répondant aux tendances et aux exigences de notre vie physique, psychique et spirituelle. Les mystiques l'ont appelé le « tréfonds de l'âme ». (IDEM : 64)

Donc quelque chose qui est en rapport avec le numen, avec le moment où il y a eu coupure. Cet élément caché est l'être originel, naturel, qui ne peut pas être satisfait par le rationnel qui est simplement un baume, ni par l'irrationnel qui confirme la source de sa souffrance. Il ne pourrait être satisfait que s'il pouvait émerger, ce qui implique qu'il serait reconnu, ce qui implique à son tour de percevoir la souffrance originelle engendrée par la coupure, et donc d'avoir accès à l'ontose en rapport à la dynamique de répression. Dès lors la magie de l'événement, sa mystique, peut être levée, l'interdit aboli, et l'individualité-Gemeinwesen peut se déployer.

Un mot singulièrement difficile à traduire, une notion difficile à saisir dans ses aspects étrangement divers, est le *deinos* des Grecs. (IDEM : 69)

Il cite en grec un vers de Sophocle qu'il traduit ainsi : « Nombreuses sont les choses énormes (*deina*), mais rien n'est plus énorme que l'homme ». Si je me rappelle bien *dinosaure* vient de *deinos* = énorme, hors norme, comme R. Otto l'explique ensuite et que je trouve maintenant évident. Donc les dinosaures sont un support pour l'espèce afin de se dire et s'interroger : pourquoi suis-je hors norme? Qu'on pourrait traduire hors nature, hors l'ordre des choses, hors du cosmos. D'où la fascination de ces animaux disparus, comme semble avoir disparu le moment fondateur de la mise hors norme, hors nature.

Si l'on pénètre par le sentiment le sens fondamental du mot, il pourrait servir à exprimer assez exactement le numineux dans ses éléments du *mysterium*, du *tremendum*, de la *majestas*, de l'*augustum* et de l'*energicum* (le *fasci-nans* même y compris). (IDEM : 70)

C'est tout à fait logique puisqu'il exprime le totalement étranger, le hors nature, l'artificiel concrétisation du virtuel, comme cela s'impose de nos jours. À noter que les grecs ont puissamment rejoué avec ce qu'ils désignèrent par l'hubris.

Je fais une pause. On peut constater qu'au début de ce siècle, on a tous les éléments pour comprendre l'ontose. Mais il manque une dynamique. On n'a donc pas à recommencer quoi que ce soit mais à poursuivre un immense effort qui d'ailleurs, à mon avis, parvient presque à son final : le dévoilement de l'ontose, de l'invisible, du sacré, du numineux, de l'interdit primordial. [...]

Autre remarque avant de reprendre : la théorisation de la voie est recherche de rétablissement de la continuité en auto-

nomisant en quelque sorte la portion entre les bouts de cette dernière, une fois qu'elle a été coupée. La voie est bien un moyen et un support pour tenter d'abolir la discontinuité. La voie est bien celle du milieu, celle qui est entre deux. On ne doit pas chercher un intermédiaire, une médiation, car c'est rester dans la séparation même si on vise à l'abolir.

Je reviens à *Le sacré*. À partir de cet exposé sur l'énorme, R. Otto entre plus dans l'illustration de ce qu'il a avancé, cela est moins important. Toutefois il y a encore des données à analyser.

Tandis que *sebastos* [majestueux, *N.d.A.*] désigne plutôt l'« essence numineuse » de l'objet, *semnos* ou auguste en indique plutôt la valeur numineuse, le caractère illustre et noble. Le *fascinant* serait ce par quoi le *numen* a une valeur subjective, c'est-à-dire béatifique pour moi. Il serait, d'autre part, *auguste* en tant qu'il est en soi une valeur objective exigeant le respect. Puisque l'*auguste* ainsi défini est un élément essentiel du numineux, la religion est essentiellement, indépendamment même de toute schématisation morale, obligation intime qui s'impose à la conscience et qui la lie, obéissance et service qui ne se fondent pas sur la simple contrainte exercée par une *puissance supérieure*, mais sur le respect qui s'incline devant la plus haute des valeurs. (IDEM : 85)

Il y a là, sédimentation d'apports effectués à divers moments du devenir de l'espèce.

Le contraire de la valeur numineuse est la non-valeur numineuse ou la valeur adverse. Lorsque le caractère de non-valeur numineuse se transmet à la faute morale, se concentre en elle ou la reçoit comme substratum, alors la simple « illégalité » devient « péché », l'*anomia* devient *hamartia*, infamie, sacrilège. (IDEM)

Depuis l'analyse de l'énorme, on a déconnecté du moment originel, on est dans les interprétations ultérieures. La faute morale est une élaboration à partir d'un sentiment de culpabilité originelle, d'un sentiment d'inadéquation, c'est ce qui peut représenter ce qu'éprouve l'être advenant qui ne se sent pas accepté et cherche à comprendre pourquoi il en est ainsi. Il ne peut pas remettre en cause la mère. C'est une question de survie. Il est important de noter au passage que chercher une cause c'est remettre en cause. Dans son vécu ultérieur lorsque l'être advenant devenu enfant est culpabilisé, le sentiment de culpabilité qu'on lui inflige lui permet d'interpréter ce qu'il vécut jadis. Donc le numen inspire la terreur et rend coupable, mais tout cela ainsi que tous les autres sentiments précédemment évoqués s'opère dans la confusion. On émerge progressivement de cette dernière sans jamais nous en défaire.

« [...] la faute [...] qui écrase la conscience et la fait désespérer de ses propres forces » (IDEM) est rejouement dans la mystification et la séparation au sein de la personne elle-même de ce qui s'est produit originellement. Ensuite il examine la propitiation et l'expiation. La première peut être vue comme la technique d'approche de l'enfant vis-à-vis des parents, afin de les amadouer.

Il s'y trouve d'abord une manifestation de la « terreur », c'est-à-dire le sentiment qu'éprouve l'homme qui, en tant que profane, ne peut approcher directement le *numen* et ressent le besoin d'avoir une garantie et une défense contre sa « colère ». Une telle « garantie » constitue alors une « consécration », c'est-à-dire un procédé par lequel celui qui s'approche du *numen* devient momentanément numineux, perd son essence profane et devient apte à entrer en relation avec le *numen*. Les moyens de consécration les « moyens de grâce » au sens

propre du mot, sont des dons du *numen* lui-même, dérivent de lui ou sont institués par lui. Il confère lui-même quelque chose de sa propre nature pour rendre l'homme capable d'entrer en relation avec lui. (Idem. p. 87)

L'entrée en relation avec le parent implique l'observation de certains rites. En outre l'enfant pour être accepté mime le comportement de ses parents. Par là, il leur fait allégeance et peut ainsi s'approcher de ce qui lui fait peur. C'est comme si, également, il leur empruntait certaines de leurs propriétés afin de leur être compatible (à noter à quel point la notion de compatibilité prend une grande importance à l'heure actuelle). L'enfant apprend à connaître la vertu apotropaique de certaines attitudes.

L'« expiation » est, elle aussi, une « propitiation » d'une forme plus profonde. Elle naît de l'idée de la valeur et de la non-valeur numineuses, étudiées plus haut. La simple « terreur », le simple besoin de protection devant le *tremendum* culminent ici dans le sentiment que l'homme, en tant que profane, n'est pas digne d'approcher le sacré qu'il « souillerait » par sa propre non-valeur. (IDEM)

La relation aux parents, particulièrement à la mère ressort clairement de cet autre passage :

Ici apparaît le besoin et le désir d'une « expiation », d'autant plus impérieux que la proximité du *numen*, la relation avec lui et sa possession durable sont plus ardemment convoitées, qu'elles sont recherchées comme des biens et comme le bien suprême. (IDEM : 88)

Plus je veux être accepté plus je vais me sentir insignifiant, coupable, afin de confirmer la toute puissance des parents et d'être ainsi accepté parce qu'ils auront été rassurés. Cela peut

arriver à : plus je me dénigre, plus je suis accepté. Cela conduit à ce qu'on a appelé la haine de soi. Plus je me hais parce que je reconnais en moi un vice irréparable, plus je suis aimé, car cela rencontre le désir sotériologique de l'autre, qui aurait voulu être lui-même sauvé. En quelque sorte je le pose dieu. La suite immédiate du texte confirme la validité de cette approche : « Ce désir se rapporte à la suppression de l'obstacle que constitue la non-valeur inhérente à l'état de créature, à l'être naturel et profane ». C'est un lieu commun des théorisations sur les enfants que de dire qu'ils prennent leurs parents pour des dieux, et d'en déduire leur incapacité à percevoir la réalité alors, qu'en fait, ils ne font que traduire la réalité ontosée qui leur est proposée, imposée. Autre chose : l'enfant demande aux parents de le guérir du mal qu'ils lui ont fait, de le sauver de la déchéance où ils l'ont mis, de le laver, purifier d'une souillure qui lui a été collée.

Cette dimension de l'expiation, je veux la revoir avec le désir de punition dont parla S. Freud. Être puni c'est comme si on était purifié afin d'être admis par les parents. Cela peut induire l'enfant à commettre des actes répréhensibles aux yeux des parents afin de devenir adéquat à leurs désirs, à travers la punition qui lui est infligée. L'enfant peut être amené à vouloir se purifier lui-même et peut connaître alors la pulsion à l'autopunition dont parla également S. Freud.

La *créature* qui ressent être en état de souillure lorsqu'elle approche de la divinité, c'est l'enfant qui se ressent en inadéquation devant ses parents. Il est naturel ; ils veulent un être domestiqué. Dès lors c'est l'élément naturel qui est vécu en tant que souillure. En conséquence il faudra l'éliminer. Il faudra s'arracher à la nature. C'est une dynamique de sacrifice. Je sacrifie quelque chose de moi afin d'être compatible

avec la divinité, avec les parents. C'est la dynamique du renoncement.

Il est remarquable qu'il ne sépare pas propitiation et expiation. Si j'expie je me rend l'autre propice ; propice à me recevoir, à m'accepter.

Les moyens par lesquels le *Sanctum* suprême se révèle et se communique, la Parole, l'Esprit, la « promesse », la « personne du Christ », deviennent les objets auprès desquels on se « réfugie » auxquels on a « recours », auquel on s'« attache » pour pouvoir, étant par eux consacré et purifié de la profanité, s'approcher du Sacré lui-même.
(IDEM : 90)

Ainsi ce que je pourrai définir comme le comportement religieux, tel qu'il apparaît dans cet ouvrage, est en fait le comportement de l'enfant vis-à-vis de ses parents. Dire que dieu est le représentant du père ou la projection du père (ce qui est déjà réducteur, car cela omet la mère) nécessite d'en tirer les conséquences. Or affirmer que la religion relève de l'irrationnel permet de ne pas remettre en cause père et mère réels, parce qu'il est postulé que leur comportement est rationnel. Ainsi tout l'advenu est entériné, confirmé.

18 décembre 1999

II

JE ne me souviens pas t'avoir dit que j'avais reçu le livre d'Erich Fromm. Je t'en dirai ultérieurement. Pour le moment j'aimerais revenir à ce que m'a induit la lecture de *Le Sacré*. Ce que je vais te dire était en fait déjà en gestation en

moi. Je puis commencer à exposer de façon à peu près précise.⁵

Le caractère « inculte » consiste de plus dans la forme indomptée, fanatique et enthousiaste sous laquelle le sentiment du numineux s'empare tout d'abord de l'âme et se manifeste comme *mania* religieuse, comme possession par le *numen*, comme délire et fureur. (OTTO 1969, p. 185)

Cela confirme pleinement ma thèse de l'apprivoisement, de la domestication. J'irai plus loin en disant que c'est avec le néolithique que nous avons un moment extraordinaire, celui où l'on passe du simple apprivoisement à la domestication grâce à la culture. Le culte va remplacer le rite, ou plus précisément le dépasser en l'intégrant, et la religion va tendre à remplacer la mythologie, avec la formation d'une morale et d'une ébauche de droit. Religion, morale et droit triompheront avec l'instauration de la première forme d'État, laquelle implique le développement de la valeur dans sa dimension verticale. Qu'implique cultiver? Dissocier, défricher, enlever le naturel et développer l'artificiel. Celui-ci au départ reste sur la plan du naturel. On peut le concevoir comme un naturel détourné. C'est ce naturel détourné qui pourra servir à mettre au point l'artificialité.

La citation évoque aussi que le refus de la culture, sans qu'il y est une dynamique d'émergence, réactive « ce numineux en nous » et c'est le fanatisme des prosélytes. Ces derniers agissent en vertu d'une immense remontée et sont mus par le phénomène ontosique. Les cultes orgiaques en tant que

⁵ Cette scolie permet de préciser encore qu'est-ce que le moment de coupure de la continuité — le moment numineux — et anticipe sur la suite des thèses.

phénomène de compensation à la domestication, à l'acculturation, j'ajouterai à la mise en culture, le carnaval et toutes les pratiques qui s'y accommunent, témoignent de ce numineux et du rejouement.

À propos de culture, il est important de noter que ce terme a pris de l'extension. On parle de culture d'organes, de tissus, de cellules et évidemment de culture hors sol, comme une culture sans fondement. Cela signifie que la culture en tant que telle est finie, comme je l'ai déjà noté dans un de mes articles sur Mai 68. La culture implique un stockage des produits. Nous nous cultivons et nous stockons dans une formation dérivée de la répression : la conscience. Celle-ci se remplit par exemple de peur, de colère, de fascination, de culpabilité, de honte etc.

À la citation précédente, correspond cette autre qui éclaire encore mieux mon approche.

D'où vient ce fait, le plus surprenant de l'histoire des religions, que des êtres nés, à ce qu'il semble, de l'horreur et de la terreur deviennent des *dieux*, c'est-à-dire des êtres que l'on prie, auxquels on confie ses peines et ses joies, dans lesquels on voit l'origine et la sanction de la morale, des lois, du droit et des règles juridiques? (IDEM : 189)

Il s'agit déjà de la servitude volontaire, de l'apprivoisement et de la domestication. Il faut pouvoir apprivoiser la terreur, la colère, l'horreur, pour pouvoir développer la dimension de miséricorde, de compassion, de protection. Il s'agit bien de défricher pour permettre que seules les données perçues positives, parce que compatibles avec le procès de vie, se développent. Ce sera constamment la dynamique de séparer le bon grain de l'ivraie ; de garder les bons côtés d'un phénomène en rejetant les mauvais, à la façon de Pierre-Joseph Proudhon.

On cultive les bons côtés parce que tout seuls ils ne pourraient pas s'imposer, de même qu'il faut cultiver en enlevant les mauvaises herbes. Tout cela exprime la pratique de la purification qui a tant d'importance sur le plan des représentations pré-religieuses et religieuses, en science comme dans les idéologies racistes. Derrière tout cela réside le désir de se purifier de ce qui nous rend confus. Pourquoi Immanuel Kant parle-t-il d'une raison pure? Ce n'est pas simplement pour la distinguer de la raison pratique, mais c'est pour purifier comme il le reconnaît lui-même, en parvenant en définitive à ce qui est a priori, à ce qui fonde. C'est sa façon à lui de s'approcher de la confusion originelle. Or je me souviens avoir écrit : « la véritable critique est la critique qui fonde » !⁶

En gardant le terme, je puis dire que le numen est fragmenté au cours du temps. Ses différents éléments entrent désormais dans la combinatoire du capital, d'où leur recombinaison permettant le rejouement. Autre chose : les rites religieux, le rituel, la musique etc., sont insuffisants pour réactualiser le numen, d'où le fantastique dans les livres, au cinéma, sur Internet et, surtout, l'énorme développement de la science et de la technique.

Le *daimonion* devient le *théion*. L'effroi devient recueillement. Les sentiments épars ou confus prennent forme dans la *religion*. L'horreur se transforme en frisson sacré. Les sentiments de la dépendance à l'égard du *numen* et de la félicité qui se trouve dans sa communion deviennent, de relatifs, absolus. Les fausses analogies et les fausses associations se dissocient ou sont écartées. (Otto 1969 : 158)

6 Cf. « Vieux Marx... jeune Amérique », in *Programme Communiste*, n° 7, 1959, p. 79.

Je dirai de mon côté ; le développement de la religion permet de donner forme... et là on retrouve la fonction de l'État qui donne forme et définit.

La sédentarisation en fixant le numen en un lieu de culte permet également une certaine maîtrise. Et là c'est important d'y insister ce qu'on veut maîtriser c'est ce qui nous est arrivé au moment de la coupure, ce qui nous a mis dans tous nos états et qui nous a ébranlé, fait perdre la certitude etc.

Dans le processus de l'apprivoisement, la production de la notion de dieu est un moment important.

Car aucun homme sur terre ne peut échapper à cette impression : s'il pense réellement à Dieu, son coeur tremble dans sa poitrine et il voudrait fuir hors du monde. Oui, dès qu'il entend nommer Dieu, il prend peur et s'effarouche. (Martin Luther, cit in IDEM : 143).

Depuis les temps de la religion la plus primitive, on a toujours considéré comme des « signes » tout ce qui était capable d'exciter et de mettre en branle le sentiment du sacré chez l'homme, de le susciter et d'en provoquer l'éruption, tous les éléments et toutes les circonstances dont nous avons parlé plus haut : le terrible, le sublime, l'absolue supériorité de puissance, ce qui surprend et frappe, et tout spécialement l'incompris et le mystérieux qui sont devenus le *potentum* et le *miraculum*. (OTTO 1969 : 196)

La nécessité de découvrir des signes et de les interpréter découle du désarroi en rapport avec le choc induit pas la coupure. Mircea Eliade a énormément théorisé la hiérophanie et je dirai la phanie en général. L'herméneutique entre dans cette dynamique. L'interprétation freudienne y participe...

Nous appelons *divination* la faculté hypothétique de connaître et reconnaître au vrai sens du mot le sacré

dans le monde des phénomènes. Une telle faculté existe-t-elle et quelle est sa nature? (IDEM : 197)

Il signale ensuite que cette faculté a été découverte à la fin du XVIIIe siècle, ce qui est intéressant si on met cela en rapport avec les révolutions française et états-unienne, de même que la relation entre spiritisme et 1848, et la découverte du sacré et la révolution du début de ce siècle.

La lecture des signes est importante surtout en rapport avec la prédestination qui m'évoque la doctrine karmique. Ce qui doit être noté avant tout c'est la dynamique de l'invisible. Parler de prédestination, de karma c'est essayer de rendre visible.

L'idée d'élection, c'est-à-dire celle d'être élu et prédestiné par Dieu au salut, est une donnée immédiate et une pure expression de l'expérience religieuse de la grâce [autre donnée invisible, *N.N.A.*]. L'homme, objet de la grâce, sent et reconnaît toujours mieux, lorsqu'il tourne son regard sur lui-même, qu'il n'est pas devenu tel qu'il est, par son activité et ses efforts personnels, mais qu'indépendamment de sa volonté et de son pouvoir, la grâce de Dieu lui a été départie, l'a saisi, poussé et conduit. (IDEM : 129-130)

Or qu'est ce qui nous gouverne sinon les rejouements liés aux empreintes formées au début de notre procès de vie?

À la prédestination s'oppose le libre-arbitre de même que, maintenant au hasard s'oppose le déterminisme. On n'est pas sorti de la dynamique ontosique.

L'idée de prédestination dans la plénitude de son contenu religieux, n'est autre chose en effet que l'expression propre du « sentiment de l'état de créature », sentiment d'effacement et d'anéantissement de nous-mêmes et de nos forces, de nos prétentions et de nos œuvres en face

du transcendant comme tel. [...] Un tel sentiment d'effacement et d'anéantissement en face du *numen* s'exprime dans une confession qui est d'une part un aveu d'impuissance et qui reconnaît, ici, la vanité du libre arbitre humain, et là, la prédétermination et préordination universelles.

La prédestination, en tant qu'expression de la puissance suprême et absolue du *numen*, n'a encore aucun rapport avec le « serf arbitre ». Elle a au contraire très souvent pour pendant le « libre arbitre » de la créature et prend par là même tout son relief. [...] C'est bien là l'expression première, la plus authentique, de la prédestination. L'homme, son libre arbitre et sa libre activité se réduisent à rien en face de la puissance éternelle. Celle-ci grandit jusqu'à dépasser toute mesure précisément parce qu'elle exécute ses décrets malgré la liberté de la volonté humaine. (IDEM : 131-132)

On ne peut pas mieux évoquer le mécanisme impersonnel, opérant sur des générations, celui de l'ontose avec la compulsion de répétition. La prédestination c'est l'ontose. Hommes et femmes décident de ne pas reproduire ce que leurs parents leur ont fait subir. À leur corps défendant d'une façon qui pourra les étonner ou même pourra leur masquer ce qu'ils opèrent, ils vont rejouer et, parfois, de façon plus intense que ne le firent leurs propres parents.

La violence et le sacré sont bien au départ de notre développement. Or la première résulte de la rupture de la continuité, c'est-à-dire de celle d'un procès. C'est que j'ai essayé d'exposer dans l'article « Violence et domestication ». Je dirai plus précisément qu'à l'origine il y a violence et confusion. C'est pour sortir de cette dernière que l'on a produit la catégorie du sacré, qu'on a essayé de percer le secret de l'invisible. En te-

nant compte que beaucoup de phénomènes qui ne l'étaient pas le sont devenus à cause de la répression. La non écoute, la non perception, fait que la mère, dans une moindre mesure le père, veulent voir l'embryon, le fœtus. Pour cela ils le font bombarder d'ultrasons, matérialisation d'un discours insoutenable qu'il devra ultérieurement supporter et donc matérialisation également de la prédestination. À noter que dieu est non seulement invisible, mais il peut être caché : *deus absconditus*.

Autre preuve du procès d'apprivoisement de la puissance de la mère posée numen par suite du procès de séparation, et de la violence. Toute l'histoire, pourrait-on paraphraser, est celle de la vaine tentative de domestiquer la violence, de l'apprivoiser, de la canaliser, de l'utiliser momentanément pour pouvoir l'éliminer etc.

Une autre influence encore contribua dès l'époque des plus anciens Pères à amortir l'élément non-rationnel dans la doctrine ecclésiastique ; ce fut celle de l'antique doctrine de l'*apatheia* de la divinité que l'Église adopta.

(IDEM : 139)

Insensible telle apparaît la mère dans sa dimension ontosique. Et ce qui est étrange c'est que l'enfant a tendance à devenir comme ce qui l'a traumatisé, cela lui permet de ne pas être en contact avec l'énorme souffrance. J'insiste bien au départ il y a la confusion et non un mélange de rationnel et d'irrationnel. Quoi qu'on fasse on ne peut pas abolir cet état confusionnel originel. La puissance d'un revécu est de le restituer en tant que tel, ce qui nous permet de percevoir toute la dynamique cognitive, souvent accompagnée de pratiques diverses, que nous avons mise en place pour comprendre, nous conduisant à fonder ce qui est rationnel et ce qui est irrationnel. Voilà pourquoi toute croyance est accompagnée d'un faire afin

d'accéder à ce moment initial. Ensuite on a le mythe et le rite, la représentation religieuse avec sa pratique même si elle se réduit à la prière. Prier c'est se mettre en état de réceptivité, en état où une révélation est possible. Actuellement nous avons la science avec la théorie et l'expérience. Nous essayons d'expérimenter le moment originel, par exemple avec le Big Bang. Nous essayons de découvrir ce qu'est la prédestination d'où le séquençage du génome humain.

À propos de l'invisible, le vide en est la représentation la plus puissante. Il est tel parce qu'il n'y a rien. C'est la représentation de ce qui se passe en nous lors de la confusion initiale et c'est la perception de l'espace entre nous et la mère ontosée. Cela représente ce qui résulte de la brisure de la continuité.

Il faut bien préciser chaque fois qu'il s'agit de la mère ontosée, dans sa dimension ontosique, sinon tout devient incompréhensible. Il y a des moments où elle ne l'est pas, moments où l'enfant peut alors reprendre force etc. D'autre part c'est le fait que la mère ne se réduit pas à son ontose qui est un des fondements de la confusion originelle, de la remise en cause de l'adhérence à la continuité qui fonde le doute, la perte de certitude.

Dieu a été apprivoisé. Il se révèle maintenant un être faible. J'ai lu un article à ce sujet. Il s'efface devant les horreurs commises par les hommes et les femmes, et il s'efface devant leurs représentations, par exemple celle du Big Bang.⁷

L'espèce s'est séparée du reste de la nature pour échapper à une menace. Elle a rompu un procès et a donc fait acte de violence. Cette séparation a engendré en elle la confusion, l'in-

7 Cet effacement est isomorphe à l'évanescence de plus en plus grande de l'homme en tant que protecteur. (Note de mai 2000)

certitude au monde. Ceci atteint un certain paroxysme au néolithique. Ensuite on a des cycles de sortie de la confusion avec réalisation d'un certain équilibre, puis catastrophe et réactualisation de la confusion. La quête cognitive cherche à atteindre également le milieu de vie dont nous nous sommes séparés. Les diverses sciences naturelles au sens large ne sont donc pas uniquement un produit de l'ontose.

24-25 décembre 1999

III

J'AIMERAI EN terminer avec l'approche du sacré, du numen, en tant que signifiant le moment originel de la coupure de la continuité, moment de violence et de confusion qui conduit tout homme, toute femme à rejouer dans une dynamique destructrice et à utiliser le procès de connaissance pour sortir de la confusion.

La volonté de retrouver le sacré, à partir du début de ce siècle, signifie le désir de redonner sa réalité au moment originel, tenter de ne plus escamoter parce qu'il y a perception que toutes les activités masquent en fait une réalité terrifiante et remplie de souffrance ; parce qu'il y a le constat que rien n'a été résolu. En conséquence il y a parallélisme entre la recherche du sacré et celle du refoulé ; de même qu'il y a parallélisme avec le développement de la physique et même des autres sciences.

Je reviens sur l'importance de l'agriculture comme moment important de la structuration de l'ontose, comme support pour exprimer ce qui bouleverse l'espèce. L'agriculture est liée à la sédentarisation expression du blocage de l'être advenant. En outre, pour cultiver il faut arroser, d'où la pra-

tique de détourner l'eau d'un cours d'eau afin de pouvoir l'apporter aux zones cultivées. Pour détourner il faut créer un barrage, autre expression de ce qui est subi. On barre pour dompter, domestiquer. Ceci s'est redoublé au XXe siècle avec la nécessité de produire de l'électricité. Cela va plus loin parce que les barrages de notre époque provoquent la disparition de zones habitées ; il y a ensevelissement, mise au secret, en quelque sorte. C'est l'image même du refoulement.

J'ai lu le livre d'Erich Fromm : *L'art d'aimer*. Pour moi il exprime pleinement l'ontose. D'ailleurs il le perçoit lui-même.

Le fou et le rêveur sont dépourvus *complètement* d'une vision objective du monde externe ; mais tous, nous sommes plus ou moins fous, plus ou moins rêveurs ; nous avons tous une vision personnelle du monde, déformée par notre tendance narcissiste. (p. 150).

Mais qu'est-ce que le narcissisme sinon le repli sur soi que l'individu est contraint d'effectuer par suite de la coupure de la continuité. Toute sa théorisation sur l'égoïsme, l'amour de soi etc., est liée à l'ontose. L'amour est un opérateur d'appropriement. C'est d'ailleurs ainsi que l'ont théorisé les confucéens et, de façon plus approfondie, les partisans de Mo Ti.

Ce qu'il dit de la personne malade est valable pour tout le monde :

Pour la personne malade mentale, l'unique réalité qui existe est celle à l'intérieur d'elle, celle de ses peurs et de ses désirs. Elle voit le monde externe comme un symbole de son propre monde interne, comme sa propre création. (p. 150)

31 décembre 1999

IV

En dernière instance il (le désir d'être enterré afin de ressusciter) se rattache au moment de la coupure de la continuité. Volonté de refaire et de tout recommencer, volonté d'éliminer, de se purifier. Plus exactement s'enterrer pour refouler l'intense souffrance, enterrer l'horreur, faire par-dessus en quelque sorte. À noter que le tombeau est l'utérus. Durant les jours passés sous terre s'effectue une purification, un élimination de tout ce qui est refoulé, de tout ce qui cause ce refoulement. Ressusciter c'est échapper au refoulement. Le but est de vouloir être et, paradoxalement, c'est abolir la naissance, car naître c'est n'être et donc la négation de l'être. Il y a abolition des parents et affirmation d'une aséité. Dit autrement il faut être pour éviter de naître, n'être. Cela pose effectivement dieu. Mourir pour ressusciter à une vie nouvelle, grâce à une purification opérée en la terre. Cela pourrait se concevoir comme une libération de l'ontose, ce qui est inconsciemment visé. Mais cela implique d'enterrer ce qui obsède, donc en fait cela représente un immense refoulement, et la vie nouvelle s'édifiant sur lui ne peut être que fragile, traversée d'immenses remontées. Autrement dit la religion chrétienne nous propose la mort comme refoulement absolu. C'est un thème qui a pu fasciner à cause de l'impérieux désir d'accéder à une vie nouvelle et à la béatification.

En français il existe une expression curieuse : enterrer sa vie de garçon qui indique la pratique suivante : avant de se marier, l'homme va faire la fête avec ses amis et, en général, il se saoule. Il enterre sa liberté, il va être ficelé. Mais en même temps n'y a-t-il pas l'idée d'enterrer des souffrances pour entrer dans la vie nouvelle qui serait, en définitive le retour à la

maman, du fait que l'épouse est le support du désir de continuité avec la mère?⁸

Parmi les îles de l'Inde qui sont situées sous l'équateur, l'une d'elles serait l'île où l'homme naît sans père ni mère... (Ibn Tufayl, *Le philosophe autodidacte*, 1999, p. 25)

Je me suis rendu compte que je connaissais ce livre sous un autre titre : *Havy ben Yaqsan* qui est en fait le nom du héros du livre, et que je l'avais lu pour rédiger mon texte sur la naissance de l'Islam. Ceci dit je n'avais pas été interpellé par cette affirmation, peut-être parce qu'elle n'était pas aussi précise et puis du fait de la différence de titre. *Le Philosophe autodidacte* cela m'interpella tout de suite. Il y a une contradiction : s'il est philosophe, il n'a pas à le devenir ou, alors, cela signifie qu'il est philosophe et qu'il apprend par lui-même mais d'autres matières que la philosophie. Cela devrait s'exprimer autrement : l'homme qui par lui-même devient philosophe ; l'accès autodidacte à la philosophie. Mais cela va bien plus loin, c'est la production de l'homme sans père ni mère. C'est l'homme autodidacte. C'est la dynamique qui aboutit à dieu caractérisé par son aséité. Ibn Tufayl a senti le danger de cette approche, par rapport à l'orthodoxie musulmane, aussi propose-t-il une autre version de la naissance de Havy, où il y a un père et une mère.

Il est intéressant de noter que les alchimistes réalisent la gestation *in vitro* et que donc on a une phase plus élaborée, une plongée plus grande dans le virtuel. Or l'influence de la théorie de la résurrection est présente ainsi que l'idée de purification au sein de la terre.

8 En même temps que cela initialise une dynamique de regret. (Note de mai 2000)

Ceci me ramène à C. G. Jung. Il présenta une profonde crise vers la quarantaine et cela correspondit à sa phase de séparation d'avec S. Freud. Il est important de chercher à comprendre qu'est-ce que celui-ci a pu représenter pour lui. Je pense qu'inconsciemment cela l'a mis en présence de sa mère, même si la théorie de S. Freud dans son exposé explicite escamote la mère. Je dirai même que c'est à cause de cela qu'il fut intrigué par la théorie de ce dernier. Or l'ouvrage qui signe la rupture entre les deux hommes est *Métamorphoses et symboles de la libido*, 1912. S'il y a métamorphose de la libido il y a échappement par rapport à la dynamique sexuelle et donc à l'attraction maternelle. La généralisation du concept de libido, de même que celle d'inconscient lui permet de nier ce qui le gêne : la fascination de sa mère. Il se trouve conforté dans son approche du fait de la non réalité d'une sexualité infantile, et que désirer faire l'amour avec sa mère est un fantasme explicatif et rien de plus. Mais ce faisant il n'a rien résolu. Tout ce qu'il a fait c'est de fuir un moment essentiel, celui de la coupure de la continuité : le refoulement de sa naturalité par sa mère. Alors C. G. Jung va essayer de percevoir ce numineux. Il a eu connaissance de l'oeuvre de R. Otto. Voilà pourquoi il s'intéressa aux gnostiques. Ensuite ce fut l'alchimie, enfin il élaborait la théorie de la synchronicité qui a mon avis est encore un essai d'explicitation le numen, c'est-à-dire l'impact du choc de la coupure. En ce sens il récapitule ce qu'a fait l'espèce au moins en Occident, bien qu'il y ait une pratique chinoise qu'on peut considérer comme une alchimie. On la trouve aussi dans l'aire arabe. La naissance alchimique est un procès où il n'y a ni père ni mère. L'alchimiste s'auto-produit : c'est le procès d'individuation sur lequel C. G. Jung a fort insisté. Et je puis ajouter que Isaac Newton tenta vainement de l'effectuer pour abolir une mère qu'il a consciem-

ment haï. Je comprends le succès du livre de Paul Coelho. Avec l'alchimie s'exprime la nostalgie d'une naissance sans ontose.

Ceci m'a amené à une conclusion : dieu est l'escamoteur fondamental, le principe même de l'escamotage et l'on doit voir cela avec la transcendance et la sublimation.

Il me semble que le complémentaire du mythe alchimique, qui implique une pratique, un ensemble de rites (phénomène qu'on retrouve dans la franc-maçonnerie, ce qui m'évoque A. Bordiga qui me conseilla de faire une étude de celle-ci, et qui me surprit fortement parce que je ne savais que des superficialités à ce sujet et que je ne pensais pas qu'il fût important), est le mythe de l'androgynie. C'est une autre façon d'exprimer l'union ou la juxtaposition, la présence simultanée du rationnel et de l'irrationnel, c'est aussi l'expression de la nostalgie d'une origine parce qu'il représente la fécondation, l'union du père et de la mère. On a beaucoup parlé des mythes liés à la naissance et celle-ci en tant que support de l'origine, mais on n'a pas abordé le mythe de la conception, de la fécondation, sauf peut-être en ce qui concerne les mythes agraires. Mais je dirai qu'ils concernent plus la fécondation, c'est-à-dire l'apport du spermatozoïde que son union avec l'ovule : la conception. Or, et là est la confusion : la conception en tant qu'union de deux éléments posés (dans la représentation) comme opposés peut être le support de compréhension de ce que R. Otto désigne comme numen et qui est en fait la mère dans sa dualité naturelle et ontosée, qui fait peur et fascine, qui repousse et attire.

Mircea Eliade décrit sans, à mon avis, saisir en son entier le phénomène.

Significations de la coincidentia oppositorum. Qu'est-ce que nous révèlent tous ces mythes et ces symboles, tous

ces rites et ces techniques mystiques, ces légendes et ces croyances impliquant plus ou moins clairement la *coincidentia oppositorum*, la réunion des contraires, la totalisation des fragments? [Sándor Ferenczi est parvenu à saisir la fragmentation originelle de l'être, ce que j'ai revêcu, *N.d.A.*] Avant tout, une profonde insatisfaction de l'homme de sa situation actuelle [sensation d'être inachevé, *N.d.A.*], de ce qu'on appelle la condition humaine. L'homme se sent déchiré et séparé. Il lui est difficile de se rendre toujours parfaitement compte de la nature de cette séparation, car parfois il se sent séparé de « quelque chose de *puissant* », de totalement *autre* [le numineux de R. Otto, *N.d.A.*] que lui-même ; et d'autres fois il se sent séparé d'un « état » indéfinissable, atemporel [c'est celui où s'affirme la coupure, celui où l'on est figé, où tout s'arrête, *N.d.A.*], dont il n'a aucun souvenir précis, mais dont il se souvient pourtant au plus profond de son être : un état primordial dont il jouissait avant le Temps, avant l'Histoire.

Là il y a confusion : il s'agit de deux moments, celui d'avant la coupure et celui du moment où elle opère, moment du surgissement du temps et de l'histoire.

Cette séparation s'est constituée comme une rupture, à la fois en lui-même et dans le Monde. C'était une « chute », pas nécessairement dans le sens judéo-chrétien du terme, mais une chute néanmoins parce qu'elle se traduisait par une catastrophe fatale pour le genre humain et à la fois par un changement ontologique dans la structure du Monde.

La coupure de continuité est bien une catastrophe au niveau individuel, rejeuement d'une autre catastrophe pour l'espèce. Mais, il ne faut jamais l'oublier, une catastrophe dont on réchappe, mais avec l'ontose.

D'un certain point de vue, on peut dire que nombre de croyances impliquant la *coincidentia oppositorum* trahissent la nostalgie d'un Paradis perdu, la nostalgie d'un état paradoxal dans lequel les contraires coexistent sans pour autant s'affronter et où les multiplicités composent les aspects d'une mystérieuse Unité.

Ici encore s'impose la confusion. Il ne s'agit pas d'une unité, mais de la totalité. La confusion opère entre le sujet et l'objet. Ce dernier devient un support pour s'éprouver soi-même, sentir que les multiples manifestations de nous-mêmes se réfèrent à l'être unique que nous sommes de même que les multiples manifestations des êtres et des choses se réfèrent à la totalité. Il y a le piège de la synecdoque : la partie signifie le tout, puis elle s'érige en tout. Ce qui permet le glissement c'est le fait que nous sommes participant à la totalité.

En fin de compte, c'est le désir de recouvrer cette Unité perdue qui a contraint l'homme à concevoir les opposés comme des aspects complémentaires d'une réalité unique.

Inexact : le désir est de retrouver l'intégralité de son être, ne plus être fragmenté ainsi que le désir de retrouver la continuité avec la totalité. Dans les deux cas le but est de retrouver la continuité. J'ajoute que je sens qu'il y a une confusion entre unité et union ou plus exactement un glissement, un déplacement : l'union permet de refaire un tout, une intégrité. Quand il s'agit de l'individu on peut parler d'unité, mais non en ce qui concerne la réalité, celle-ci est totalité. Je considère qu'il pourrait parler de l'union perdue. Parler d'unité en parlant du monde implique qu'il peut y avoir d'autres mondes, comme il peut y avoir d'autres unités. Là s'exprime encore l'insatisfaction de l'espèce, placée dans la dynamique de l'inachèvement : désir de la pluralité des mondes où il existe-

rait bien un, où ses désirs pourraient trouver un champ de développement.

C'est à partir de telles expériences existentielles, déclenchées par la nécessité de transcender les contraires, que se sont articulées les premières spéculations théologique-philosophiques. Avant de devenir les concepts philosophiques par excellence, l'Un, l'Unité, la Totalité constituaient des nostalgies qui se révélaient dans les mythes et les croyances, et s'exhaussaient dans les rites et les techniques mystiques.

Transcender implique aller au-delà de la situation immédiate, dominer mais dominer en transformant. Cela exprime le désir d'aller au-delà du vide entre l'enfant et la mère au moment de la coupure de continuité. Si la transcendance est possible, il y a effectivement modification de la réalité. L'impossibilité de transcender conduit à transférer.

Au niveau de la pensée présystématique, le mystère de la totalité traduit l'effort de l'homme pour accéder à une perspective dans laquelle les contraires s'annulent, l'Esprit du Mal se révèle incitateur du Bien [il a mis en évidence que le mythe de l'androgynisme s'exprime, en particulier, par l'union de dieu et du diable, *N.d.A.*], les Démons apparaissent comme l'aspect nocturne des Dieux. [cf. la théorisation de C. G. Jung à propos de l'ombre, *N.d.A.*] Le fait que ces thèmes et ces motifs archaïques survivent dans le folklore et surgissent continuellement dans les mondes onirique et imaginaire prouve que le mystère de la totalité fait partie intégrante du drame humain ». Mais qu'est-ce que le mystère sinon la mère en tant qu'union de la naturalité et de l'ontose, de la naturalité et de l'artificiel, le culturel, en même temps qu'elle apparaît en tant que support de la continuité, la médiation pour y accéder. Elle est ce dont on dépend totale-

ment, ce qui fait de nous, des créatures, selon l'expression de R. Otto. Je termine de citer. « Il revient sous ses aspects multiples et à tous les niveaux de la vie culturelle — aussi bien dans la théologie mystique et dans la philosophie que dans les mythologies et les folklores universels, dans les rêves et les fantaisies des modernes que dans les créations artistiques. (ELIADE 1962 : 176-178)

Pourquoi en est-il ainsi? Parce qu'à chaque génération la coupure est réactualisée, induisant la même série de phénomènes. C'est cela qui fonde l'inconscient collectif de C. G. Jung. Chacun d'entre nous édifie une interprétation qui fondamentalement est la même que celle de ses lointains aïeux. Chacun d'entre nous retrouve dans le folklore, les mythes, etc., confirmation inconsciente de ce qu'il a vécu et de qu'il a interprété. Le devenir économique-social est un bon support pour revivre tout cela, en même temps qu'il est une tentative de sortir de l'ontose, ceci s'impose particulièrement avec le surgissement de la valeur et celui du capital.

En même temps la tentative de séparer le naturel de l'artificiel, le rationnel de l'irrationnel se poursuit avec des moyens de plus en plus performants. La virtualisation est l'essai le plus puissant de séparer l'artificiel du reste, de l'autonomiser et, ce faisant, de représenter l'ontose, de la saisir et ne pas en être effrayé, stade ultime de la domestication. (12 janvier 2000)

Juillet 2000





SCOLIES DE «DEVENIR DE L'ONTOSE»

Pour des raisons de volume j'ai réduit le nombre de scolies. L'illustration de certaines thèses sera donc effectuée ultérieurement en divers articles, si la nécessité s'en impose. Toutefois les deux articles qui suivent : «Rejouement et superstition» et «Bouddhisme et virtualité» visent également à une telle illustration. Le second article constitue une première approche au sujet de la mise en évidence de la pensée en tant que phénomène qui a traumatisé l'espèce.

En lisant Umberto Galimberti¹ j'ai été amené à revenir sur le concept de refoulement, surtout en ce qui concerne l'apport de S. Freud. En bref, ce que je sens c'est que je lui ai trop accordé. D'une part le concept est préexistant à sa recherche. Il le dit lui-même dans *Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique*. D'autre part, le contenu que je lui donne est, je dois vérifier, celui réellement apporté par A. Janov et par moi-même : refoulement de la souffrance et du sentiment d'instabilité, d'insécurité, de la vision du numen. Cela m'intéresse bougrement cette mise en évidence d'une imprécision au sujet du rapport de S. Freud au refoulement, parce qu'en définitive je me rends compte que pour que le concept de refoulement s'impose dans son procès réel, il a fallu le second ébranlement de ce siècle, A. Janov opérant dans les années soixante et dix. Enfin si je me positionne dans cette clarification du

1 Il s'agit de la lecture de son livre : *Psiche e techne. L'uomo nell'età della tecnica*, 1999.

concept, je puis dire que non seulement j'opère après cet ébranlement, mais au sein du mouvement de maturation allant vers la rupture d'équilibre que je prévois pour autour de 2005.

Comme j'étais intrigué par la définition (sur laquelle je reviendrai) qu'U. Galimberti donne de rimozione (refoulement), je suis allé voir ce qu'il en était dit dans *Dictionnaire de la psychanalyse* de Élisabeth Roudinesco et Michel Plon. Voici :

Pour Sigmund Freud, le refoulement désigne le processus visant au maintien dans l'inconscient de toutes les idées et représentations liées à des pulsions et dont la réalisation, productrice de plaisir, affecterait l'équilibre du fonctionnement psychique de l'individu en devenant source de déplaisir. Freud, qui en modifie plusieurs fois la définition et le champ d'action, considère le refoulement comme constitutif du noyau originel de l'inconscient. (D.D.P. 2006 : Article : « Refoulement »)

Je constate que ce qu'il y a de commun entre ma conception et celle de S. Freud, c'est la donnée de l'inhibition et celle d'un déséquilibre. En effet le refoulement permet de sauvegarder l'équilibre auquel on était parvenu, plus précisément, il préserve le recouvrement de ce qui nous obsède et nous fait mal. Mais ce qui m'intéresse c'est le rapport à A. Schopenhauer auquel se réfère S. Freud. Dans son ouvrage, il mentionne *Le Monde comme volonté et comme représentation* et le passage où il traite de la folie. Alors je me suis décidé à aller voir. En premier lieu ce qui me semble important c'est :

La vraie santé de l'esprit consiste dans la perfection de la réminiscence.

Dans le corps du premier volume j'ai représenté la folie comme l'interruption du fil des souvenirs, qui se suivent

uniformément, quoique avec une abondance sans cesse décroissantes. (A. SCHOPENHAUER, *Le Monde comme volonté et comme représentation*, 1966, p. 1130)

Ensuite il note que

la folie est relativement fréquente surtout chez les acteurs... » en faisant remarquer que « l'acteur s'efforce de s'oublier entièrement lui-même, pour devenir un tout autre personnage. N'est-ce pas le chemin vers la folie. (IDEM : 1131)

Mais là se pose un problème : la folie découle en fait de la prégnance pour ainsi dire insupprimable de souvenirs donnés. Or, A. Schopenhauer lie la folie à une déficience de la réminiscence : conception gnostique. La perte du souvenir de ce que je suis, de mon rapport à la divinité est mon aliénation profonde et peut être conçue comme folie. Dès lors la damnation serait la sanction de la folie, sa reconnaissance. Cela ressort bien de ce qui se passe pour l'acteur. A force de se nier pour jouer un être, il peut devenir fou, ne plus être lui-même. Il ne peut plus sortir de lui parce qu'il est totalement recouvert par un autre. C'est pourquoi le recouvrement est une dynamique qui recèle en germe la folie. En conséquence, la folie : impossibilité d'avoir accès à soi ou au monde, donc dans les deux cas, l'impossibilité de se dire, peut effectivement être le point final d'une aliénation, d'un devenir autre, ou résulter d'une ipséisation qui demeure, pour moi, le cas le plus fondamental. Il serait important d'étudier quel est l'autre qui nous recouvre et nous rend fou, peut-être y trouverions-nous un autre nous-mêmes.

Je reviens à A. Schopenhauer. Il note : « avec quelle répugnance nous pensons aux choses qui blessent fortement nos intérêts, notre orgueil ou nos désirs... » et fait cette affirmation essentielle :

C'est dans cette répugnance de la volonté à laisser arriver ce qui lui est contraire à la lumière de l'intellect qu'est la brèche par laquelle la folie fait irruption dans l'esprit. (IDEM : 1131-1132)

Ici peut se dénoter le refoulement. Mais il y a plus clair.

En conséquence de ce qui précède, on peut regarder comme l'origine de la folie la violente exclusion d'une chose hors de l'esprit, exclusion qui n'est possible que par l'introduction dans l'esprit de quelque chose d'autre. (IDEM : 1132)

Oui, le refoulement est indiqué mais il est non signifié et non dégagé du recouvrement. Ce dernier est ce qu'on met non seulement à la place de, mais ce qui est nécessaire pour éviter les remontées. En outre A. Schopenhauer ne précise pas s'il raisonne à propos d'un phénomène conscient ou inconscient. Selon moi le refoulement n'est pas dégagé de l'autorépression. Ce qui suit me confirme dans mon idée qu'on est tout de même assez loin de l'idée de refoulement proprement dit.

Le procédé inverse est plus rare, c'est-à-dire celui où l'on commence par se mettre quelque chose dans la tête avant d'en arracher quelque chose. C'est pourtant le cas lorsque l'individu garde sans cesse présente à l'esprit la circonstance qui a provoqué la folie, par exemple dans certaines folies par amour, dans l'érotomanie, où le malade ne peut se détacher de l'objet de sa passion ; de même encore dans la folie due à une frayeur causée par un accident effroyable et soudain.

Et ce qui est important c'est ce qu'il ajoute :

Les malades de ce genre s'accrochent pour ainsi dire convulsivement à leur idée, si bien que nulle autre, surtout nulle autre pensée contraire, ne peut naître en eux. Dans les deux phénomènes l'élément essentiel de la folie

reste le même : c'est l'impossibilité de cet enchaînement des souvenirs, qui est à la base d'une réflexion saine et raisonnable. (IDEM : 1132-1133)

Le refoulement serait un phénomène d'expulsion qui nécessiterait une compensation. Il ne m'apparaît pas, dans ce que je lis, l'idée d'une inhibition inconsciente de quelque chose qui tend à devenir conscient. Mais cela même S. Freud ne l'a pas perçu clairement, puisqu'il a confondu souvent avec le mécanisme de défense et de résistance, comme les auteurs de l'article sur le refoulement le signalent explicitement.

Encore une fois ce qui est fondamental c'est le rapport à la mémoire et que la folie implique un dysfonctionnement de celle-ci. [à Flaviano 8 décembre 2000]²



ON peut définir le mal comme étant ce qui gêne notre développement. Dans ce cas cela a à voir avec la douleur et la souffrance. De façon limitée le mal vu sous cet angle est nécessaire en ce sens qu'il est un signal. C'est quand il se pérennise qu'on commence à accéder au mal. Là nous avons le support qui va pouvoir permettre le déploiement du mal en rapport à la morale, au problème de la conduite des hommes et des femme entre eux, jusqu'à la formation de l'hypostase, du mal en tant qu'entité qui nous habite ou qui habite le monde. Il devient une modalité d'être du monde, l'autre

2 Dans cet exposé à Flaviano, il manque une précision : certes S. Freud a eu des antécédents. Toutefois, comme le montre le cas de A. Schopenhauer, ceux-ci non pas atteint la perception-compréhension du phénomène du refoulement auquel il est parvenu, même si c'est insuffisant. [Note de mars 2002]

étant le bien et l'homme, la femme, doit naviguer entre les deux.

J'aurai tendance à percevoir le bien comme phénomène dérivant : quand je n'éprouve pas de mal, je suis bien. Ou bien on peut essayer de voir les choses ainsi : il y a un état de vie. Certains faits, certaines choses l'inhibent, nuisent à son maintien ; ils relèvent de ce qu'on nomme le mal ; d'autres le favorisent, ils relèvent du bien. Le procès de vie en lui-même s'affirme et ne peut pas être considéré bon ou mauvais. Ainsi au binôme bien-mal, il faut ajouter celui bon-mauvais. Donc le procès de vie peut être envisagé comme se réalisant en empruntant la voie du milieu : entre le bien et le mal, entre le bon et le mauvais. Il est profondément question du mode de vie, de l'affirmation de la vie.

Même dynamique qu'avec la santé. C'est l'état en lequel se trouve l'homme, la femme en train de vivre, au cours du développement de son procès de vie.

Tout ce que je veux dire c'est qu'il n'y a pas de mal mais une dynamique qui l'engendre, plus exactement : elle engendre des maux particuliers. Leur itération et leur permanence fondent l'hypostase : le mal. Mais qu'est-ce mal sinon ce qui nous tourmente ou ce qui à l'aide duquel nous tourmentons ; ce qui nous empêche de nous épanouir etc.? Là nous avons une généralisation du phénomène santé qui devient salut. Le mal est ce qui empêche notre salut. Le mal c'est ce qui s'est produit avant notre naissance, le karma, qui détermine notre mal-être actuel. Le mal c'est l'*invisible*. Voilà pourquoi il faut le rendre visible. Là je pense à toute la dynamique de la Shoah, de l'holocauste. Il faut que le mal ait été énorme, absolu, rendu enfin pleinement manifeste, perceptible, éternellement présent, afin de le conjurer. Parfaite illusion et mystification ! A ce propos je vois la confusion

dans l'utilisation de mots comme génocide. Il n'a pas été commis un génocide sur les Juifs. Heureusement, ils forment une population importante. En revanche il y eut un génocide des Tasmaniens, des Fuégiens, des Guanches. Il n'en existe plus un seul. Là quelque chose d'important est à voir.

[...]

La thématique du bien et du mal est celle où s'impose la négation. Le mal me nie, je dois nier le mal. Mon salut est dans la négation. A ce propos il est intéressant de considérer la position augustinienne : le mal est une cessation du bien, ce qu'on pourrait exprimer aussi comme ce qui l'inhibe. Le mal étant alors secondaire et le produit d'une négation. La négation peut-être un refus ; le refus d'écouter le commandement de dieu : le péché originel ; ce qui nous lance dans la dynamique du mal. On retrouve ici la dynamique de l'interdit, autre support de la genèse du mal. Je suis mal parce qu'on m'a interdit d'être en continuité. Le bien est une compensation afin que j'endure ce mal.

Au plus profond de moi je sens que pour l'espèce le mal est quelque chose d'*invisible* qui cause son inaptitude à jouir de la vie, du procès de vie au sein du cosmos. Ce quelque chose d'invisible c'est l'ontose découlant de la répression parentale et de tout ce qui a surgi du fait de la séparation d'avec la nature. Or, c'est à travers un processus insidieux que cette séparation s'est imposée, et c'est par un même processus insidieux que l'ontose s'installe en nous.

Le bien est tout ce qui nous permet d'être nous-mêmes, dans la mesure où nous restons en connexion avec notre être originel. Le démon de Socrate est une expression mystifiée de celui-ci. Mystifiée parce que ce n'est pas l'expression immédiate de l'être originel. Le connais toi toi-même est une tentative d'accéder à lui, mais elle est médiée par la relation so-

ciale. Se connaître c'est connaître sa *juste* place dans la société et c'est y demeurer (éviter l'hubris) comme l'a bien mis en évidence G. Thompson dans *Eschyle et Athènes*. La nécessité de se positionner participe d'une naturalité, mais elle est ici détournée, mise au service de la polis, de la domestication. Et, ceci, doit être mis en relation avec le phénomène de l'interiorisation de la technique (thérapie) pour « résoudre » les relations des hommes et des femmes entre eux, qui commence au néolithique et qui atteint une phase explosive dans la réalité et dans la représentation avec le moment de surgissement de la polis.

Précisions : je ne parle pas d'inconscient ni de conscience en ce qui concerne l'individualité-Gemeinwesen. Conscience et inconscient sont les produits de la répression. Je peux être conscient ou inconscient mais je n'ai pas de conscience, ni d'inconscient. Les mystiques hindous l'avaient compris : conscience et inconscient c'est ce qui nous encombre et qui nous attache à la maya. J'ajouterai inconscient et conscience peuvent être considérés comme des produits de l'illusion, du fait que le réel est impossible à atteindre à cause des multiples projections, des déversements, des transferts... En conséquence je ne parle plus, maintenant, de conscience intime. [à Cristina le 7 Janvier 2001]



EN fait ce serait bon de trouver comment dans les différentes langues est dénommée ce que nous appelons folie et d'où vient ce mot. Autrement dit, il s'agirait de comprendre comment hommes et femmes perçoivent cet intense dérèglement qui fait que nous ne pouvons plus participer à la

Gemeinwesen, à ce qui nous constitue être humain-féminin, comme si d'une façon ou d'une autre nous étions alors exclus de la Gemeinwesen. En attendant, je perçois trois modalités importantes de réalisation de la folie.

1. L'ipséisation dont je t'ai déjà entretenu dans d'autres lettres.

2. L'aliénation avec perte totale de soi et remplissage par un contenu étranger : être absent à soi-même et être habité par un étranger (possession).

3. La dissolution qu'on peut considérer comme une impossibilité de revenir auprès de soi (*bei sich*). C'est un phénomène redouté par les chamans. Il s'agit d'une sortie de soi, d'un aller dans le monde (par la pensée, par l'esprit) et de retourner en nous-mêmes. Si le procès est enrayé : folie.³

En affirmant cela je ne compte pas éliminer la nosologie classique. Je pense l'utiliser en l'intégrant dans ces trois mo-

3 « Tout phénomène en tant que manifestation se dévoilant et au sujet de la quelle je puis non seulement penser mais parler et transmettre à son sujet le bouleversement qu'elle opère en moi, implique une discontinuisation, abstraïsation, qui pose un quantum, un discrétum, un discernable. ¶ [...] Tout est capital et un élément, à un moment donné, va se présenter en tant que quantum de celui-ci. Il n'est capital que parce qu'il y a communauté capital ; il existe comme un dépôt, un précipité, une cristallisation, floculation etc. ¶ Prenons un détour. Une certaine quantité de saccharose est dissoute dans l'eau. En fonction de certaines conditions, il va passer d'une situation où il occupe un volume à une autre où il n'en occupera qu'une partie ; il va apparaître discontinu (je pense finalement que toute vie est pulsion du continu au discontinu et retour, le danger avec l'errance de Homo sapiens c'est qu'on était piégé dans le discontinu sans possibilité de retrouver le continu : c'est vraiment la folie, au sens total, de l'espèce). ¶ On a toujours la même substance ». [Lettre à François Bochet 18 septembre 1986] La relation entre l'apparaître et le discontinu est fondamentale et se révèle indubitablement dans le phénomène de la folie. [Note de mars 2002]

ments. Cependant je sens que parfois les psychiatres ne vont pas assez loin dans le ressenti du contenu de la folie ; ils ne perçoivent pas jusqu'où elle va, quelle est l'étendue de son horreur. Ainsi, pour moi qui vais essayer de le vérifier pleinement, la schizophrénie est un moment de la dissolution. En outre ce qui m'interpelle énormément c'est que les trois formes de folie sont en quelque sorte compensatoires. Je veux dire par là que l'une compense l'autre et tend à la limiter, permettant ainsi à l'individu de ne pas sombrer totalement dans la folie. L'aliénation compense l'ipséisation et réciproquement et toutes deux essayent d'enrayer la dissolution, une autre forme de la mort, la mort vécue. En effet la mort peut être considérée comme une dissolution et, par là, elle se présente comme le contraire de la conception (et non de la naissance comme je le disais dans une précédente lettre). Tout ce qui s'est fondé lors de la conception, se dissout. Toutefois, demeure une question : n'y aurait-il pas quelque chose qui aurait été produit, engendré durant le procès de vie qui pourrait échapper au procès de dissolution ? Depuis longtemps hommes et femmes ont donné une réponse : l'âme, mais ils l'ont placée à l'origine, antérieure même, souvent, à la conception. Or ce que je vise dans mon interrogation, c'est quelque chose qui aurait été produit, mais qui aurait comme base justement toute la dimension Gemeinwesen. Je m'interroge doublement. D'une part sur la validité du contenu, c'est-à-dire est-ce qu'il y a une possibilité pour un tel phénomène ? D'autre part, que signifie cette interrogation en rapport à la possibilité d'une dérive ontosique ?

Je reviens à la question de la technique. Selon moi, on ne peut l'aborder en profondeur que si on part de l'immédiateté. J'ai besoin d'une technique lorsque celle-ci est insuffisante. Plus précisément lorsque mon plan de vie, ce que j'ai d'inné

ne peut pas être efficient. Il faut donc — et cela ne nie pas l’immédiateté puisqu’en celle-ci réside le possible de l’activité technique — que je trouve un moyen terme, un « outil » pour résoudre. Dit autrement je passe de la dimension naturoévolution à la dimension haptoévolution. Il y a continuité entre les deux. Du moins, il y eut. On passe de l’inné à l’acquis. La coupure d’avec la nature a tendu, au cours d’un long processus, à placer la technique non plus seulement à l’interface homme, femme, monde environnant, mais à l’interface entre mère-enfant, et à partir de là entre homme-femme etc. Donc je ne propose pas de rejeter l’acquis, mais d’être à même de le positionner. Je pense que nous devons retrouver notre naturalité, donc l’immédiateté, et opérer à partir de là en fonction des « problèmes » que nous rencontrons au cours de notre procès de vie. Cela implique de remettre en cause toute l’activité recouvrante, toutes les thérapies etc. Dans une thèse concernant le surgissement de l’ontose j’aborde cela. Il me faudra le développer.

La question de la technique est liée à celle de la thérapie, donc à celle du mal. U. Galimberti dit que la technique est l’essence de l’homme. Je ne suis pas d’accord. L’essence de *Homo sapiens* c’est l’aptitude à intervenir, c’est l’épanouissement de la préhension. Avec A. Leroi-Gourhan j’envisage cela d’un point de vue paléontologique et j’envisage comment cette aptitude à la préhension s’impose à travers tout le phylum des vertébrés.⁴ La façon de procéder de ce philosophe — il n’est pas le seul — revient à placer l’homme dans une

4 Il faudrait également étudier comment, chez les invertébrés particulièrement les arthropodes, cette aptitude se développe. Chez les insectes, par exemple, on constate que l’hexapodie permet une préhension efficace et, ce, même en mouvement. [Note de mars 2002]

situation d'exceptionnalité et par là à l'exclure du règne animal.

[...] J'ai encore intensément réfléchi à la question de la folie, au mal, à la mort. Hommes et femmes luttent contre le mal qui les ronge, l'*invisible* dont je t'ai parlé. C'est lorsqu'ils sont débordés qu'ils recourent à des thérapeutes. Alors on parle de maladies organiques ou mentales. Dans le concept de maladie mentale il y a l'idée que dans ce cas justement on a affaire à quelque chose d'invisible, relevant de l'esprit. Or même la maladie organique est en rapport avec l'invisible, l'ontose. A propos des trois formes de folie signalées plus haut, on peut les concevoir comme trois modalités qui opèrent à divers moments d'un cycle historique donné. Toutefois la dissolution tend à l'emporter de nos jours par rapport aux époques antérieures (bien que ce que nous révèlent les incas — révolte des objets — témoigne de phases antérieures où la dissolution fut également puissante) avec la généralisation du phénomène de dépression. Pour conclure momentanément, selon moi, au fondement, à la base du phénomène de la folie, il y a la dissociation individualité-Gemeinwesen. Dans les sociétés où la fonciarisation, le mouvement de la valeur, ne se sont pas imposés, la communauté peut réintégrer l'individualité tendant à devenir folle, grâce à une pratique communautaire où la transe est fondamentale. A mon avis c'est la transe qui a la puissance thérapeutique la plus grande.

[...]

J'ai d'abord lu le mythe de Er le pamphylien que je connaissais sans l'avoir jamais lu. Je me suis rendu compte que Platon utilise le mot mythe de façon autonomisée, c'est-à-dire qu'il escamote tout le temps le rite, la dimension pratique. Il semble cependant que parfois il utilise le mot conte, du moins dans la traduction française. Cela a beaucoup

d'importance, mais ce n'est pas de cela que je veux te parler, mais du jeu.

C'était disait Er, un spectacle curieux de voir de quelle manière les différentes âmes choisissaient leur vie ; rien de plus pitoyable, de plus ridicule, de plus étrange ; la plupart en effet n'étaient guidées dans leur choix que par les habitudes de leur vie antérieure. (PLATON, *La République*, 1963 : 333)

Mais j'ai cherché aussi ce qui concerne la technique et le phénomène de son intériorisation dont je t'ai parlé. Or, pour Platon il semble que la technique la plus importante tant pour l'individu que pour l'État, c'est celle de gouverner. Il faut gouverner son âme, comme il faut gouverner l'État. Et c'est en rapport avec l'art, la technique de gouverner, que se posent les concepts de bien et de mal. L'art de gouverner c'est celui de savoir tempérer, c'est limiter les remontées. Tout le problème est de contrôler les émotions, s'auto-réprimer et savoir se positionner en reconnaissant sa juste place (connais-toi, toi-même).

A première vue, elle ressemble plus à un accord et à une harmonie que les précédentes. ¶ Comment?. ¶ La tempérance, dis-je, est une sorte d'ordre et d'empire sur les plaisirs et les passions... (IDEM : 124)

Tempérer c'est limiter, c'est empêcher l'hubris, c'est avoir la sensation d'être maître de soi qui est l'expression magnifique de l'auto-répression. C'est comme le signale Platon lui-même se dédoubler en esclave et maître.

Je trouve une grande ressemblance entre C.G. Jung et Platon. Voilà au fond ce qui m'a conduit à reprendre la lecture de ce dernier. [à Flaviano, 10 janvier 2001]



EN ce qui concerne l'étymologie de folie, j'ai trouvé à fou, dans le *Dictionnaire historique de la langue française* que *fou* vient de *follis* « soufflet pour le feu » et « outre gonflée », ballon. Il y a donc un rapport avec l'idée de souffler, de gonfler. Je sens aussi l'idée d'amplifier, puisqu'on souffle sur le feu pour l'attiser, le rendre plus puissant. Dans le même article il est indiqué que *fol* désigne une personne atteinte de troubles mentaux et que *fou* peut être synonyme d'extraordinaire, d'énorme. Cela me fait penser que le comportement du fou évoque inconsciemment le numen même si ce n'est que par les côtés d'extraordinarité, d'énorme. Cela suscite la peur. Il manque l'autre aspect : la fascination, au sens où quelque chose nous plaît tellement qu'elle nous ravit. Mais il peut y avoir la fascination au sens où l'on a peur de devenir comme ce qui nous fascine.

Mais en fait le mot folie n'est pas le seul à désigner ce qu'on appelle trouble mental, ce qui sort du comportement ordinaire, habituel, ce à quoi on s'attend en fonction de notre propre mode d'être qui s'enracine dans l'être originel, qui fait que quelque chose est perçu comme dérangement et dérangé dans le comportement de l'autre. Ce n'est, probablement que vers le XVIIe ou le XVIIIe siècle que le mot folie s'impose pour désigner toutes sortes de troubles mentaux.

Alors je suis allé consulter ce qui est dit pour délire, très important comme dans l'expression *delirium tremens* : « ... du latin *delirum*, « transport au cerveau » ». Dans ce cas le délire m'apparaît comme une forme extrême de remontée. Je continue : « Il vient de *delirus* « extravagant » dérivé de *delirare* pris dans le sens figuré de « perdre la raison, extravaguer ».

Delirare signifie proprement « sortir du sillon ». » Il y a l'idée de sortir d'une voie donnée, de ce qui a été tracé. Ceci est très important en rapport au concept de voie dans diverses aires géosociales. Ensuite : « Il est composé de *de* — et de *lirare* « labourer en billons » également employé au figuré. » Ici l'importance de la métaphore est très prégnante et, en outre, c'est une activité bien déterminée qui sert de référent, de support pour dire.

Ce verbe est dérivé de *lira* « *billon* », terme d'agriculture et en usage dans les campagnes, et d'origine indo-européenne, à rapprocher du vieux prussien *lyro*, du lituanien *lusia* « planche du jardin », de l'ancien haut allemand *Wagen-lusia* « sillon tracé par une voiture, du gothique *laists* « trace de pas » auquel correspond le verbe *laistjan* « suivre la trace ».

Du fait même que dans l'article du dictionnaire on m'y renvoyait je suis allé voir *furor*. « *furor* « folie, égarement » selon Cicéron, c'est un accès qui peut affecter même le sage alors que l'*insania* (la démence) ne peut l'atteindre. *Furor* est le déverbal de *furere* « être fou », « être furieux ». » Dans l'article il est dit que c'est à rapprocher du grec *thorein* s'élançer.

Ici la notion de remontée s'impose encore plus.

Je suis également allé voir à l'article *manie* où j'ai trouvé : *mania* « folie, fureur » et « passion, enthousiasme inspiré par la divinité ». Ici deux remarques : l'idée de possession s'impose. Pour expliquer la puissance de la remontée, il est fait appel à un être étranger occupant l'individu ayant un comportement étrange. La passion a été perçue et l'est encore parfois comme étant à la limite de la folie. Or une passion est un bon support pour la manifestation d'une remontée. Il y a l'idée de subir, de subir l'action d'un quelque chose qui nous possède, qui nous rend autre.

Ultérieurement en lisant Platon, *Le second Alcibiade*, que beaucoup considèrent comme apocryphe, je me suis rendu compte que chez lui la folie est en rapport avec la possession et exprime surtout un excès, qu'il désigne souvent par hubris, la démesure. Ce mot nous signale que s'impose une autre métaphore rendue possible par le développement du mouvement de la valeur. Comme je le lisais en même temps le livre d'U. Galimberti,⁵ que tu m'as envoyé et dont je suis fort heureux parce qu'il me sert beaucoup, j'ai constaté qu'il cite beaucoup le *Phèdre* à propos de la conception de la folie chez Platon. Or, ce dialogue je l'ai lu il y a longtemps... donc je relis, et je constate qu'il y a les mêmes thèmes que dans *Le second Alcibiade*. Ce qui m'interpelle c'est le rapport à la politique, Alcibiade veut légiférer, gouverner. Platon veut donc qu'il évite la folie. Mais cela va plus loin parce que celle-ci est évoquée dans la plupart des dialogues. Et, j'abrège pour aller à ma conclusion, je me suis rendu compte que Platon rejetait les poètes hors de la république parce qu'ils étaient porteurs de folie, ils étaient possédés. Il les rejette parce qu'il a peur de la folie. Mais pour lui elle se manifeste par l'excès. Or, dès Hippocrate et certainement avant, il y a une autre cause de folie : le manque, la dépression. Ceci est surtout vrai dans la mélancolie qui aura tant d'importance au moment de la Renaissance, mais qui, à mon avis, a pour avatar le spleen de l'époque romantique, le vague-à-l'âme et certainement d'autres phénomènes.

Donc en plus des trois modalités de réalisation de la folie dont je te parlais dans ma lettre à laquelle tu m'as d'ailleurs répondu, il faut ajouter les deux points de surgissement : l'ex-

5 U. Galimberti, *La Terra senza il male. Jung : dall'inconscio al simbolo*, 1997.

cès que je suis amené à mettre en relation avec la manifestation de la remontée et la dépression qui est en fait la réinstauration de l'état hypnoïde. La réinstauration de l'état hystéroïde avec remontées peut expliquer les formes de l'hystérie et même l'épilepsie.

Une approche de la folie grosse de développements importants est celle qui tient compte de la raison. Le fou est l'insensé, celui qui a perdu la raison. Or la raison implique l'idée d'une progression bien définie, cohérente, ayant un sens qui est prévisible ou qui se dévoile en fonction même de la cohérence de la progression. Donc ici le fou est celui dont le comportement est imprévisible.

Je retourne à Platon et à sa conception de la folie comme découlant d'un excès, d'où son intérêt pour la proportion, l'harmonie et l'idée de justice qui a surtout pour contenu une idée d'adéquation, de justesse. Mais la justice pose le problème de la répression des actes

de la folie par excellence selon la tradition : la *furor*
« l'impulsion aveugle à des actes de violence, l'extrême folie en un mot selon une représentation séculaire ».

J'ai inclus cette portion de phrase d'un article de Gladys Swain « D'une rupture dans l'abord de la folie » parce qu'elle montre que c'est en vue de pénaliser ou non un coupable qu'il a fallu préciser qu'est-ce que la folie ? quand un individu est-il fou ? Or, curieusement selon moi, son exposé montre que ce que l'on désigne couramment comme folie pour caractériser l'état où se trouvait le criminel lorsqu'il commit son crime est une énorme remontée. Je précise d'abord mon information sur Gladys Swain, son article parut dans la revue *Libre* 77-2, éditée par Payot, en rapportant la note suivante, page 194 de la revue : « Le présent article reprend le texte de deux chapitres d'un ouvrage en préparation dont un extrait a été pu-

blié dans *Libre* n°1 (« De Kant à Hegel : deux époques de la folie »).

Dans l'article en question elle se rapporte à divers procès de criminels dont un (une tentative de régicide) où le coupable n'a pas été condamné du fait qu'on a invoqué le fait qu'il était fou au moment de la tentative d'assassinat.

Voilà ce que l'avocat parvient cette fois à faire accepter comme réalité tangible à la soupçonneuse inspection judiciaire : la compatibilité paradoxale chez le même être d'une déraison et du maintien de la raison. (SWAIN 1977 : 200)

Auparavant elle a rapporté une phrase significative de l'avocat, Erskine : « « Le vrai caractère de la folie, quand il n'y a ni frénésie, ni fureur, c'est l'idée délirante (*délusion*) » ». Tout ce qu'écrit ensuite Gladys Swain est très important. Je te cite quelques passages pour fonder mon affirmation sur la folie, qui entraîne un acte de violence extrême, comme étant l'expression d'une remontée. « Ce qu'il s'agit de dissiper c'est l'idée que la folie totale est vérité de la folie » (je précise ce qu'elle veut dire par cette autre citation : « absent au monde, exclu du sens, oublieux de soi : tel vit l'authentique aliéné » (IDEM : 197)), qu'en son essence même l'aliéné est

homme qui juge mal de ses rapports extérieurs de sa position et de son état ; qui se livre aux actes les plus désordonnés, les plus bizarres, les plus violents, sans motifs, sans combinaisons, sans prévoyance. (IDEM : 201)

La référence à un sens de justice interne, propre à l'individu est très importante. Le lien avec Platon persiste : juger serait l'aptitude à percevoir les rapports corrects et donc ceux qui sont nuisibles afin de les rejeter. C'est là que réside la possibili-

té du maintien d'un ordre donné, d'une harmonie du fait d'une compatibilité.

Elle en vient à traiter de la théorisation de la distinction entre l'aliénation totale et l'aliénation partielle, comme la mélancolie peut l'apparaître à certains. Je note que lorsqu'on parle d'aliénation on stipule que celui qui est atteint, malade, n'est plus lui-même, il est devenu autre. Nous sommes dans un avatar de la possession. Plus loin, elle parle « de cette folie qui serait vacance du sujet » (IDEM : 224). Où est passé le sujet, et qui parle, effectue à sa place, quand il est affecté de folie? Je reprends. Elle affirme que la folie totale cela n'existe pas mais que pourtant ce concept, cette représentation est nécessaire. Avant de citer plus avant, je reviens sur ce que je t'ai dit sur les trois types de folie et leurs interrelations. Ce qui me semble important dans l'exposé de ces trois formes c'est de montrer où tend le comportement de l'espèce qui s'est séparée de la nature. Il y a bien une question de sens, une nécessité de prévoir. En outre, l'autisme est bien une forme quasi totale de la folie. Très peu de ceux qui en sont affectés en sortent. Mais si on étend le concept de folie non seulement au domaine du mental (démence) mais aussi au domaine organique, alors on la voit installée sous la forme de l'obésité, du cancer, voire du sida. D'autre part, il y a un état qui a servi de support pour produire le concept limite de folie, c'est l'idiotisme, la débilité mentale, le crétinisme. C'est surtout le premier terme qui est déterminant : l'idiot est celui qui ne peut-être que lui-même ; il ne peut rien exprimer ; il n'a pas de dimension *Gemeinwesen*. C'est peut-être à cause de cela que, pour moi, la folie apparaît surtout sous la forme de l'ipséisation. Dans mon village en Corse il y avait quelques idiots. Ils m'impressionnaient beaucoup surtout que, pour l'un d'entre eux, on m'avait dit qu'il pouvait être violent. Je fus aussi très impressionné par ce

que nous appelons maintenant la trisomie 21. Le trisomique que je connus alors me préoccupa beaucoup à cause du mélange de raison et de déraison mais surtout à cause de la grande gentillesse, du grand attachement !

Je cite G. Swain.

Le modèle de la folie complète ne fonctionne pas comme un *moule* dans lequel il s'agirait de faire entrer l'ensemble des faits, mais comme un *repère* ultime en fonction duquel sont déchiffrés tous les faits. (IDEM : 202)

Ceci me semble d'ailleurs valable pour divers procès cognitifs. Toutefois reste la question du devenir de la folie au sein de l'espèce, tel que je viens de l'aborder.

Et voici maintenant un exposé qu'en termes anciens on pourrait désigner possession et que je désigne remontée. « Dans le secteur proprement dit de sa folie, il était *inconscient* selon le mot même qu'Erskine emploie à un autre moment ». J'interromps pour signaler qu'il y a à là une donnée essentielle pour déterminer ce qu'est la folie, c'est un procès qui affecte l'individu sans qu'il en ait conscience. S'il n'y a ni de possession, ni d'inconscient — celui-ci étant en fait l'avatar du démon possédant — cela veut dire que c'est un procès inconscient qui affecte l'individu, et ce procès est obligatoirement en relation avec quelque chose qu'il a vécu. Et là on s'approche de la remontée. Mais il faudra d'abord que S. Freud découvre le refoulé, duquel il induira le refoulement. A partir de là la progression sera la mise en évidence de la répression parentale qui provoque des souffrances intenses à l'individu en devenir, depuis sa conception jusqu'à son enfance et son adolescence. A ce propos il y a une logique extrême : la remontée est due en dernière analyse à la répression parentale, et c'est en rapport à la répression judiciaire, sociale que la fo-

lie a dû être définie et qu'apparaît alors nettement le phénomène de la remontée. Bon, je continue :

L'acte était en lui-même sans qu'il le sache, *sans qu'il puisse le réfléchir pour en rapporter le projet à quelqu'un d'autre* [c'est normal, être fou c'est être séparé de la *Gemeinwesen*, *N.d.A.*] ; et c'est pour cela qu'il s'est échappé [je ne résiste pas au désir de signaler un rapprochement avec mon concept d'échappement du capital, *N.d.A.*] de lui irrésistiblement, extériorisation immaîtrisée d'une illusion essentiellement irréfléchie. Ainsi, circonscrite dans un secteur de la vie psychique, la folie n'en est pas moins pensée comme totale folie là où elle se manifeste. La part qu'elle occupe, elle l'occupe totalement, en entraînant une *adhésion* de l'individu à ses conceptions délirantes telle qu'il ne puisse prendre la moindre distance à leur égard, telle qu'il ne puisse se rapporter à elles. Elles l'habitent, elles lui sont présentes, à ce point qu'il ne peut retourner vers elles. Lorsqu'il parle, elles se disent sans qu'il les gouverne. Imprimées en lui, elles se dérobent au souvenir comme elles passent en actes aveugles. L'absolu de la folie est conçu, en la circonstance, comme *irréflexion réalisée*. Non plus comme capture du tout de l'âme, mais comme annulation en un point de l'âme de sa puissance réflexive. Folie : le point de non-rapport de l'homme à lui-même. (IDEM : 205)

Je trouve cela remarquable en ce qui concerne la phénoménologie de la remontée, d'autant plus que quelques lignes plus loin, elle parle d'un phénomène opérant « à l'insu du sujet ». Je suis d'accord avec le rapport à la réflexion puisque pour moi la réflexivité caractérise l'espèce, mais je ne suis pas d'accord avec la dernière phrase. Ce qui remonte dans l'acte désigné par folie c'est l'être enfant de l'homme, de la femme, c'est le stade bébé, ou fœtus, mais cela dans une discontinuité.

Quand j'ai une remontée, je vérifie que je suis « possédé » par moi-même, par l'être qui a été bloqué, réprimé, et qui essaie de sortir de ce blocage, d'exprimer l'immense souffrance induite. Or, pour induire une remontée il faut activer une empreinte, et pour cela il suffit de peu de choses. J'ai provoqué une remontée énorme à une amie du fait que je l'ai appelée par le nom d'une autre amie commune. Elle a été placée dans la confusion. Or celle-ci n'est pas d'ici et maintenant ; c'est ce qu'elle a subi toute petite.

Percevoir le contenu d'une remontée, revivre la scène qui est à son origine, implique parfois une heure ou deux, sinon plus. Tant que la personne n'a pas revécu, elle a un discours fou, discontinu où elle affirme des choses justes mais ne se rapportant pas à leur référent correct, ce qui est une autre forme, très importante d'expression de la discontinuité en la personne, de son impossibilité de poser le juste rapport. La plus part du temps elle se pose en victime et ne se rend pas compte que, ici et maintenant, elle ne l'est pas. Donc c'est son passé qui a remonté. De cela j'en déduis que pour analyser, percevoir et amener à revivre la remontée qui a induit un acte de violence répréhensible, il faudrait des années et une communauté.

Ce qu'il y a d'important à signaler c'est que les gens ne se rendent pas compte de leurs remontées parce qu'elles font partie de leur vécu quotidien. En revanche quand celle-ci se manifeste fortement en tant que crise alors la personne peut se rendre compte que pendant un moment elle fut folle. C'est ce qu'Esquirol, cité par Gladys Swain indique fort bien :

un grand nombre de fous conservent (non seulement) la conscience de leur état, celle de leurs rapports avec les objets extérieurs,

mais aussi

celle de leur délire ». Elle ajoute : « Pas d'inconscience les coupant irrémédiablement de la part folle d'eux-mêmes, ils restent présents à la folie dans laquelle ils sont pris. (IDEM : 206)

Pour comprendre le fait que les gens sont inconscients de leur remontées, il est nécessaire de faire intervenir l'être recouvrant, celui qui tend justement à empêcher la manifestation du refoulé. En outre la remontée a une base naturelle. Continuellement en moi, en la totalité de mon individualité-Gemeinwesen se produit un intense métabolisme où sont mêlées les données internes, celles provenant des gens avec qui je vis, des gens que je lis, du milieu où je vis, etc.. C'est un vaste procès inconscient qui a un moment donné produit quelque chose qui devient conscient, parvient à mon encéphale (ultime lieu de traitement?) et je vais pouvoir dire, émettre une idée. Parfois cela est tellement intense et résulte d'une tension longtemps entretenue, que je suis dans l'enthousiasme, je suis transporté de joie : enfin j'ai trouvé l'idée, je suis parvenu à la compréhension. C'est finalement monté de tout mon être. Pourquoi monté, parce que j'ai la sensation que cela pousse en moi. Mais je pourrai dire que cela émane de moi, et cela m'évoque la théorie de l'émanation des gnostiques. En conséquence quand il y a une remontée proprement dite, elle peut être vécue dans la normalité, d'autant plus que le refoulement, inconscient, opère immédiatement, ce qui escamote l'émotion.

Du fait de la répression parentale nous sommes inachevés ; l'être originel a été bloqué dans son développement. D'où la tendance que nous avons à vouloir achever, parachever. Cela veut dire qu'irrésistiblement l'être originel réimpose les moments vécus de l'inachèvement afin d'accomplir le procès. C'est l'empreinte fondamentale. Il suffit de peu de choses

pour qu'elle soit activée et alors par le même mécanisme que celui indiqué précédemment, cela se réimpose, mais à ce moment-là il y a une sensation étrange : c'est moi et ce n'est pas moi, c'est-à-dire l'être se manifestant actuellement, l'être recouvrant. Mais cela dure peu parce que le refoulement opère automatiquement. Voilà pourquoi, au départ, c'est par l'écoute assurée par quelqu'un au courant du phénomène qu'on peut parvenir à déceler les remontées qui nous affectent. Dès lors on sent bien que la folie est dûe à la présence d'un autre qui est soi-même, mais un soi-même que l'on a voulu abandonner, rejeter, refouler pour pouvoir s'adapter au devenir de ce monde, et être aimé par ses parents, accepté par le corps social ; pour pouvoir recouvrir.

Dans cette approche de la folie ce qui me semble important également c'est le concept de crise. La folie existe à l'état latent et, à un moment donné, elle se manifeste en une crise. Or, celle-ci a une dimension de remise en cause, du recouvrement dans notre cas. Là nous avons un mouvement isomorphe avec ce qui s'est passé pour le capital : la crise n'étant que l'expression manifeste de la réalité du capital, particulièrement, selon K. Marx, dans sa dimension irrationnelle. Les diverses politiques économiques qui ont été proposées pour éliminer l'irrationnel, les crises (se manifestant selon l'excès ou selon le manque, la dépression) ont tendu à recouvrir. Toutefois là, il semble que la comparaison s'épuise : le capital s'est échappé, autonomisé. Mais, l'espèce ne fait-elle pas de même ? ne s'autonomise-t-elle pas ? Le devenir au virtuel implique une séparation réalisée d'avec la nature, une autonomisation. Dès lors les maux qui affectent la société-communauté du capital peuvent être appréhendés en relation isomorphe avec ceux qui affectent l'espèce, l'individu, ainsi que les remèdes employés.

La théorie des systèmes, la cybernétique, sont des théories qui permettent de tendre à amortir les phénomènes pour enrayer les crises, empêcher les remontées. Au niveau de l'espèce, il faut tendre vers l'inexpressivité, l'acceptation de tout (permissivité généralisée) mais avec le maintien de l'interdit fondamental et fondateur : celui de la continuité. Tout ce qui est engendré au sein de cette phase initiée avec l'interdit est permis, l'éthique-droit permettant de gérer la gestion des divers possibles. Dans cette dynamique, apprendre à apprendre recèle une grande importance.

Je reprends mes citations.

La folie, c'est l'irruption d'une discontinuité brutale dans l'histoire individuelle, marquée précisément par le changement profond des affections et le bouleversement du cours des passions. (IDEM : 212)

La remontée se manifeste de la même façon sauf, j'insiste, qu'elle est inconsciente tant qu'on n'a pas eu accès au moins une fois à sa perception. Lorsqu'on parvient à percevoir son contenu, on se rend compte alors du bouleversement qu'elle introduit par l'irruption d'un passé qu'on pensait révolu. Cela montre que le passé n'est jamais achevé, il est imparfait, car rien n'est plus présent que le passé qui englobe la durée allant de la conception à la fin de notre petite enfance. Il est constamment présent et tend à se réinstaurer. Le moment de folie est la crise qui manifeste cet inachèvement et le désir d'enfin parvenir à l'achèvement. Là s'enracine une des raisons de la profonde préoccupation vis-à-vis du temps, du souci, comme aurait dit M. Heidegger, pour le temps. Au sein du temps vécu gît une démesure : celle du passé. L'hubris dont parlèrent tant les grecs est un rejouement. L'évocation des grecs, me fait souvenir d'Homère : l'*Iliade* n'est-elle pas un poème sur la folie, celle d'Achille chantée dès le début en

parlant de sa colère, mais aussi sa fureur contre les Troyens, contre Hector, la folie d'Ajax? On a l'impression que rien ne se fait sans remontées importantes. Ulysse semble échapper à cela grâce à sa ruse qui lui permet de tout contourner et d'éviter les remontées. mais ce n'est que partie remise car dans l'*Odyssée* lorsqu'il tue les prétendants, il est submergé par une remontée, une folie. Tout le comportement des personnages de ces deux poèmes devrait être examiné en tenant compte de l'ontose qu'on pourrait assimiler à une folie latente constamment enrayée. Cela me donne envie, si j'en trouve l'opportunité, de voir le rapport entre prudence, tempérance et ruse. Toutes les trois visent à éviter les remontées. J'ai envie de lire un livre que François B. m'a souvent conseillé : *La prudence chez Aristote*. Je pense que le pendant de cette prudence est la tempérance chez Platon.

La remontée se manifeste de façon insidieuse lorsque quelqu'un te charge par exemple. Ainsi cette personne te fait une remarque fort juste que tu ne peux que prendre en compte, mais dans le discours au sein duquel elle est émise, tu perçois qu'il y a quelque chose, un excès qui te met mal à l'aise et que tu essaies de rejeter. C'est ça la charge. A la faveur de l'énonciation de cette remarque, la personne se sent justifiée pour manifester une émotion refoulée du passé, liée à un vécu qui induisit une souffrance. Là encore c'est quelque chose d'inconscient parce que celui qui subit la charge refoule, opérant comme il le fit avec ses parents qui le chargèrent si souvent.

Enfin il faut voir cela avec le déversement. Tu demandes un éclaircissement sur quelque chose à quelqu'un. Celui-ci te répond par un discours en excès qui, d'une autre façon, te charge. La personne s'est sentie reconnue, cela lui provoque

une remontée qui lui permet de se déverser afin de rétablir la continuité jadis brisée.

Il est évident que dans les lapsus, les mots d'esprits, les oublis, l'humour, la plaisanterie, l'ironie (même si c'est dans la distanciation) se logent remontées et déversements, la mesure du passé, et se manifeste l'impossibilité de passer outre. Vouloir transcender c'est espérer traverser le mur invisible du passé (miroir temporel), aller enfin au-delà, et échapper à la malédiction. Or, justement la folie fut pensée en rapport à une malédiction. Là encore on peut se référer à Homère.

Je pourrais donner une autre définition de la folie : l'impossibilité de se positionner en l'éternité. Ce qui se manifeste c'est la perte de la présence, l'évanescence de l'attention (comme l'a noté Esquirol, cité par G. Swain), la difficulté de se rapporter vis-à-vis de l'extérieur, comme à l'intérieur de lui-même, difficulté à connecter, à communiquer ; s'impose une dissolution à cause des diverses discontinuités en lui qui fondent tous les phénomènes précédents, une dérive incluant le délire qui peut-être aussi bien dans la fureur que dans la difficulté à se manifester (isomorphie avec sadisme et masochisme) hors de l'immédiateté.

Au cours du temps la perte des divers supports, par suite du procès de rationalisation (la passion de la raison pouvant induire une autre forme de folie) a pu enlever la peur immédiate, mais non la peur ancestrale, logée dans un lointain passé. C'est donc au sein de la rationalisation que l'être ontosé doit se loger pour se protéger contre les remontées et devenir un être virtuel à recouvrements multiples et interchangeable.

A nouveau je repense aux grecs pour qui la folie se caractérise par un aveuglement — et l'on continue à la penser ainsi. Or les aèdes, les poètes sont souvent aveugles. Ils sont enfermés dans la folie qu'ils peuvent ainsi mettre en évidence. D'où

la peur de Platon. Mais les devins aussi sont aveugles. Pour déceler la folie des autres, il faut être aveugle : affirmation homéopathique.

Je terminerai par une citation double, Gladys Swain citant Esquirol et le commentant.

« Le délire comme les songes, note-t-il dans son article *Délire* du *dictionnaire des sciences médicales*, ne roule que sur des objets qui se sont présentés à nos sens dans l'état de santé et pendant la veille. *Alors on pourrait⁶ s'en éloigner ou s'en approcher ; dans le sommeil et le délire nous ne jouissons point de cette faculté*, parce que les objets représentés par l'imagination sont indépendants de nos sensations actuelles ou se lient mal à elles ». L'on ne saurait plus concrètement formuler que le fait central du délire — et du rêve, le rapprochement est digne d'être enregistré — tient à l'impuissance du sujet à modifier sa propre position face aux objets qui occupent la représentation. Dans l'état ordinaire de veille, notre rapport aux objets offerts à la perception est rapport *d'accommodation* [...] Alors que s'instaure dans le délire un rapport *d'adhésion* aux « objets représentés par l'imagination ». (SWAIN 1977 : 219)

L'ontose se caractérise par l'adhésion, l'attachement aux supports et à la peur de les perdre. Dans la folie le phénomène qui n'est normalement pas apparent (l'ontose invisible), de-

6 En relisant, je me rends compte que *ce pourrait* m'a gêné et me gêne. Je percevais mieux s'il était remplacé par *pouvait*, l'utilisation de l'imparfait dans la première partie de la phrase et du présent dans la seconde, me confirme dans mon ressenti. Quand j'ai fait le remplacement, j'ai compris ce que voulait dire Esquirol et la pertinence du commentaire de G. Swain. Peut-être qu'il y a eu une erreur de transcription ou, alors, je détaille quelque part et il me faut percevoir où et pourquoi.

vient pleinement manifeste. Bouddha a dénoncé l'attachement qu'il a relié à l'illusion de fixer l'impermanence. D'une certaine façon la vie sur terre relèverait selon lui, à ce que je perçois de ses discours, de la folie. [à Flaviano, 19 février 2001]



JE n'ai pas trouvé la traduction du mot *ricorsività*. Je ne l'ai pas trouvé non plus dans un gros dictionnaire italien. Je pense au mot récursivité qui lui aussi ne semble pas être dans le dictionnaire, français dans ce cas ; pourtant cela me dit quelque chose. Alors j'ai pensé à E. Morin et à *La Méthode* dont la première partie *La nature de la nature* parut en 1977. Il parle de *récursion*. Je te transcris ce qu'il expose.

C'est cela un processus récursif : *tout processus dont les états ou effets finaux produisent les états initiaux ou les causes initiales.* ¶ Je définis donc ici comme récursif tout processus par lequel une organisation active produit les éléments et effets qui sont nécessaires à sa propre régénération ou existence, processus circuitaire par lequel le produit ou l'effet ultime devient élément premier et cause première. Il apparaît donc que la notion de boucle est beaucoup plus que rétroactive. C'est cela le processus récursif : tout processus dont les états ou effets finaux produisent les états initiaux ou les causes initiales. ¶ L'idée de récursion ne supprime pas l'idée de rétroaction. Elle lui donne plus encore qu'un fondement organisationnel. Elle apporte une dimension logique tout à fait fondamentale à l'organisation active. En effet, l'idée de récursion, en termes de praxis organisationnelle, signifie logiquement *production-de-soi et régénération.*

C'est le fondement logique de la générativité. Autrement dit, récursivité, générativité, production-de-soi, régénération et (par conséquence) réorganisation sont autant d'aspects du même phénomène central. (Morin 1977 : 186.)⁷

Ce que je sens, c'est qu'il veut sortir de la linéarité qui est une réduction, simplification. Il se présente d'ailleurs comme le penseur de la complexité. Mais ce qui manque c'est l'investigation au sujet de savoir pourquoi hommes et femmes ont-ils recouru à la linéarité, pourquoi sont-ils sortis de la participation. A mon avis cela doit être mis en relation d'une part avec la culpabilité, d'autre part avec la volonté de se libérer, de s'extraire de quelque chose, d'un monde oppresseur, asphyxiant. Sortir d'une participation qui inhibe le développement de l'individualité qui, d'ailleurs, au cours de ce processus, devient individu. La pensée circulaire des grecs, ne serait-ce qu'à travers l'idée d'un éternel retour, est un moment pour ainsi dire final de la pensée participative. Personnellement, je préfère envisager une pensée rayonnante, participative, sinon j'ai l'impression que, par la boucle, je me referme sur moi, même si je tiens compte des autres et du monde. Il y a en même temps dans la rayonnance une idée de rythme, de

7 J'ai trouvé entre temps le sens du mot récursivité dont il est question plus haut. C'est un mot utilisé en informatique pour désigner l'insertion d'un programme, qui devient sous-programme, à l'intérieur d'un autre. En linguistique il désigne un phénomène similaire : l'insertion d'une proposition à l'intérieur d'une phrase. Ainsi on passe de : Le chat boit à : Le chat qu'on m'a donné boit. Selon Noam Chomski la récursivité est un phénomène universel se retrouvant dans toutes les langues. Cependant Daniel L. Everett met cela en question parce que dans la langue des Pirahas la récursivité n'existe pas : *Le monde ignoré des indiens Pirahas*, 2010. Je reviendrai sur ce sujet en étudiant l'influence de la spéieuse sur la langue. Note de septembre 2010]

pulsion qui me fait penser à l'acte d'aimer, à la sexualité non ontosée.

Il me vient une autre idée suggérée par l'importance du concept d'organisation qui pointe dans ce texte. Le concept d'organisation fut la pierre d'achoppement au sein du mouvement révolutionnaire. Les révolutionnaires recherchèrent l'organisation idéale afin de rendre la révolution possible, en tenant compte bien entendu des données objectives liées au développement du mode de production capitaliste, à celui de la lutte des classes. Il remplace celui d'État, fondamental pour les révolutionnaires bourgeois et pour les penseurs conservateurs. Or, je me relie à A. Bordiga qui rejeta la thématique de l'organisation. Aussi, cela m'interroge sur la modalité d'aborder la question. S'il n'y a pas à organiser que signifient tous ces efforts théoriques d'E. Morin?

Dans ce que tu m'as dit, il me semble que tu es passée de la récurrence à la ricorsività (récursivité?) et, la première, tu l'as mise en rapport avec le rejouement, à la compulsion de répétition. Une donnée de la réalité actuelle stimule l'empreinte chez un individu ce qui fait réactualiser (en quelque sorte régénérer) la souffrance passée, un événement passé. Dès lors c'est comme s'il était prisonnier de cette récursivité dont parle E. Morin. Telle est la dimension ontosique. Mais la récurrence directe (habituelle) et la récurrence inverse dont je t'ai parlé est peut-être aussi un comportement théorique pour retrouver le tout, pour sortir de la réduction, donc, dans une certaine mesure, se libérer-émerger.

Hier m'est revenue, aussi, ton interrogation sur le mal, dont tu me fis part par téléphone, avant de passer ton concours. Pour moi, le mal est l'invisible et c'est cet invisible que L. Wittgenstein traque dans sa logique. Et là je fus reporté à la dynamique de l'équivalent général. Le mal, comme le

bien, le beau, la vérité, l'amour même, est un équivalent général. Or, ce qui est fondamental dans la dynamique de son engendrement s'est le phénomène d'exclusion et de représentation : une marchandise est exclue pour représenter toutes les autres. C'est à partir de cette exclusion qu'il est possible de représenter et de juger (même phénomène en politique : l'élu est exclu). L'équivalent général représente la continuité de toutes les marchandises entre elles et fonde, justifie l'échangeabilité, en même temps il pose leur caractère individuel. Elles n'ont plus à parcourir une série plus ou moins longue de transactions pour être, il suffit qu'individuellement elles se réfèrent à cet équivalent général pour être fondées. De même pour juger il faut que quelque chose, qui fasse partie du domaine de ce qui est justiciable soit exclu, et que tout s'y rapporte. Donc les équivalents généraux de justice, de vérité, de valeur (juger c'est évaluer), permettent la pensée recouvrante, la pensée domestiquée. Dans le dernier cas cité, cela implique la recherche d'une valeur, parmi toutes les valeurs, de telle sorte qu'il y a répétition (rejouement) du phénomène. Cette valeur équivalent général est souvent nommée valeur en soi. Et c'est bien là qu'on retrouve la logique de L. Wittgenstein et son monde des valeurs dont tu me parlas dans ta lettre du 3 décembre 2000. Or ce qui m'interpelle c'est qu'il s'agit de valeur de vérité : valeur du vrai, valeur du faux. La valeur serait l'équivalent général placé au sommet et déterminant tout, parce que l'exclue intégrale. J'ai noté qu'a bien s'oppose mal, à vrai faux, mais quel est l'antonyme de valeur? la non-valeur. La valeur fonde l'antinomie richesse-pauvreté, comme toutes les antinomies. Elle peut être considérée comme l'exclue par excellence, qui devient comme un immense non dit. Dans ce cas, la valeur, l'esprit seraient comme des épiphanies de l'absolu, et ceci se révèle avec le capital. Le

devenir ontosique est d'exclure pour fonder, pour se fonder, parce qu'on a été exclu de notre naturalité. Pour le moment ce que je perçois c'est que L. Wittgenstein a été exclu, et qu'il dit cette exclusion, dont il veut sortir, à travers toute sa logique. [à Cristina, 11 mars 2001]



JE reviens sur ce que je t'ai écrit précédemment. Dans l'irrationnel il y a quelque chose d'invisible qui le constitue justement en tant que tel. Grâce à l'analyse logique il est possible de traquer l'invisible, ce qui insidieusement cause la non justesse d'un raisonnement. Elle permet de dévoiler et, ensuite, d'opérer rationnellement, en cohérence, sans contradiction. Aussi je suis amené à penser que l'interrogation majeure est : qu'est-ce que l'irrationnel? Comment surgit-il? Elle est faite par tous les hommes, toutes les femmes. L'inconscient est souvent l'autre nom pour désigner ce que vise le mot irrationnel. En profondeur ce qui se pose c'est le *numen* et le *nomen*.

Je sens une dimension supplémentaire : l'invisible, l'irrationnel, l'inconscient, tout cela est en rapport avec la négation. Le surgissement de la négation est ce qui a servi le mieux de support pour signifier le non accueil, la non acceptation de la naturalité. Ceci est constitutif de *Homo sapiens*. En effet la libération des zones pré-frontales des contraintes mécaniques liées à la mastication (cf. A. Leroi-Gourhan) a permis le déploiement de l'imagination. Or celle-ci est ce qui rend possible la négation. Tous les êtres vivants vivent dans l'affirmation, nous autres nous évoluons de plus en plus dans la négation et dans l'interrogation qui en découle. A mon avis

l'intériorisation de la technique est un puissant moyen pour surmonter la négation et par là donner réponse à l'interrogation. Négation et interrogation ne sont pas constitutifs d'un mal, mais nous devons les utiliser *naturellement* dans notre cheminement. Voilà pourquoi j'insiste beaucoup sur la nécessité de se positionner, de s'affirmer sans nier les autres. *Homo sapiens* s'est développé en niant les autres espèces et en s'interrogeant constamment sur sa réalité au monde, sur la réalité, sur ce qu'il est. Expression d'une immense incertitude. C'est seulement si nous retrouvons la certitude que nous pourrons profiter de cet acquis extraordinaire : l'imagination, la négation, l'interrogation. A cela il faut ajouter l'abstraction et se rendre compte que de là sont nés la production du trou à usage technique comme le chas de l'aiguille, le zéro, la notion de vide, celle de néant. Je veux dire que nous pourrons les utiliser sans engendrer des conséquences destructives. [à Cristina, 18 mars 2001]



Au départ la cueillette : hommes et femmes participent à la nature. Ce qu'ils peuvent exalter c'est le lieu = topos où ils vivent, le biotope. Ce n'est pas la terre (donc on ne peut pas parler de terre-mère). Le lieu est la totalité : ciel, terre et tout ce qui vit entre, sans oublier les eaux, c'est là où l'on est apparu (né) où l'on a été engendré (l'idée d'engendrement englobe la sexualité) où l'on pousse. C'est là où l'on contemple. Paradoxalement je percevrai la contemplation comme une réflexion mais sans séparation. L'homme, la femme, n'est pas dans son activité immédiate, par exemple se nourrir, mais se remettent en participation totale avec le tout de leur lieu de

vie et s'y placent, s'y lisent dans le devenir qu'ils perçoivent. Dans la contemplation on ne se perd pas. C'est ultérieurement, lorsque la dimension profonde de celle-ci a été perdue, qu'elle devient une fusion avec la totalité. Dans la contemplation l'espèce vérifiait sa spécificité au sein de la totalité. Et ceci évidemment dans la dimension de la *Gemeinwesen*. Je veux signifier qu'il n'y a absolument pas d'individu, mais que l'individualité est potentielle, en devenir.

A partir de là nous pouvons voir l'importance des concepts d'autochtonie. Pour me faire comprendre je passerai par une citation assez longue de C. Lévi-Strauss.

Que signifierait donc le mythe d'Œdipe ainsi interprété « à l'américaine »? Il exprimerait l'impossibilité où se trouve une société qui professe de croire à l'autochtonie de l'homme (ainsi Pausanias, VIII, xxix, 4 : le végétal est le modèle de l'homme) de passer de cette théorie, à la reconnaissance du fait que chacun de nous est réellement né de l'union d'un homme et d'une femme. La difficulté est insurmontable. Mais le mythe d'Œdipe offre une sorte d'instrument logique qui permet de jeter un pont entre le problème initial — naît-on d'un seul ou bien de deux? — et le problème dérivé qu'on peut approximativement formuler : le même naît-il du même, ou de l'autre? Par ce moyen, une corrélation se dégage : la surévaluation de la parenté de sang est, à la sous-évaluation de celle-ci, comme l'effort pour échapper à l'autochtonie est à l'impossibilité d'y réussir. (LÉVI-STRAUSS 1958 : 239.)

Le mythe d'Œdipe, comme d'autres mythes grecs signalent le passage du *topos*, à l'*oikos*, à la *polis*, du naturel à l'artificiel, de la totalité au séparé. Ce qui importe à l'origine c'est la totalité qui est perçue ultérieurement comme Un

parce qu'elle est référée à la relation sexuelle, séparée du reste, où il y a deux. Ici la sexualité est le support pour dire la division advenue au sein de la communauté. L'impossibilité d'échapper à l'autochtonie dérive du fait que d'une certaine façon la sédentarité tend à l'exalter, mais elle n'est plus le principe vital, constitutif de la communauté. Ce qui devient essentiel ce sont les relations entre hommes et femmes. C. Lévi-Strauss insiste sur la *persistance de l'autochtonie humaine*. Je dirai que l'autochtonie se présente comme la mère : on ne peut pas y échapper. Or c'est ce que dit le mythe d'Œdipe et le dit dans l'ambiguïté : il ne peut pas échapper à Jocaste, mais il ne peut pas non plus échapper à Thèbes. Il fait remarquer aussi que Labdacos, le grand-père aurait été boiteux, Laios, le père, gauche et Œdipe, pied-enflé (à ce propos je pense qu'il est peut-être né avec une telle malformation — je ne sais pas à quelle étiologie cela correspondrait — et ne serait pas due au fait qu'il aurait eu les pieds cloués), et il met cela en rapport avec des mythes américains où les héros chthoniens, nés de la terre émergent « comme encore incapables de marcher, ou marchant avec gaucherie » (IDEM : 238). Mais cela indique non seulement l'autochtonie expliquée comme comportant au départ une défectuosité — justification au passage à la phase suivante — mais est une réflexion sur la station verticale, son importance comme signalisatrice du caractère humain. Il y a plus : le fait que Labdacos, Laios, Œdipe qui sont rois, aient tous un défaut implique aussi que ce dernier est un signe qui les désigne à quelque chose hors norme : le pouvoir. Souvent les enfants naissant avec une malformation étaient exposés et s'ils en réchappaient ils étaient considérés plus ou moins comme sacrés : ils devenaient, chamans, ultérieurement rois etc. Le mythe a une polysémie parce qu'il parle de divers passages ; c'est une « réoraison » un « redire »,

une « reparole » au sens où l'on dit une « réécriture » (idée de palimpseste). Il y a une surimposition de paroles.

Il y a une dimension politique dans le mythe que Marie Delcourt a fortement souligné (*Œdipe ou la légende du conquérant*). En effet c'est parce qu'il épouse Jocaste qu'Œdipe devient roi de Thèbes, de telle sorte que le meurtre de Laïos, comme celui de la Sphinx sont des probations à son accession à la royauté qui est encore détenue par les femmes. Ne pas oublier qu'Œdipe est roi conjointement au frère de Jocaste, Créon. Or, justement C. Lévi-Strauss cite cet auteur à propos de la sphinx : « Dans les légendes archaïques, ils (les sphinx je pense) naissaient certainement de la terre elle-même ». (IDEM : 238, note 1)

Je te préciserai que c'est en lisant, dernièrement, *Psychanalyse païenne* de Tobie Nathan, 1995, que je fus reconduit à C. Lévi-Strauss. En effet dans le chapitre consacré à *Œdipe* il le cite et renvoie au texte que je t'ai cité. Il en tire d'autres conclusions qui ne me convainquent pas. Lui aussi cite M. Delcourt et l'importance de la dimension politique. En outre dans une note il affirme :

Rappelons pour mémoire que Freud, l'inventeur du complexe d'Œdipe, dans son adolescence, se destinait à une carrière politique et que son environnement intellectuel était surtout préoccupé de problèmes politiques (Schorske, 1977). En revenant à la question sexuelle, Freud aurait donc accompli le glissement à rebours ». (NATHAN, 1995 : 35)

Mais voici le passage qui m'a interpellé chez Tobie Nathan (et dont j'aurais dû partir si j'avais procédé historiquement) :

Le groupe A, que nous retrouvons dans les trois séries classées plus haut, correspond à la solution proposée par

Lévi-Strauss d'après laquelle la dynamique du mythe d'Œdipe consisterait à opposer la filiation humaine au rapport d'un grec à sa patrie — étant entendu que, pour les Grecs anciens, les premiers hommes seraient nés de la terre (« à propos de la génération des hommes et des quadrupèdes, *si l'on admettait qu'ils sont nés un jour de la terre*, comme certains l'affirment »).

En note il indique : « Aristote, *Génération des animaux*, III, 762b et aussi Platon, *Politique*, 269 ». p. 34. Il poursuit à la page suivante :

Dans ce groupe, l'opposition dynamique pourrait être formulée ainsi : un Grec est-il grec en naissant d'un couple grec ou bien en surgissant de la terre grecque? Est-ce le même qui donne le même en ligne directe (le grec produit le grec) ou bien l'association de deux éléments dissemblables (pour fabriquer un homme, il faut l'association d'un homme et d'une femme)? (IDEM : 34)

En fait ce qui s'impose à moi ce n'est pas la question de l'androgynie par rapport à l'existence de sexes séparés (en biologie la monoécie et la dioécie : une plante est monoïque quand elle est hermaphrodite, et dioïque quand les sexes sont séparés) mais la génération spontanée en rapport à la sexualité. La conception initiale peut se traduire par la locution : génération spontanée, ce qui explique en même temps que engendrer connote plus que la sexualité. Mais le mythe connote plus. Il connote l'opposition homme-femme : à propos de ce qui est déterminant dans la genèse de l'enfant. J'utilise à dessein ce mot parce que lui aussi connote plus que la sexualité ; donc *La genèse* charrie encore une antique conception dont l'homme, la femme, n'est plus conscient (e).

Pour en revenir à l'importance du topos, du territoire, du terroir, du sol, j'évoquerai ce qu'on a appelé la mystique du

sol chez les allemands. Était allemand celui qui était né en Allemagne si je me souviens bien, et la définition de la nationalité a été modifiée il y a peu (référence alors à l'homme et à la femme). Je signale aussi le « mythe » de Jérusalem chez les juifs, dans une moindre mesure le fait que ce qui est déterminant pour être déclaré juif c'est d'avoir une mère juive. L'exaltation de la mère provient de la perte du topos. Dans mon étude sur S. Freud que je suis en train de rédiger, et dont je parle dans celle publiée, je cite ceci :

L'essayiste hongrois Emil Reich a raconté comment une mère juive, incapable de s'identifier au pays dans lequel elle vit, câline son enfant, lui prodiguant l'amour qu'elle ne peut donner à la société. Pour cette mère, son enfant tient lieu de pays. (W.M. JOHNSTON, *L'esprit viennois*, 1985 : 27)

Ce passage m'avait interpellé mais je n'avais pas perçu tout le contenu de l'interpellation (d'ailleurs je pense que c'est la même chose qui est advenu à W.M. Johnston car il tire fort peu de la notation de E. Reich). Maintenant je sens le rapport au topos, à ce qui fonde, donne assise, le lieu total à partir duquel on peut se positionner. Je citais ce passage pour signaler la puissance de la projection chez la mère. Je note ensuite une certaine confusion entre pays et société. L'auteur cite en note

Emil Reich, *Plato as an introduction to modern Criticism of Life*, London, 1906, pp. 116, 120-121. La fixation des mères juives sur la petite enfance est confirmée par Martha Wolfenstein. *Two types of Jewish Mothers*, in Mead et Wolfenstein (Eds), *Childhood*, pp. 424-440. (IDEM : 475)

Cela confirme l'énorme projection des mères juives sur leurs jeunes enfants et confirme la peur de la mère chez F. Perls. Et je précise que c'est parce que la mère opère un sur-

croît de projection sur l'enfant qu'elle devient encore plus essentielle.

Donc essentialité du topos qu'on trouve dans la nation, la patrie. Cela explique le succès qu'a rencontré l'écologie où le concept de biotope est fondamental. Il est généralisé à la terre en son entier avec l'hypothèse Gaïa de J. Lovelock. Tout cela prend une importance considérable au sein de la *Deep Ecology*. De même qu'il est important que souvent les hommes aient essayé de détruire le milieu, le biotope d'autres hommes, comme déjà nous l'indique Thucydide dans son histoire de la guerre du Péloponnèse, mais comme on peut le voir aussi avec la virulence avec laquelle les mongols, particulièrement avec Gengis Khan, détruisaient les écosystèmes artificiels nés de l'agriculture. Le concept d'écocide né ces dernières années (à la suite de la guerre du Vietnam) prend un relief décisif.

Lié à topos, à autochtonie, il y a l'idée de pousse, de croissance : liber qui donnera liberté. Certes le concept est postérieur au ressenti. Mais les hommes et les femmes n'ont pas oublié, ne serait-ce qu'inconsciemment. De liber on passe à libre. A l'origine est libre celui qui pousse autochtone. C'est ce qui définit l'être de la communauté, de telle sorte que les hommes, les femmes non autochtones ne font pas partie de l'Homme, ce sont des étrangers, des ennemis (Hostis). Derrière tout cela on peut se demander s'il n'y a pas l'idée que à partir du moment où il y a séparation (l'étranger est celui qui est séparé de son topos) on déchoit !

Je n'insiste pas sur l'importance du concept de liberté et sur ces contenus divers.

J'en profite pour signaler l'importance du nomen : les étrangers ce qui ne font pas partie de l'ethnie qui, à la limite, ne sont pas des hommes, sont désignés barbares, chez les grecs.

Or barbare indique un être qui ne parvient pas à parler correctement. Il ne peut donc pas dire l'essentialité des choses, leur fondement. Il ne témoigne pas d'un même vécu du traumatisme qui fonde le nomen en même temps que le numen.

Je retourne à la question du topos : importance des lieux sacrés, par exemple les bois. Il est à noter qu'à la fin de sa vie Œdipe enfreint encore une fois sans le savoir un interdit : il pénètre dans un bois sacré (Sophocle, *Œdipe à Colonne*). En outre il est réabsorbé par la terre, signifiant par là, peut-être, que c'est l'autochtonie qui l'emporte (le topos n'est pas limité à Thèbes, c'est la terre grecque).

[...] En ce qui concerne la différenciation des sexes, et non la sexualité, elle devient ultérieurement importante pour signifier une séparation advenue dans la communauté. Le dimorphisme sexuel est dès lors mis au premier plan comme opérateur de connaissance, opérateur politique même. C'est alors que s'impose le mythe de l'androgynie pour désigner l'état d'où l'on provient (importance de l'essence, comme dans le cas du topos), en même temps que c'est l'exaltation de l'Un qui est la totalité posée dans sa réduction c'est-à-dire sans la multiplicité et l'unicité, ou bien on peut le voir en tant que réabsorbant la multiplicité et l'unicité, ce qui s'impose avec la formation de l'unité supérieure, l'État communauté abstraïsée, représenté par un homme ou plus rarement par une femme.

Je pense que ce qui pose problème lors de l'issue de l'autochtonie c'est la différence des sexes et non la sexualité en tant que telle (de même que ce qui « intrigue » l'enfant au départ, c'est cette différence et non la sexualité comme le pensa S. Freud. A ce sujet je rappelle qu'il a disséqué un grand nombre d'anguilles pour mettre en évidence la présence d'un pénis chez le mâle). La sexualité va faire problème à partir du

moment où la question du pouvoir s'impose. Or, le signe du pouvoir, sa représentation essentielle, c'est l'enfant. Qui possède l'enfant possède le pouvoir.

Certains disent que l'homme s'est rendu compte de son rôle dans la conception grâce aux observations liées à l'élevage et qu'auparavant il n'en était rien. Personnellement je ne suis pas d'accord. Je pense qu'avec la pratique de l'élevage l'homme a acquis un pouvoir séparé de celui de la femme liée à l'agriculture. Il a donc utilisé le fait qu'il a une fonction fécondatrice : l'apport du spermatozoïde (du liquide séminal) pour justifier un droit de propriété, et donc son pouvoir. À ce propos deux remarques : 1. l'idée de féconder recèle une dynamique qui ne me convient pas. Cela tend à placer le spermatozoïde comme essentiel, l'agent actif, l'ovule comme agent passif. 2. Les métaphores liées à la pratique agricole : liquide séminal, la semence etc.

Enfin la naissance de ce que nous nommons agriculture, telle qu'elle est pratiquée jusqu'au début du XXe siècle, résulte de l'union de l'agriculture telle qu'elle était conduite par les femmes, et de l'élevage (nécessité de la traction animale). Le bouleversement effectué au XXe siècle correspond à une autre union : celle entre l'agriculture traditionnelle et le machinisme. A noter la similitude dans le premier cas l'union aboutit à la prépondérance des hommes, médiatisée par l'animal, dans le second cas à la prépondérance du capital médiatisée par la machine.

Depuis près de deux ans je réfléchis au problème de l'importance de l'enfant en tant que significateur de pouvoir. Il me semble, et cela je le trouve déjà dans le mythe d'Œdipe, que pour accéder au pouvoir l'homme doit sacrifier un enfant, un garçon en général. Vois aussi le sacrifice d'Isaac : Abraham ne pourra avoir la puissance du fait de l'alliance

avec l'éternel que s'il sacrifie son fils. Les mythes sont difficiles à interpréter parce qu'il y a le thème de l'enfant portant malheur qui se greffe là-dessus. Paris, Œdipe, doivent être abandonnés sinon des catastrophes arriveront.

Je saute à un autre moment historique pour signifier l'importance de l'enfant. C'est celui de l'enfant sauveur avec Jésus. Avec lui l'enfant n'apporte plus la catastrophe, mais il faut redevenir enfant pour avoir le pouvoir réel, celui d'exister, d'être dans le vrai, dans la connaissance etc. On a là une rupture essentielle. Je pense que le thème de l'enfant sauveur, seconde partie de l'affirmation de Jésus, après celle que je viens de signaler, s'est imposé auparavant. Le thème de la mère-déesse avec son petit enfant se trouve dans d'autres représentations. Je pense à Isis et Osiris.

Faisant un autre saut historique, je parviens à nos jours où, de façon profonde s'impose l'essentialité de l'enfant et l'importance de la répression parentale liée à la dynamique de sortie de la nature. [à Cristina 3 mai 2001]



CE qui m'interpelle dans *Antigone*, c'est tout d'abord l'importance équivalente des deux personnages Antigone et Créon où ni l'un, ni l'autre ne triomphe. L'infernal mécanisme broie l'un et l'autre. Créons rejoue, dans une certaine mesure, Œdipe, tandis qu'Antigone est happé par le procès commencé avec Labdacos (le chœur affirme : « Ce sont les fautes paternelles que paie ici ton épreuve » (So-

PHOCLE, *Tragédies*, 1964 : 114)).⁸ A ce propos, le mythe de l'autochtonie se poursuit (commencé avec ce personnage) avec l'enterrement d'Antigone vivante, enterrement qui happe Hémon.

Je sens comme une tentative de lever une culpabilité vis-à-vis des femmes, en glorifiant Antigone (non seulement de la part de Sophocle, mais de celle de tous ceux qui ont écrit une *Antigone* ou qui ont fait des commentaires à son sujet), bien qu'elle soit vouée à vivre une impasse. « Je suis de ceux qui aiment, non de ceux qui haïssent » (IDEM : 97), lui fait dire Sophocle (mais aussi : « Va, continue à raisonner, et tu auras ma haine... » (IDEM : 79)). Mais n'y aurait-il pas l'idée de Je suis de *celles* qui aiment, non de *ceux* qui haïssent, en affirmant par là la continuité dont les femmes sont restées plus proches, bien qu'elles aient aussi opéré dans la dynamique de la séparation. Elles ont vainement cherché des « techniques » afin de la maintenir, et ce, à chaque étape où cette dernière s'imposa ; comme si elles proposaient constamment la thérapie impossible.

Je ne peux pas aborder Antigone, seule, isolée, mais, comme elle le désire, avec tous les siens, avec son topos. Elle refuse une autonomisation qui s'impose avec la fondation de la polis (« Elles ne datent pas celles-là [les lois non écrites, *N.d.A.*], ni d'hier, ni d'aujourd'hui, et nul ne sait le jour où elles ont paru. » (IDEM : 94)) ; elle refuse l'abstraction imposée et qui l'a rend étrangère aux siens, à sa lignée, à son topos.

8 Cf. aussi : « Ils remontent loin, les maux que je vois sous le toit des Labdacides, toujours après les morts, s'abattre sur les vivants, sans qu'aucune génération jamais libère la suivante : pour les abattre, un dieu est là qui ne laisse aucun répit », p. 102. On ne peut mieux indiquer l'inférial mécanisme. [Note de mars 2002]

Comment pourrait-elle se positionner en la vie, si elle se coupe d'eux?

En lisant les discours de Créon, j'ai pensé à G. Bush sous l'emprise de la terreur, et faisant appel à tout le système artificiel mis en place durant des millénaires afin de la conjurer. Une fois rassuré par tous ses devins, ses conseillers, il laisse clamer sa haine, sa colère, la démesure de la souffrance subie transmuée en une immense fanfaronnade : on va triompher du mal. Comme Créons, il ne voit pas que le mal est en lui-même. C'est ce que dit Sophocle en faisant remarquer que celui-ci touche sa lignée. Le mal en lui provoque la mort de son fils, de sa femme. « On se bat sans espoir contre le destin » (IDEM : 125), déclare-t-il. Or le destin c'est l'invisible, le mécanisme infernal.

Le mal révélé par Antigone est enseveli, enterré : recouvrement, et on le laisse de côté. C'est une donnée. Créon est éliminé par la douleur qu'il subit. Que reste-t-il? Le devenir de la polis : les choses suivent leur cours. Il faut bien vivre. La fin d'*Antigone* nous laisse en suspens ; que penser, que faire, les deux voies celle de Créon, comme celle d'Antigone conduisant à une impasse? Alors Sophocle ne se rassure-t-il pas, dès le début, avant d'exposer le tragique : « Il est bien des merveilles en ce monde, il n'en est pas de plus grande que l'homme » (IDEM : 89). En quoi est-il une merveille? En ce qu'il veut échapper au destin? Merveille, paraît-il, traduit un mot grec signifiant hors norme. Le passage, commençant par cette phrase, dit par le chœur, n'a pas réellement de lien avec ce qui précède. Pour moi elle exprime une immense remontée de Sophocle. L'homme a accompli des merveilles, pourtant il n'échappe pas au destin et le sort d'Antigone, l'acharnement de Créons à vouloir imposer une dynamique artificielle où l'oïkos pourrait remplacer le topos, les normes, se substituer

aux relations de parenté, toutes mesures visant à escamoter la coupure de la continuité, acharnement conduisant à un désastre, le montrent à suffisance.

Au fond, la fascination que peut exercer cette tragédie relève surtout de tout le non-dit qui pointe puissamment : les rapports homme-femme, la relation à la mère, au topos.

L'impasse d'Antigone est à mon avis de finalement fonder l'essentialité de la vie à partir de la mort. Les morts décident. La vie n'est pas réellement accomplie si le rite d'inhumation n'est pas effectué (importance de l'autochtonie et du topos). Donc l'essence de l'homme se réaliserait là. D'où une confusion : l'essence, ce d'où l'on vient et qui nous fonde (rapport à la mère, au père secondairement, au topos), est en fait réalisée au niveau du télos naturel. De là un support pour affirmer que la mère donne la vie, donne la mort.

L'essentiel pour moi c'est qu'Antigone exprime vraiment son refus qu'il y ait un irréparable : la coupure de continuité.

Comprends-le bien : un mari mort, je pouvais en trouver un autre et avoir de lui un enfant, si j'avais perdu mon premier époux ; mais, mon père et ma mère une fois dans la tombe, nul autre frère ne me fût jamais né [à, selon moi s'exprime l'apex de la souffrance d'Antigone : la mort de Polynice et surtout sa disparition de la lignée du fait de la non inhumation, est support pour revivre inconsciemment la coupure de continuité avec sa mère, avec elle-même, *N.d.A.*]. Le voilà, le principe auquel je t'ai fait passer avant tout autre. Et c'est ce qui me vaut de paraître à Créons coupable, rebelle, frère bien-aimé.

Dans la notice faite par P. Mazon, il est dit à propos de ce passage :

C'est là ce qui explique, et excuse en partie, ce curieux raisonnement, emprunté à Hérodote, qui depuis Goethe,

a choqué tant de lecteurs et que nombre de philologues ont condamné à leur tour comme une interpolation.

(IDEM : 73)

En revanche à mon avis, c'est le lieu fondamental de la tragédie, tant au niveau d'Antigone, qu'au niveau des hommes et des femmes, au moins en Occident. C'est là le non-dit le plus troublant qui génère l'inquiétude et le suspens, l'attente avant que ne s'implante effectivement la déréliction. Pour moi cela m'explique aussi la phrase déjà citée (elle-même, pas en liaison directe avec ce qui la précède) : « Je suis de ceux qui aiment, non de ceux qui haïssent ». Elle signifie : Je suis du pôle de la continuité. [à Cristina 29 novembre 2001]



Pour Antigone, Polynice est le papa idéal. Comme son père il a été banni, comme son père il doit être sauvé. Or, en ce qui concerne Œdipe, la Gestalt (comme dirait F. Perls) va jusqu'à son accomplissement : Oedipe est récupéré par la terre. Mais il laisse quelque chose d'inachevé (il a achevé par rapport à son ascendance, mais non par rapport à sa descendance) de telle sorte que ses enfants rejouent, particulièrement Antigone. Elle se tue dans sa tombe : l'autochtonie n'est pas réalisée. Le cycle au lieu de se fermer, s'ouvre à nouveau, et le procès non achevé happe l'activité des générations futures. [à Cristina 2 décembre 2001]



JE repense à l'*Antigone* de Sophocle et particulièrement à la phrase sur l'homme être hors norme qui fascine et terrifie

(j'ai rencontré la traduction suivante : « merveilleux-terrifiant »). Il me semble que R. Otto traite de cela dans *Le sacré*. Comme je n'ai pas le livre, je ne puis vérifier. Je t'ai dit que tout le passage où cette phrase est incluse est une remontée. Mais est-ce l'homme cet être étrange, l'Homme, l'espèce humaine? En réalité c'est le support de la mère en tant que numen. C'est le chœur qui proclame cette glorification de l'homme, qui est en même temps une proclamation pour se rassurer, après que Créon ait exposé ce qu'on peut dénommer sa doctrine : affirmation et justification de son pouvoir, au sein de laquelle se place cette menace qui est au cœur de cette tragédie :

Et de même, qui s'imagine qu'on peut aimer quelqu'un plus que son pays, à mes yeux, ne compte pas». (IDEM : 83)

(Je note qu'il exprime une opposition entre parenté et topos, antérieure à celle entre parenté et *oikos*, et donc antérieure à celle entre parenté et polis). Elle précède l'intervention du coryphée qui déclare : « Mais quel prodige effrayant est-ce là? » Or, ce prodige (qui peut terrifier et fasciner) c'est la jeune Antigone à laquelle il s'identifie, et à qui le coryphée pose la question : « ce n'est pas toi qu'on a surprise en pleine crise de folie »? (IDEM : 91) C'est la rencontre qui va advenir entre Créon et Antigone qui provoque la remontée qui ramène toujours dans le présent la confusion vécue dans le passé. C'est pourquoi, simultanément, Antigone est un support d'identification et un support de la mère ; ce qui, au sein de la confusion, est logique puisque ce qui tend à se réinstaurer c'est le binôme : enfant-mère, créature dépendante-numen. L'action de Créon active l'empreinte qui déclenche la remontée. [à Cristina 6 décembre 2001]

